SCÈNES

DE MŒURS

ET

DE CARACTÈRES.

IMPRIMERIE ET FONDERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, 16.

SCÈNES

DE MŒURS

ET

DE CARACTÈRES

AU XIXe SIÈCLE ET AU XVIIIe,

Par Mme Augustin Thierry.

PARIS.
J. TESSIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, 37.

1835.

PQ2450
.T5115S3

By Transfer
D. C. Public Library

SEP 25 1940

Y39F
T3408
ref

131452

679

DISTRICT OF COLUMBIA PROPERTY
TRANSFERRED FROM PUBLIC LIBRARY

37

AVANT-PROPOS.

J'ose demander au public, dont j'ai reçu personnellement tant de preuves de sympathie, son indulgence et sa protection pour ce volume. C'est le fruit de loisirs

bien courts et bien rares, de loisirs tels qu'en peut avoir la compagne dévouée d'un mari privé de la vue. Si je me suis relevé de l'abattement où me jetait un pareil malheur sans espérance de guérison, si j'ai repris goût à la vie et trouvé encore assez de force pour renouer le fil interrompu de mes anciens travaux, je le dois à ce dévouement dont aucune expression ne saurait peindre la douceur. Je n'essaierai pas non plus de décrire le mélange de grace et de bon sens, de piquant et d'abandon, qui fait le charme de mes longues journées, et rafraîchit mon esprit souvent fatigué par le travail et la souffrance; je craindrais de blesser la modestie de celle que je respecte autant que je l'aime; et d'ailleurs, quelque chose de tout cela se retrouve dans ces pages qui n'au-

raient jamais vu le jour sans mes exhortations et mes instances multipliées. Il ne m'appartient pas d'énoncer une opinion sur leur mérite littéraire; d'autres le feront avec plus d'impartialité. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans le style de ces nouvelles, on trouvera au moins quelques-unes des qualités du vrai style français, la correction, la clarté et cette simplicité de bon ton, qu'on a eu tort, selon moi, d'abandonner pour de faux semblans de poésie, qui, prodigués dans la prose sans mesure et à tout propos, répugnent à notre langue. Sous ce rapport, et comme exemple de résistance au mauvais goût, des compositions frivoles en apparence peuvent n'être pas sans utilité. Je l'avoue, une pareille louange est ce que j'ambitionne pour

l'auteur de ce livre ; puisse-t-elle ne pas lui manquer. Si cette espérance, une de celles qui me sont les plus chères, vient à se réaliser, aucun succès personnel ne m'aura été aussi doux.

AUGUSTIN THIERRY,
Membre de l'Institut.

LES TROIS SŒURS

Les Trois Sœurs.

La Saône, à sa sortie des Vosges et avant d'atteindre le point de son cours où elle devient navigable, traverse un pays de plaines et de collines, dont l'absence de grandes routes fait une véritable solitude.

C'est là qu'au milieu de belles prairies bordées de saules et de peupliers, se trouve l'antique manoir de Richecourt, domaine des La Trémouille, et le village d'Ormoy, l'un des plus paisibles de ce coin de terre si éloigné de tout bruit. Hommes et choses, tout dans ce village porte l'empreinte de l'isolement et d'une civilisation arriérée. Les costumes semblent d'un autre siècle ; les habitations sont de la plus grossière simplicité. Une seule maison de quelque apparence se fait remarquer, entre toutes les autres, par ses deux étages, sa porte cochère, et sa terrasse dont la rivière vient baigner le mur au temps des grandes eaux. Le soir du 15 mai 1828, à l'instant où onze heures sonnaient, un jeune paysan se dirigeait, au pas de course, vers cette maison, la seule dont les fenêtres fussent encore éclairées. Arrivé à la grande porte, il frappa trois coups à tour de bras. « Qui est là ?

cria de l'intérieur une voix aigre et cassée. — C'est moi, c'est Jacques, répondit le jeune homme.» Aussitôt on tira le verrou; la porte s'ouvrit, et une vieille femme parut.

« Tu es un joli courrier, dit-elle ; voilà deux heures au moins que tu devrais être rentré et qu'on veille pour t'attendre; tu as sans doute bu un coup de trop ?

— Vous croyez toujours de ces choses-là, mam'selle Catherine, reprit Jacques tout essoufflé ; j'ai bien trouvé, ma foi, l'occasion de boire! J'ai eu tout juste le temps d'arriver à Jussey, de prendre ma lettre à la poste, et de revenir au grand galop. Tant il y a que j'étouffe de chaud et de soif.

— Allons, bavard ! dépêche-toi , madame t'attend, » dit la vieille en fermant la porte au verrou. Puis, repoussant du pied un chien de basse-cour, qui se disposait à la suivre, elle introduisit le messager dans

un salon bien meublé, qu'éclairait une lampe de cristal, placée au milieu d'une table ronde couverte d'un tapis de casimir vert.

Une dame de quarante ans et trois jeunes filles étaient assises autour de cette table: l'une des jeunes filles tenait un livre et lisait à haute voix ; l'autre brodait d'un air distrait et nonchalant ; la troisième dormait, le visage caché dans ses deux mains et appuyé sur la table. Au bruit que fit l'entrée de Jacques et de sa conductrice, elle parut se réveiller à demi; mais elle ne changea pas de posture. « Ah! c'est toi, mon pauvre garçon? dit la dame en posant devant elle un ouvrage de tapisserie ; tu dois être bien fatigué.» Elle n'ajouta rien ; mais son regard semblait interroger le jeune Franc-Comtois, qui s'empressa de répondre : « Ma foi, oui ! madame de Morlay, que je suis fatigué ! mais je ne regrette pas ma

peine, puisque voilà la lettre que vous m'avez tant recommandé de vous apporter. » Tout en parlant, Jacques tirait de sa poche une lettre qu'il avait prudemment enveloppée d'un morceau de papier gris.

« C'est bien, mon ami, « dit madame de Morlay, en saisissant, avec un empressement marqué, cette lettre qu'elle regarda et tourna plusieurs fois du cachet à l'adresse, d'une manière qui annonçait pour le moins autant d'inquiétude que de curiosité.

Au mot de lettre, la jeune fille endormie releva la tête, et montra un gracieux visage de quinze ans, blond et frais, avec un nez légèrement retroussé et deux grands yeux bleus, qui, dans ce moment, étaient fixes et comme étonnés. « Tu as parlé d'une lettre, Jacques ? dit-elle en bâillant, et en étendant les bras.

—Oui, mam'selle Marie, c'est vrai ; » répondit le paysan.

Marie passa deux ou trois fois la main sur ses yeux ; et, tout-à-fait réveillée, elle se leva avec vivacité, et alla derrière la chaise de madame de Morlay qui tenait la lettre encore cachetée. La jeune fille lança un regard curieux sur l'adresse, et dit d'une voix caressante : « De qui est-ce, maman ? je ne connais pas l'écriture.

— Tu es comme toujours, ma chère enfant, beaucoup trop curieuse ; vois si tes sœurs se sont avisées de me faire une pareille question. »

En effet, les deux sœurs aînées gardaient le silence ; mais les manières de celle qui tenait le livre exprimaient la discrétion et une respectueuse contrainte, tandis que la réserve de l'autre semblait provenir d'une sorte d'indifférence et d'apathie rêveuse.

« C'est donc mal, reprit Marie, de demander d'où vient cette lettre, pour laquelle nous avons veillé si tard ? »

Ces paroles prononcées d'un ton patelin n'obtinrent aucune réponse ; et, au grand regret de la jeune fille qui espérait lire par-dessus l'épaule de sa mère, celle-ci s'empressa de serrer la lettre dans la poche de son tablier; puis, s'adressant aux trois sœurs : « Bonne nuit, mes filles ! dit-elle ; il est temps que vous alliez dormir; je vous remercie de m'avoir tenu compagnie jusqu'à ce moment.

— Bonsoir, maman, bonsoir, ma bonne mère, répondirent à la fois les jeunes filles.

—Bonsoir, Louise; Cécile, dors bien, tu étais pâle aujourd'hui; Marie, Marie, tu m'étrangles ! »

Malgré cet avertissement mêlé de tendresse et d'impatience, Marie, toujours derrière sa mère, lui entourait le cou de ses deux bras et l'étouffait de caresses, tandis que Louise, l'aînée, et Cécile, la seconde

des sœurs, baisaient, chacune de son côté, la main que leur tendait madame de Morlay.

Dès que les trois jeunes filles eurent quitté leur mère, celle-ci ouvrit, avec un air d'anxiété, la lettre qui venait de lui être remise. La main lui tremblait; mais à peine eut-elle lu quelques lignes, que sa figure reprit l'expression de calme qui lui était habituelle. Elle soupira comme une personne dont le cœur est tout à coup soulagé d'une grande inquiétude, et recommença plusieurs fois sa lecture; puis elle se leva; et, avant de sortir, elle se mit à ranger tous les petits meubles épars sur la table, à la place qu'avaient occupée ses filles. Elle prit un bougeoir, éteignit la lampe, et monta dans sa chambre qui s'ouvrait sur le même palier que celle des trois sœurs. En passant devant la porte, elle approcha l'oreille pour écouter, et, n'enten-

dant que la voix de Louise qui faisait tout haut la prière du soir, elle entra chez elle en disant à demi-voix : « Pauvres enfans ! elles ne se doutent pas de ce que Dieu vient de faire pour nous. »

La chambre où couchaient les trois jeunes filles était une grande pièce dont la croisée donnait sur le jardin. Après avoir terminé leur toilette de nuit, elles s'étaient mises à genoux en face d'une fenêtre. Les rayons de la lune, déjà haute et dans son plein, jetaient sur leurs visages inclinés une teinte de blancheur douce et uniforme. En ce moment, elles paraissaient toutes trois pieuses, tranquilles, semblables de visage et de cœur. Et pourtant, dans cette action qui, en apparence, réunissait leurs pensées vers un même objet, il y avait entre elles, comme toujours, de grandes différences. L'aînée seule priait avec une ferveur intime et une attention soutenue. Tout en

remuant les lèvres par un mouvement machinal, Cécile ne prononçait pas quatre mots de sa prière, occupée qu'elle était à regarder une des étoiles qui brillaient à travers les vitres. Quant à Marie, elle commençait à s'endormir; car, malgré ses quinze ans et sa taille déjà formée, elle avait le caractère et toutes les habitudes d'un enfant. Lorsque la prière fut terminée, Louise et Cécile, s'apercevant que leur jeune sœur dormait, l'enlevèrent sur leurs bras et la déposèrent doucement dans son lit; puis chacune d'elles gagna le sien, et un profond silence régna dans la chambre durant quelques minutes.

« Louise, dors-tu, dit Cécile à demi-voix?

— Pas encore, Cécile, mais je sens que le sommeil me vient.

— Oh! ma sœur, ne dors pas, je t'en prie, et causons un peu!

— Et qu'as-tu donc à me dire ce soir, ma chère Cécile, est-ce quelque chose?...

— Oh ! rien de triste, je t'assure. Au contraire, je ne puis te dire à quel point je suis contente aujourd'hui. Tu me croiras si tu veux, mais je suis sûre qu'il va nous arriver quelque bonheur; mon étoile est si belle cette nuit !

— Cécile, tu es un enfant, un véritable enfant, avec tes présages. L'avenir est à Dieu, mets comme moi toute ta confiance en lui, et laisse là tes étoiles. »

Piquée de cette réponse trop sage ou trop peu sympathique. Cécile ne répliqua rien. Il y eut un moment de silence, durant lequel on n'entendait que la respiration de Marie, qui sommeillait tranquillement, et le chant d'un rossignol posé sur l'un des arbres du jardin. Mais le dépit de Cécile ne tint pas contre l'impossibilité de s'endormir et le besoin de causer qui la tour-

mentait. D'une voix naturellement douce et dont l'accent avait quelque chose d'ému, elle reprit :

« Dors-tu, Louise?

— Non, ma sœur.

— A quoi pensais-tu, dis?

— Je pensais à maman. Elle paraît bien tourmentée depuis quelques jours ; et n'as-tu pas vu ce soir comme elle était triste par instant?

— Je ne l'ai pas remarqué; mais, Louise, nous pouvons être bien tranquilles ; car la lettre qu'elle vient de recevoir est une bonne nouvelle, j'en suis sûre?

— Et c'est ton étoile qui te l'a dit, n'est-ce pas?

— Oui, c'est elle, ma sœur, et je n'ai pas là-dessus le moindre doute.

— Si tu me disais, Cécile, que cette idée t'est venue en priant, je penserais que Dieu te l'a envoyée et j'y croirais, mais je te le

répète, je ne crois ni à la puissance ni au langage des étoiles.

— Dis ce que tu voudras de toutes les autres, je te le permets, reprit Cécile avec vivacité ; mais la mienne, je t'assure qu'elle me parle chaque fois que je la regarde et qu'elle ne m'a jamais trompée. Cette étoile sait ma destinée ; il y a bien long-temps que je me suis dit cela, et.....

— Cécile, ma pauvre Cécile, répondit Louise, quelle folie ! Allons, dors et ne rêve plus tout éveillée; tu t'en trouveras beaucoup mieux demain.

— Ah ! demain, ce sera un beau jour, tu verras, Louise ; j'en ai toutes sortes de pressentimens. Tiens! voilà, que tout d'un coup le cœur me bat si fort... »

— Cécile, interrompit la sœur aînée, d'un ton presque sévère, Maman t'a dit bien des fois que tu sens trop vivement.

— Et toi pas assez, Louise ; c'est moi

qui te le dis. Va, nous ne nous ressemblons guère, et nous ne courons pas le risque d'aimer toutes deux la même personne.

— Chut, chut, Cécile, sois prudente, si Marie t'entendait ! »

Précisément alors Marie fit un petit cri et se reveilla en sursaut. « Louise! Louise! dit-elle d'une voix effrayée.

— Eh bien! qu'est-ce qui t'arrive, qu'est-ce que tu as? répondit Louise avec un ton de sollicitude et d'autorité.

— Oh! j'ai peur, j'ai bien peur! imagine-toi que je rêvais qu'un homme entrait dans la chambre pour nous tuer toutes les trois. J'en tremble encore ; laisse-moi aller dans ton lit, cela me rassurera.

— Non, Marie, tu es d'âge à surmonter ces enfantillages; une fois que tu as reconnu que ce n'était qu'un rêve, il faut te raisonner.

— Oh! Louise, si tu savais comme il était

ce rêve; il avait l'air si vrai, si vrai, que j'en tremblerai toute la nuit. C'est qu'il ne faudrait pas long-temps à un méchant homme, pour nous faire mourir toutes!

— Je te réponds, Marie, dit Cécile, que nous n'avons aucun mal à craindre. Est-ce que le Ciel est beau comme cela, est-ce que le rossignol chante, est-ce que mon étoile brille, quand il doit arriver du mal?

— Eh bien! toi, Cécile, qui es si bonne, prends-moi dans ton lit; prends-moi toujours, dit la jeune fille avec une calinerie enfantine. Je ferai tout ce que tu voudras, je t'en récompenserai bien.

— Allons, viens vite, » dit Cécile en levant la couverture de son lit, sous laquelle Marie se glissa aussitôt. Peu d'instans après, les trois sœurs s'endormirent paisiblement.

En entrant dans sa chambre, madame de Morlay y avait trouvé Catherine, qui

l'attendait, comme chaque soir, pour la déshabiller. Cette vieille domestique, depuis vingt-cinq ans dans la famille, d'une humeur triste, souvent bourrue, était dévouée à sa maîtresse et la servait, ainsi que ses filles, avec un zèle à toute épreuve; mais hors cette affection, qui, chez elle, pouvait aller jusqu'à la jalousie, elle n'aimait personne, et s'inquiétait peu d'être agréable.

« Eh bien! ma chère Catherine, dit madame de Morlay, d'un ton encore plus affable qu'à l'ordinaire; Jacques m'a apporté de bonnes nouvelles! »

Ce nom, prononcé avec une expression de contentement, donna à Catherine un accès de dépit jaloux; car Jacques, le jardinier, était pour elle un rival qu'elle ne supportait dans la maison que les jours où l'on avait à se plaindre de lui. « C'est peut-être pour cela, dit-elle, qu'il ne s'est pas

pressé davantage : il savait pourtant que madame.....

— Catherine, dit madame de Morlay, sans lui laisser le temps de dévolopper ses observations critiques, il faudra vous lever demain de bonne heure ; j'attends une personne qui passera ici quelques jours, et je désire que, dès le matin, son appartement soit prêt. »

Depuis dix ans que madame de Morlay vivait retirée au village d'Ormoy, elle n'avait jamais reçu de visite de ce genre, ce qui n'empêcha pas Catherine de dire en grommelant : « Encore un grugeur !

— Non, Catherine, vraiment non, dit la maîtresse, qui ne put s'empêcher de sourire, c'est tout le contraire ; c'est un parent qui vient de me rendre à moi et à mes filles un véritable service.

— Service de parent, caresse de Judas, reprit la vieille en secouant la tête. Des

services, madame! on vous en a rendu de beaux dans votre famille.

— Je sais tout cela, Catherine, reprit madame de Morlay; mais il s'agit d'autre chose. Vous préparerez de votre mieux le petit pavillon, et quand mon parent sera ici, vous ferez tous vos efforts pour qu'il se trouve bien; que le reste ne vous inquiète pas. »

Catherine avait pour habitude, lorsqu'une boutade lui était échappée, de la faire suivre de preuves et de commentaires. « Que je ne m'inquiète pas! madame, dit-elle d'un ton sentencieux, un parent éloigné qui vous tombe des nues... au milieu de trois belles filles,... quelque jeune muscadin,... il y a bien là de quoi faire réfléchir! »

Cet argument, tenu en réserve comme le trait décisif, n'eut d'autre effet que de donner à la sérieuse mère de famille une

envie de rire qu'elle eut peine à réprimer. Pour couper court à toute discussion ultérieure, elle garda le silence ; mais, au moment de se mettre au lit, elle renouvela ses premiers ordres, en termes brefs et positifs.

Madame de Morlay était la veuve d'un officier général tué à Waterloo. Deux ans après la mort de son mari, un procès lui ayant enlevé la plus grande partie de sa fortune, elle avait cherché une retraite dans le lieu le plus solitaire de la province où elle était née. Ses trois filles avaient ainsi grandi loin de toute société, élevées par elle seule dans le calme d'une vie douce et monotone, dont le cours dépourvu d'incidens n'avait pu leur donner aucune expérience des choses de ce monde. Louise était la plus belle des trois ; elle touchait à sa vingtième année. Ses traits nobles et réguliers avaient une expression de mo-

destie et de recueillement ; son caractère, un peu grave, était plein de candeur. Cependant elle inclinait par degré vers une dévotion trop rigide et trop minutieuse, et elle perdait ainsi en grâce ce qu'elle gagnait en vertu. Par un excès de pudeur native et de réserve religieuse, elle s'imposait le devoir de renfermer au fond de son cœur tout ce qu'elle avait de sensibilité, et de réprimer les élans d'imagination et de gaîté que sa jeunesse lui inspirait. Mais sous cette froideur étudiée se cachait une ame tendre, capable de dévouement et de sacrifice. Cécile, moins âgée de deux ans que sa sœur, avait plus d'entraînement et une sympathie plus expansive. Elle accueillait avec une vivacité de cœur qui la faisait adorer, la moindre joie et la moindre souffrance. Mais elle paraissait habituellement distraite et comme absorbée dans une sorte de contemplation intérieure ; on eût

dit parfois qu'elle était sous l'empire de cette demi-extase que produit l'opium. Moins belle que ses sœurs, elle plaisait davantage : sa figure, en parfait accord avec son caractère, avait quelque chose de vaporeux; c'est le seul mot qui puisse rendre le mélange de douceur, de grâce et d'abandon qui en faisait le charme.

Quant à Marie, c'était la plus charmante, la plus vive, la plus fantasque, et, quoiqu'avec un bon cœur, la plus égoïste parmi les jolies créatures de quinze ans. Son enfance avait été souffrante et maladive, et par cette raison son éducation se trouvait fort arriérée ; on avait écarté d'elle, avec un soin peut-être exagéré, toute espèce de fatigue intellectuelle, tout enseignement sérieux, et jusqu'à l'instruction religieuse, à cause des émotions qu'elle peut occasioner. La sage madame de Morlay avait trop cédé en cela aux faiblesses du cœur maternel. Ma-

rie, pour tout dire, était, on ne peut plus ignorante. Elle avait une curiosité insatiable et une absence de raison qui ne lui laissait suivre d'autre loi que celle de son humeur et de ses fantaisies; il lui était également impossible de résister à un premier mouvement, et de prévoir la plus simple conséquence de ses actions ou de ses paroles. Si quelque chose contrariait sa volonté ou ses désirs, elle n'avait d'autre idée que celle de briser l'obstacle, quoi qu'il en dût coûter aux personnes qu'elle aimait le plus. Souvent alors elle montrait dans sa conduite une décision et une promptitude qui déconcertaient tous les calculs de la prudence, et atteignaient le but avant même qu'on pût se mettre en garde contre cet élan d'égoïsme. En un mot, il y avait en elle quelque chose du caractère d'une jeune sauvage, livrée sans aucune règle morale aux caprices de sa nature, capable

de bons mouvemens par instinct plutôt que par conscience, mais capable aussi de faire beaucoup de mal sans réflexion et sans remords.

Huit heures du matin venaient de sonner, et depuis long-temps déjà Marie courait dans le jardin, suivie du gros chien de la maison, camarade d'enfance de la jeune fille et son éternel souffre-douleur. En passant pour la vingtième fois au moins devant un appartement isolé qu'on nommait le petit pavillon, elle s'aperçut tout à coup, et avec une grande surprise, du changement qui venait de s'y opérer. A travers les vitres, nouvellement frottées, elle distingua sans peine les rideaux blancs suspendus aux fenêtres et à l'alcove, les housses des meubles enlevées, le lit préparé, enfin un arrangement et une propreté tout-à-fait insolites dans cet appartement, que personne de la maison n'occupait. Elle resta

pensive trois ou quatre minutes, regardant de tous ses yeux, le visage collé contre une des fenêtres. Puis, prenant sa course vers la cuisine, elle y entra tout essoufflée, appelant à haute voix Catherine, qu'elle voulait questionner. Mais la vieille servante était sortie pour faire ses provisions. Marie ne la trouvant point, revint sur ses pas et gagna un carré du jardin, où elle avait vu Jacques à l'ouvrage. Il y était encore. « Jacques, lui dit-elle, sais-tu ce qu'on veut faire dans le pavillon, et pourquoi tout y est si bien rangé?

— Dame! non, mam'selle Marie, je ne le sais pas, répondit le jardinier en s'arrêtant un pied posé sur sa bêche; je n'ai pas seulement vu le pavillon ce matin. Ma foi, ce n'est pas mon affaire. » Et il se remit à bêcher.

« Ma foi! ma foi! dit Marie en piétinant de toutes ses forces sur le carré de

légumes que Jacques venait de semer, tu es chaque jour encore plus nigaud que la veille; tu ne sais jamais rien. » Et quittant brusquement le pauvre garçon tout interdit, elle se remit à courir vers la maison en criant : « Louise! Louise! Cécile! Cécile! mes sœurs! êtes-vous là? » Louise, qui revenait de la messe, et Cécile, qui étudiait sa harpe, accoururent, chacune de son côté, à la rencontre de Marie; et celle-ci, les prenant par la main, les entraîna tout d'une course jusqu'aux fenêtres du pavillon. « Eh bien! s'écrièrent à la fois les deux sœurs aînées, en s'arrêtant pour reprendre haleine, qu'est-ce que tu veux de nous, Marie? qu'est-ce qu'il y a?

— Comment! dit Marie, vous ne voyez pas?

—Quoi donc? quoi donc? dit Cécile, et son regard cherchait de tous côtés.

— Oh, toi, reprit Marie, tu ne vois ja-

mais rien. Tu es dans les espaces imaginaires, et je m'attends à ce qu'il t'arrive, un jour, comme à l'astrologue dont j'ai appris la fable étant petite.

— Mais moi, dit Louise, je ne vois rien non plus, à moins que ce ne soient les rideaux, les fauteuils et les meubles du pavillon.....

— Eh bien ! n'est-ce pas assez ? répliqua Marie en haussant les épaules. Comment! vous avez des yeux, et vous n'apercevez pas les changemens qu'on a faits ici cette nuit ou ce matin, pendant que nous dormions ? Hier soir le lit était sans matelas, les meubles couverts de toile cirée, les fauteuils; d'une housse grise : par qui et pour qui l'appartement a-t-il été préparé ? je ne présume pas que ce soit pour y loger des rats et des souris.

— Va le demander à maman, ma chère Marie, dit Louise.

— Oh ! dit Cécile, c'était bien la peine de me déranger !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Marie avec une vraie colère, vous ne vous intéressez donc à rien ; vous n'avez pas de sang dans les veines. » Mais, apercevant madame de Morlay qui s'avançait, elle changea aussitôt de contenance, et s'élança joyeusement dans les bras de sa mère.

« Je crois, dit celle-ci avec son ton de voix calme et bienveillant, je crois avoir deviné ce qui occupe ma chère Marie et la cause des cris que j'ai entendus tout à l'heure. Elle voit là une énigme et voudrait en savoir le mot ; n'est-ce pas, mon enfant? »

La jeune fille regarda sa mère en dessous, et, la voyant sourire, pensa qu'il n'y avait aucun risque à témoigner vivement sa curiosité. « Oh ! maman, s'écria-t-elle, ne me fais pas languir, dis vite, dis vite.

— Asseyons-nous donc sur ce banc, reprit madame de Morlay; car c'est toute une histoire que j'ai à vous conter.

— Maman, est-ce que je ne saurai ce qui concerne le pavillon qu'à la fin?

— Précisément, ma fille.

— Oh bien! alors, je t'en prie, ma bonne petite maman, commence l'histoire par la fin; c'est comme cela que je fais quand je lis.

— C'est un moyen tout comme un autre de s'instruire, Marie, dit madame de Morlay d'un air grave et ironique; mais je crois que tes sœurs s'y prennent avec plus de méthode, et je vais parler pour elles.» Marie baissa la tête, et s'assit sur le gazon aux pieds de sa mère, qui prit place sur le banc entre ses deux autres filles.

« Tu t'es aperçue, ma chère Louise, dit madame de Morlay, que j'étais souvent triste depuis quelque temps?

— Oui, maman, répondit Louise, et je m'en suis bien tourmentée, sans oser te le dire.

— Je reconnais là ton bon cœur et ta discrétion. Eh bien ! ma fille, je vais te rassurer. La lettre que j'ai reçue hier soir me délivre de toutes mes inquiétudes. »

A ce mot Cécile se jeta avec transport au cou de sa mère, en s'écriant : « Oh ! que je suis contente ! Vois-tu, Louise, que j'avais raison ! ne te l'ai-je pas bien dit ?.....

— Après, après, laisse parler maman, interrompit Marie, qui, depuis que le mot de lettre avait été prononcé, tenait la tête en l'air et dirigeait sur le visage de sa mère des regards pleins d'impatience.

— Ne sois pas si pressée, Marie, dit madame de Morlay avec bonté ; la lettre et le pavillon ne viendront qu'ensemble, c'est-à-dire à la fin de mon histoire. »

La jeune fille baissa de nouveau les yeux, et se mit à arracher quelques brins de gazon d'une manière qui témoignait un peu d'humeur.

« Louise, dit madame de Morlay, toi qui es la plus âgée, tu dois te souvenir du procès ruineux que j'ai perdu, il y a dix ans, contre ton oncle Norbert. Il s'agissait d'une dotation que ton père avait reçue en Allemagne; c'était une terre de 400,000 francs. Ne pouvant s'en occuper, il sollicita et obtint de l'empereur, en 1813, la permission de la vendre. M. Norbert traita avec nous pour cette acquisition; et nous en plaçâmes le prix dans les fonds publics. En 1815, la perte de mon mari fut suivie pour moi d'un nouveau malheur auquel j'étais loin de m'attendre. Les dotations, fruits des conquêtes de la France, avaient été reprises. M. Norbert, dépossédé du domaine que nous lui avions vendu,

exerça son recours contre moi devant les tribunaux, et gagna sa cause, grâce à l'esprit de réaction qui alors corrompait tout, jusqu'à la justice. Je fus condamnée à lui rembourser le prix de la vente; et ce jugement amena la saisie du capital de mes rentes sur l'état. Ce désastreux procès dura trois ans. Dès qu'il fut terminé, je quittai Paris pour toujours, et vins m'établir ici. Le peu qui me restait devait nous suffire dans cette solitude, et, depuis dix ans, je rendais grâces à Dieu chaque jour de nous l'avoir conservé. Hélas! mes pauvres enfans, nous étions sur le bord d'un abîme! Il y a environ un mois, je reçus une lettre d'une écriture inconnue; elle était signée *Renaud, avoué.* Ce mot d'avoué, qui me rappelait tout mon procès, me donna un affreux serrement de cœur, et je prévis quelque chose de sinistre. En effet, cet homme me man-

dait que M. Norbert le père venait de mourir, et que, comme fondé de pouvoirs de son fils, M. Henri Norbert, alors absent, il se trouvait chargé de mettre en ordre la succession ; qu'en feuilletant les dossiers de mon procès, et en vérifiant les comptes qui y étaient joints, il avait découvert avec beaucoup de surprise que je restais redevable d'une somme de 60,000 f., montant des intérêts touchés par moi pendant trois ans sur le capital en rente adjugé à feu M. Norbert, et qui ne m'appartenait plus du moment même où M. Norbert avait été dépossédé ; qu'ainsi j'eusse à remettre cette somme dans le plus bref délai, à moins que je n'aimasse mieux entamer un second procès. Je me rappelai alors que votre oncle Norbert, après avoir gagné sa cause, m'avait écrit avec beaucoup d'emphase, qu'en raison de notre parenté il voulait bien me faire grâce du remboursement

de ces trois années d'intérêt. Mais, malheureusement, cette lettre précieuse, qui seule pouvait nous sauver d'une ruine totale, je l'avais égarée. Jugez, toi, Cécile, qui ne m'écoutes plus, et toi, Marie, qui t'amuses à martyriser une sauterelle, jugez ce que je dus souffrir en me voyant sans défense contre les réclamations et les menaces de ce M. Renaud. Chaque matin je tremblais de voir un huissier se présenter à ma porte. Une seule espérance me restait, celle de convaincre M. Henri Norbert. Je le savais homme d'honneur. Je lui écrivis donc, et dans quels termes ! Ah! c'est Dieu qui me les inspirait pour vous sauver de la misère !...» Les larmes vinrent aux yeux de madame de Morlay ; ses trois filles en ce moment prêtaient l'oreille avec une attention égale.—«J'écrivis à votre cousin, en adressant ma lettre à Genève, où il s'était retiré après le second retour des Bourbons, et où

je pensais qu'il devait être encore. J'eus de cruels momens d'inquiétude en attendant sa réponse; elle n'arrivait pas; je ne craignis pas de m'humilier en redoublant mes instances; j'écrivis de nouveau; et, enfin, après dix mortels jours d'attente, j'ai reçu une réponse; la voici : tiens, Louise, à toi le rôle de lectrice. » En disant ces mots, madame de Morlay remit à sa fille aînée une lettre ouverte. Louise déploya le papier et lut ce qui suit :

« Madame et chère parente,

» C'est aujourd'hui seulement, qu'à » mon retour d'une course dans les mon- » tagnes, j'ai reçu vos deux lettres qui » m'attendaient à Genève. Je ne puis » vous dire à quel point je suis confus de » ce que mes intérêts ont pu servir de » prétexte à l'odieuse et ridicule tracasse- » rie qui vient de vous être suscitée. Ras-

» surez-vous, Madame, et croyez que je
» n'étais en aucune manière le complice
» de M. l'avoué Renaud. Je l'ai chargé,
» il est vrai, de mettre en ordre la succes-
» sion de mon père et de faire rentrer
» quelques créances arriérées ; mais jamais
» votre nom n'a figuré dans notre corres-
» pondance. Je sais d'ailleurs que je n'ai
» aucun droit sur la somme qu'on réclame
» de vous. Mon père m'a autrefois donné
» avis de la mesquine concession que sa
» conscience l'obligeait de vous faire. La
» mienne m'impose envers vous un devoir
» d'honneur que je veux remplir sans dé-
» lai. Mon intention est de vous offrir un
» partage égal des 400,000 francs qui fu-
» rent l'objet du litige. Afin de vous faire
» agréer cette proposition et de prendre
» avec vous les arrangemens qui doivent
» en être la conséquence, je pars immé-
» diatement pour Ormoy ; ayez la bonté

» de m'y recevoir. J'arriverai un jour au
» plus après cette lettre. Si ma démarche
» vous paraît un peu brusque, daignez
» excuser les manières d'un vieux soldat,
» et croire, Madame et chère parente, que
» je suis toujours l'un de vos plus dévoués
» et de vos plus respectueux admirateurs.

» Henri Norbert. »

« Oh! maman, s'écria Cécile avec vivacité, laisse-moi voir la lettre de mon cousin; permets que je voie son écriture! Quelle franchise, quelle délicatesse, quel bon cœur! je suis sûre que c'est un homme parfait.

— Ainsi, c'est pour lui, dit Marie, qu'on vient d'arranger le pavillon?

— Oui, ma bonne petite, répondit la mère, c'est pour ton cousin Henri. D'après sa lettre, nous devons l'attendre aujourd'hui.

— En ce cas, dit Louise, ne faudrait-il pas nous assurer bien vite si Catherine a songé à tout.

— Sans doute, ma fille; mais commençons par déjeuner, afin d'être ensuite tout-à-fait libres. »

Le repas fut silencieux. Les trois jeunes filles étaient rêveuses, et madame de Morlay aussi. A la fin, Marie, qui n'avait pas l'habitude de garder ses pensées pour elle seule, s'empressa de mettre au jour celles qui l'occupaient. « Maman, dit-elle, je réfléchissais à une chose; est-ce que mon cousin est marié ?

— Non, ma fille.

— Bah! non; il écrit qu'il est un vieux soldat, c'est donc une manière de parler ?

— Je suis sûre qu'il est encore jeune, dit Cécile; il a tant de désintéressement!

— Et moi, dit Louise, je gagerais, d'a-

près le style de sa lettre, que c'est un homme d'un âge mûr.

— Tu devines juste, répondit madame de Morlay, Henri Norbert doit avoir maintenant trente-six à trente-sept ans.

— Trente-sept ans! s'écria Marie, oh! fi donc! c'est tout-à-fait un vieux, un vieux à canne et à tabatière! allons, ce n'est plus la peine que je m'occupe de lui. » En disant ces mots, elle sauta lestement par la fenêtre de la salle, qui se trouvait au rez-de-chaussée, et alla reprendre ses jeux et sa course habituels dans le jardin.

Les trois quarts de cette journée s'écoulèrent diversement pour les deux sœurs aînées. Louise mit tous ses soins à orner l'appartement qui devait recevoir le nouvel hôte. Rien d'essentiel n'y manquait; mais, dans son zèle d'élégance et de recherche, la jeune fille voulait que tout fût

au mieux. Tour à tour elle changeait la place d'un meuble et les plis d'une draperie, transportait les vases de fleurs de la console à la cheminée, variant les combinaisons sans jamais se trouver contente. Tandis qu'elle se donnait tout ce mouvement, Cécile, assise près d'une fenêtre d'où la vue s'étendait sur la route à l'entrée du village, ne bougeait pas de place; elle travaillait à l'aiguille avec lenteur et distraction. Dans cet état de repos et malgré cet air de nonchalance, elle éprouvait à la fois les tourmens et les délices de l'attente; fixant de temps en temps son regard sur le point de la route le plus éloigné, l'oreille attentive au moindre bruit, elle épiait par tous les sens le premier signe qui lui annoncerait l'approche de l'homme à qui son imagination prêtait d'avance une perfection idéale. La forme la plus vague, l'apparence la plus fugitive

étaient pour elle une cause d'illusions sans cesse renouvelées. Tour à tour elle croyait entendre soit le galop d'un cheval, soit le roulement d'une voiture, ou distinguer quelque chose qui s'avançait au loin. Les heures marchaient sans que sa patience parût se lasser; mais chaque fois que la pendule sonnait, on aurait pu remarquer sur son visage une teinte de pâleur et une expression de souffrance. Madame de Morlay, assise comme à l'ordinaire devant sa table à ouvrage, n'était pas non plus sans préoccupation; mais ses pensées étaient d'une nature à la fois calme et claire; et s'il y avait quelque illusion dans ses vœux de mère de famille, du moins il ne s'y mêlait aucun trouble. Elle s'aperçut avec un certain plaisir que Cécile, et Louise elle-même, la sévère et modeste Louise, n'avaient pas négligé de faire d'heureux changemens à leur toilette. Marie seule était res-

tée dans son costume et avec ses manières de tous les jours ; véritable enfant sans souci, elle n'avait vu dans l'attente générale qu'un prétexte pour esquiver ses leçons et passer toute la journée au jardin.

Cinq heures sonnèrent ; c'était l'heure du dîner. « Maman, dit Louise, qui venait de donner ses soins à un dessert presque splendide, maman, le couvert est mis ; mais n'attendrons-nous pas l'arrivée de mon cousin pour nous mettre à table ? » Madame de Morlay tressaillit à cette question et à la pensée d'un retard. « Quoi ! déjà cinq heures ? répondit-elle d'un ton surpris et attristé ; nous pouvous attendre une heure encore, et puis, si.... « Elle n'acheva pas ; et pour donner un autre cours à la conversation : « Mesfilles, dit-elle, allez faire ensemble un tour de promenade ; toi, Cécile, tu dois être fatiguée de n'avoir pas quitté ta chaise ?

— C'est vrai, dit Louise en s'adressant à sa sœur ; viens avec moi jusqu'au pavillon, tu me diras si tout y est bien.

— J'irai, si tu le veux, répondit Cécile ; mais d'ici, Louise, nous pourrions voir arriver mon cousin. « Elle se leva, en jetant un dernier regard sur la route, et s'écria aussitôt : « Tenez, tenez, là-bas, cette poussière, c'est lui ! le voilà enfin ! Les deux sœurs se penchèrent à mi-corps sur l'appui de la croisée, et madame de Morlay, entraînée par le même sentiment, tendit sa tête par-dessus celles de ses filles ; un moment se passa dans cette vive attente qui faisait battre trois cœurs. Le nuage de poussière avançait toujours ; au milieu se trouvait une masse plus sombre, et compacte en apparence ; mais cette masse, en approchant s'étendit, outre mesure, et bientôt l'œil put reconnaître distinctement un troupeau de moutons et de chè-

vres. Les trois femmes se retirèrent désappointées.

«Nous ne le verrons pas aujourd'hui,» dit Cécile, en étouffant un soupir! et elle suivit sa sœur au pavillon.

Louise et Cécile avaient à peine achevé la revue des deux chambres au rez-de-chaussée dont se composait l'appartement du petit pavillon, lorsqu'elles entendirent la voix de Marie, qui criait de toutes ses forces, de l'autre bout du jardin : « Venez, venez donc, le voilà, le voilà!» Quelques secondes après, elle apparut devant une des fenêtres, rouge, essoufflée, et les cheveux en désordre. Louise avait eu un instant de trouble, mais elle s'était remise aussitôt; Cécile tremblait visiblement. « Quand je vous dis de venir, s'écria Marie, d'une voix fâchée, ferez-vous un pas? Il est arrivé, le vieux, je l'ai vu descendre d'un beau cheval; tenez, le voilà qui vient avec maman!»

En effet, madame de Morlay parut au détour d'une allée, donnant le bras à un homme de très-belle taille.

« Louise, dit Cécile, laisse, que je m'appuie sur toi, j'ai peine à me soutenir.

—Oh! quelle peureuse! s'écria Marie, en faisant à sa sœur une petite grimace; elle tremble de tout!

— Cécile, sortons d'ici, dit Louise avec fermeté, il faut aller au-devant de M. Norbert.

—Oui, oui en avant, reprit Marie, c'est moi qui l'ai vu la première. » En disant ces mots, elle prit le bras de ses deux sœurs, qui, à demi entraînées par elle, arrivèrent près de leur cousin. « Monsieur Norbert, voilà mes filles, » dit madame de Morlay avec un secret sentiment d'orgueil.

Le regard de Norbert, assuré comme

celui d'un homme aux habitudes militaires, alla de l'une à l'autre des trois sœurs, et parut s'arrêter avec prédilection sur la belle figure de Louise. « Il faut que vous embrassiez vos cousines, dit madame de Morlay en souriant, je vous assure qu'elles se font une véritable fête de votre bonne arrivée. » Marie, la tête droite, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, examinait M. Norbert, comme les enfans regardent ce qui est nouveau. Ce fut elle qu'il embrassa la première. Ensuite Louise offrit sa joue avec une bonne grâce modeste. Mais Cécile, qui se tenait à deux pas en arrière, recula encore à l'approche de son cousin, et reçut, en baissant les yeux et en rougissant beaucoup, le baiser qui lui était destiné.

Ces signes d'émotion ne purent échapper à l'œil exercé du colonel Norbert ; et, comme si le trouble que sa présence ve-

nait de causer avait réagi sur lui par une sorte d'effet magnétique, ce ne fut plus vers Louise, mais vers Cécile que son regard se dirigea de préférence. « Colonel, voici votre quartier, dit madame de Morlay, en ouvrant à Norbert la porte du pavillon; vous avez besoin de prendre un peu de repos; dans une heure nous nous reverrons. » Les quatre femmes quittèrent l'appartement et traversèrent ensemble le jardin. A peine eurent-elles fait quelques pas que la même question sortit à la fois de la bouche des trois sœurs : « Comment le trouvez-vous?—Ah, qu'il est bien! » dit aussitôt Cécile, avec une plénitude d'expression qui voulait dire : Voilà tout ce que je rêvais! Louise garda le silence. « Et toi, lui dit madame de Morlay, comment trouves-tu ton cousin? — Je ne l'ai pas bien regardé, répondit-elle; et rougissant de ce petit mensonge, elle ajouta : Je voulais dire

que... que je ne m'y connais pas beaucoup. » Mais comme l'un n'était guère plus vrai que l'autre, le remords la prit une seconde fois; et pour accorder sa modestie avec sa conscience, elle ne trouva rien de mieux que cet éloge tant soit peu singulier : « Il a vraiment une bonne figure. — Tu peux dire une belle figure, reprit sa mère en souriant, car c'est l'exacte vérité. — Oh! oui, dit Marie, qui ramassait des cailloux pour les lancer contre un arbre, mon cousin n'est pas mal... pas mal du tout, pour un vieux! »

Au moment où madame de Morlay et ses filles mettaient le pied sur la première marche du perron qui conduisait au vestibule, la vieille Catherine parut sur le seuil de la porte avec une figure toute décomposée, et sur laquelle on pouvait lire un sentiment d'effroi et d'horreur. Elle venait de reconnaître dans l'étranger à

qui l'on faisait si bon accueil, le fils de l'homme entre les mains duquel avait passé la fortune de sa maîtresse. Le nom de Norbert, que tant de fois elle avait entendu prononcer par madame de Morlay, au milieu du chagrin et des larmes, était pour elle synonyme de scélérat, d'atroce, d'homme capable de tout; et sa haine, par une conséquence qui lui semblait à elle parfaitement logique, s'étendait, sans distinction de personne, sur tous ceux qui portaient ce nom maudit. « Grand Dieu ! madame, dit-elle en levant les mains au ciel, me suis-je trompée, est-ce bien lui ? — Qui donc ? demandèrent à la fois la mère et les trois filles. — Qui ! répéta Catherine, le fils du Norbert, un maudit Norbert en personne. Ecoutez, madame, ajouta-t-elle avec un accent dramatique, le père vous a ruinée, le fils vous tuera ! Vous riez, vous riez; la vieille Catherine est une folle;

elle radote, n'est-ce pas? mais prenez-y garde! » Et elle rentra dans sa cuisine en prononçant quelques autres propos du même genre. « Mon Dieu! maman, dit Cécile, je suis toute bouleversée; cette Catherine m'a glacé le sang! — Enfant! lui répondit madame de Morlay, ne l'écoute pas; tu sais bien que sa tête se monte chaque fois qu'on lui rappelle nos malheurs. »

Henry Norbert ne tarda pas à être complétement installé dans la maison de sa parente. Il fit venir de Genève son équipement de chasse, des livres, beaucoup d'autres effets; et toutes ses manières prouvaient de reste qu'il se trouvait bien à Ormoy, et qu'il avait le dessein d'y séjourner quelque temps. Cette remarque, faite de bonne heure par madame de Morlay, fut loin de lui causer le moindre déplaisir. Le retard apporté à la conclu-

sion des arrangemens pécuniaires qui avaient été le premier but du voyage, ne lui inspirait aucun doute sur la sincérité de son parent; au contraire, elle y voyait le présage d'un événement encore plus heureux pour elle. Aucune espérance ne pouvait lui être aussi chère que celle d'avoir un jour pour gendre l'homme qu'elle avait tant de raisons d'estimer, et qu'elle considérait déjà comme le bienfaiteur de sa famille. Au milieu de ces rêves d'ambition maternelle, son seul regret, si elle en ressentait quelqu'un, était de n'entrevoir que pour une seule de ses filles l'avenir de bonheur qu'elle désirait pour toutes les trois. Elle ne devinait pas au juste sur laquelle des deux aînées le choix devait tomber. La chose paraissait encore trop indécise; mais madame de Morlay ne s'en inquiétait nullement : « L'une ou l'autre, se disait-elle; » puis elle ajoutait avec un

soupir : « Pourquoi n'y a-t-il pas trois Norbert ? »

L'homme qui, après avoir mené une vie d'abord rude au milieu des camps et ensuite isolée hors de son pays natal, se voyait tout d'un coup l'objet des soins les plus empressés et de l'affection la plus gracieuse, était un de ces officiers de l'empire restés fidèles à leur drapeau, et qui, après les désastres de 1815, quittèrent la France pour un exil forcé ou volontaire. Parvenu jeune à un grade supérieur, il s'était fait remarquer également par sa bravoure dans le combat et par sa bonne mine sous l'uniforme des lanciers de la garde impériale. Sa physionomie était vive et franche, et ses traits plaisaient encore, quoiqu'ils eussent perdu l'air de jeunesse. Quelques cheveux blancs se mêlaient çà et là aux boucles noires qui ombrageaient ses tempes, et quelques plis

étaient marqués sur son front et sur ses joues ; mais du reste toute sa personne offrait le caractère de la force unie à l'élégance. Sa démarche était imposante, son regard pénétrant, sa voix mâle et accentuée.

A des qualités solides et attrayantes, telles que le désintéressement, la franchise et la droiture de cœur, le colonel Norbert joignait quelques-uns des défauts habituels aux hommes de sa profession. Dans sa conduite envers les femmes, il ne s'était jamais piqué d'une extrême délicatesse, et parfois même des passions vives et mal contenues l'avaient jeté dans de grands désordres. En général, l'empire de la femme s'exerçait sur lui par son mauvais côté. Le nouveau et l'imprévu avaient pour son imagination un charme presque irrésistible, et l'impression du moment était toujours plus forte que le sentiment intime et réfléchi. Cependant l'âge et l'ex-

périence de la vie commençaient à incliner fortement ses pensées du côté du mariage. C'est avec de pareilles dispositions qu'il vint à Ormoy, et dès le premier jour de son arrivée, il sentit qu'elles pourraient bientôt prendre une direction positive. D'abord ce fut Louise qui, comme la plus belle des trois sœurs, obtint son attention ; puis Cécile l'attira par un charme vague et mystérieux dont il ne se rendait pas bien compte, et qui, après nombre d'hésitations, de retours et de débats intérieurs, finit par le gagner tout-à-fait. Voilà où Norbert en était après deux semaines de séjour auprès de ses jeunes cousines; soit par un reste d'indécision tout-à-fait d'accord avec son caractère, soit pour reculer l'instant grave et solennel d'un engagement irrévocable, il tâchait de dissimuler sa préférence. Mais les deux intéressées, chacune à part et

avec des impressions bien différentes, ne tardèrent pas à entrevoir quelque chose du secret qu'il gardait encore.

L'arrivée du colonel Norbert avait, durant quelques jours, dérangé toutes les habitudes de la maison; mais peu à peu les occupations reprirent leur cours; seulement le soir, à la place d'une lecture faite à haute voix, les trois sœurs et leur mère écoutaient quelque histoire du grand règne racontée par le colonel. Le détail des fêtes magnifiques et des merveilles de la cour impériale touchait peu ces jeunes filles, élevées dans la retraite, et qui ne pouvaient se faire une idée bien claire des plaisirs du luxe et de la vanité. Mais leur imagination était vivement frappée par les récits de combats et de souffrances. Elles éprouvaient pour le courage et pour les dangers cette sympathie d'instinct qui est dans la nature des femmes. Chaque

fois que, dans le récit de Norbert, un de ces mots *je* ou *moi*, indiquait sa présence au milieu des scènes terribles qu'il décrivait, l'attention redoublait sur tous les visages, et lorsqu'il terminait par sa conclusion habituelle, *J'échappai encore une fois*, c'était de ces soupirs et de ces interjections par lesquelles la poitrine se soulage à la fin d'une angoisse.

Dans ces soirées il était impossible de retrouver la moindre trace du caractère distrait et nonchalant de Cécile. On la voyait attentive, empressée, pleine d'animation, comme si elle eût reçu tout-à-coup une surabondance de vie. Enfin elle semblait sortie pour toujours de cette indécision rêveuse, de cette enveloppe de nuages où elle avait vécu jusque-là. Si quelque changement pouvait se remarquer dans les manières de Louise, c'était une réserve encore plus grande qu'autrefois et un ac-

croissement de dévotion ; par moments aussi, une teinte de pâleur et une expression triste, qui ne lui étaient pas naturelles, paraissaient sur son visage. Marie était toujours la même; toujours turbulente et fantasque, elle continuait de donner à son cousin le sobriquet de vieux; et plus d'une fois cette qualification était parvenue jusqu'aux oreilles du beau Norbert, sans qu'il se doutât qu'elle fût pour lui. Cependant deux choses en lui captivaient au plus haut degré l'imagination de sa jeune cousine. C'était d'abord l'adresse pleine d'élégance avec laquelle il montait à cheval. Marie devenait rouge d'émotion et trépignait de joie lorsqu'elle le voyait franchir les fossés et les clôtures, partir comme une flèche, et revenir auprès d'elle en caracolant. Alors elle s'approchait du cheval, lui caressait la tête de ses deux mains, le baisait, et s'écriait : « Mon

cousin, je vous en prie, encore au galop, au grand galop ; » et, pour amuser cette jeune fille, Norbert repartait aussi vite que s'il eût voulu gagner un prix à la course. L'autre mérite du colonel était, aux yeux de Marie, la variété de ses histoires, et sa manière de les raconter : elle ne se lassait pas de l'entendre, et ne souffrait aucune interruption, pas même un soupir. « Après, après, disait-elle à son cousin ; laissez donc finir ! » s'écriait-elle toute fâchée, quand ses sœurs, par la moindre question, arrêtaient le cours du récit. Un jour pourtant ce fut elle qui interrompit le narrateur ; ce jour-là il parlait avec feu de Napoléon, de sa gloire et de sa triste captivité. En faisant le tableau de cette grandeur suivie de tant de misères, sa voix prenait un accent qui allait au cœur. Se levant tout d'un coup de sa chaise, Marie s'approcha vivement de Norbert, et

lui passant la main dans les cheveux, elle dit d'une voix animée : «Mon cousin, est-ce que l'empereur était beau comme vous? » Ces paroles inattendues, le geste caressant qui les accompagnait, ces beaux yeux bleus attachés sur les siens avec une admiration naïve, tout cela produisit sur le colonel une subite et étrange émotion; quoique ses pensées fussent ailleurs, quoiqu'il ressentît déjà pour Cécile un amour vrai et sérieux, le plus sérieux qu'il eût encore éprouvé, il ne put se défendre de quelque trouble, et eut peine à retrouver le fil de son discours.

Un dimanche, madame de Morlay se sentant un peu indisposée, pria Norbert d'accompagner ses cousines à l'église. Il se trouva placé à côté de Cécile à l'extrémité d'un banc réservé à la famille, et qu'environnait une clôture en planches à hauteur d'appui. Peu attentif aux prières de la

messe et à ce qui se passait dans l'église, le colonel suivait des yeux chaque geste, chaque mouvement de sa voisine, toutes les poses qu'elle prenait selon le cours de l'office, tantôt feuilletant son livre, tantôt priant la tête inclinée, toujours gracieuse dans ces diverses attitudes. Plusieurs fois, lorsque Cécile s'agenouillait et se relevait, les manches de sa robe et les bords de son grand chapeau de paille effleurèrent en passant le bras et l'épaule de Norbert : il n'en fallut pas davantage pour lui monter la tête à un très haut point. C'était, comme on l'a déjà dit, un de ces hommes pour lesquels l'impression extérieure est le mobile dominant, et qui, sous l'empire d'une sensation accidentelle, peuvent cesser d'être maîtres d'eux-mêmes, et aller fort au-delà de leur volonté. Il lui prit une envie soudaine d'essayer quel pouvoir il avait sur le cœur de Cécile, et de brusquer cette

déclaration de ses sentimens qu'il différait de jour en jour, ménageant ses actions et ses paroles selon toute la rigueur des convenances. Favorisé par la place qu'il occupait et par une clôture impénétrable aux yeux, il prit une des mains de Cécile, qui lui fut abandonnée sans beaucoup de résistance; car, grâce à l'esprit romanesque et à la parfaite inexpérience de la jeune fille, cette action tant soit peu vulgaire se colora pour elle d'une teinte de mystère et de poésie; un moment surprise et confuse, elle tomba presque aussitôt dans une sorte de ravissement plus facile à concevoir qu'à décrire. Norbert, troublé aussi, mais d'une émotion moins pure et moins naïve, prolongeait avec transport ce serrement de main passionné, lorsque la cloche de l'enfant de chœur se fit entendre, et annonça l'*élévation*, l'instant le plus solennel de la messe.

Rappelée tout d'un coup à la conscience d'elle-même, et au sentiment de la sainteté du lieu où elle était, Cécile fit un effort pour dégager sa main; mais Norbert, moins accessible aux scrupules religieux, la retint de force, et, pendant qu'il serrait plus vivement cette main, il la sentit devenir froide. Tout effrayé, il regarda Cécile, et vit qu'elle tombait évanouie sur l'appui du banc qui lui servait de prie-Dieu. Louise jeta un cri et se leva pour secourir sa sœur; Marie se mit à pleurer et à sanglotter; il y eut dans l'église un tel mouvement que l'office fut interrompu. Cette défaillance, attribuée par tous les assistans à l'extrême chaleur du jour, fut de peu de durée; et Cécile, quoique toujours pâle et tremblante, put sortir de l'église, appuyée sur le bras de son cousin, et regagner à pied la maison. La pâleur et l'air abattu de Cécile causèrent à sa mère un

grand saisissement; en vain la jeune fille assura-t-elle que cet accident n'était rien, et qu'elle se trouvait parfaitement remise, madame de Morlay, inquiète, la conduisit dans sa chambre, la délaça, et l'obligea de se reposer sur son lit. La vieille Catherine fut placée auprès d'elle. Louise, un peu rassurée, retourna seule à l'église, et Marie, profitant de son dimanche, s'élança dans le jardin, si joyeuse, que personne n'eût dit qu'elle venait de pleurer à chaudes larmes, quelques minutes auparavant.

Lorsque madame de Morlay redescendit au salon, elle y trouva le colonel, qui se promenait de long en large avec un air d'agitation; encore tout ému de la scène de l'église, il se demandait si l'instant n'était pas arrivé pour lui de s'expliquer ouvertement, si la preuve d'amour qu'il venait de recevoir n'était pas suffisante, enfin si l'honneur ne s'opposait pas à un

plus long délai. Un sentiment de bonheur très-vif, mais un peu mêlé de trouble, la conscience de la nécessité d'une déclaration immédiate, et l'espèce de crainte qu'inspire d'avance une résolution qui doit être immuable, tout cela donnait à sa physionomie quelque chose de rêveur qui ne lui était pas habituel. Madame de Morlay attacha sur lui des yeux pénétrans, et lui parla de Cécile. « Cet accident me tourmente, dit-elle; je n'en vois pas la cause, et ne puis me persuader que la chaleur seule l'ait produit. » Ces paroles semblaient une prière adressée à la loyauté de Norbert; elles mirent fin à son indécision; il allait tout dire, lorsque des cris perçans venant du fond du jardin attirèrent tout à coup l'attention de madame de Morlay; elle se leva effrayée, et sortit pour aller vers l'endroit d'où partaient ces cris. Norbert, plus leste, se mit à courir, et la devança :

tous deux avaient reconnu la voix de Marie.

C'était elle en effet, qui, faisant sa partie du dimanche avec une jeune paysanne de son âge, venait d'imaginer un nouveau jeu. Les cris n'avaient d'abord été poussés que pour s'avertir mutuellement au jeu de cache-cache ; mais Marie, s'apercevant qu'il y avait de l'écho dans un coin du jardin, voulut faire, à cet égard, une complète expérience. Elle se mit à crier sur tous les tons avec une telle énergie de gosier, que sa compagne elle-même se bouchait les oreilles. Madame de Morlay ne put réprimer un mouvement d'impatience, en voyant la cause ridicule de l'alarme qu'elle avait ressentie; elle gronda sévèrement sa fille, et lui ordonna de rentrer au salon. Retenue par la présence de son cousin, la petite personne n'osa répondre, et toujours suivie de sa compagne du dimanche, elle se mit en de-

voir, mais d'un air passablement boudeur, de marcher vers la maison. La chaleur lui avait donné des couleurs écarlates, son front était rouge et luisant, et ses cheveux blonds humectés de sueur semblaient sur quelques places de sa tête être devenus châtains.

Une fois au salon, Marie, ne sachant plus que faire pour s'amuser, proposa à la jeune paysanne de lui donner une leçon de trictrac. La table fut disposée, et la prétendue leçon ne tarda pas à devenir un exercice fort bruyant. C'était à qui des deux partenaires jetterait de plus haut et avec le plus de fracas les dés qu'elles avaient soin d'agiter long-temps dans le cornet. Il n'y eut bientôt plus moyen de s'entendre. Norbert, qui faisait alors une lecture à madame de Morlay, se plaignit assez vivement de ce vacarme, et il fut enjoint à Marie, par sa mère, de jouer plus

modérément. Mais le bruit un instant affaibli ne tarda guère à recommencer avec un tel redoublement que le colonel, qui n'était pas la patience même, jeta son livre, en déclarant qu'il lui était impossible de continuer. Madame de Morlay se leva gravement, prit par le bras la jeune compagne de Marie, et la conduisit à la porte; puis, se retournant vers sa fille, elle lui dit d'un ton sévère : « Marie, puisque, malgré vos quinze ans, vous avez encore toute l'indocilité d'une enfant, je suis décidée à vous traiter en petite fille : retirez-vous dans la salle à manger avec un livre ou votre ouvrage; vous ne jouerez plus de la journée, et vous ne sortirez de pénitence que lorsque je l'aurai permis. » A cette terrible allocution, le visage de Marie devint pourpre de colère ; elle se mit à sangloter sans verser une larme. « Allons, pas tant de bruit, reprit

froidement Madame de Morlay, en ouvrant la porte qui menait à la salle à manger ; sortez sur-le-champ.

— Oui, je sortirai, dit Marie hors d'elle-même, je ne demande pas mieux que de sortir, et je ne rentrerai plus ici, tant que ce vilain vieux y sera ; je vois bien que c'est lui qui me fait punir !

— Est-ce à moi que ce compliment s'adresse, dit le colonel en riant ?

— Oui, à vous, s'écria la furieuse petite personne, vous êtes un..... » Elle ne put achever, car madame de Morlay la poussa de force dans la salle à manger, dont elle ferma la porte à clef. Durant quelques minutes, on entendit encore des sanglots et des paroles entrecoupées ; puis un profond silence succéda à ces marques d'emportement. Il parut que la jeune fille avait pris le parti de l'obéissance, ou que, suivant

son caractère d'enfant, elle s'était mise à dormir, après avoir pleuré.

Ces différentes scènes venues coup sur coup causèrent à madame de Morlay une fatigue nerveuse qui l'emporta sur le désir vague qu'elle avait d'un entretien avec Norbert. En même temps, les idées de celui-ci avaient pris un autre cours, l'heure de la confidence était passée pour tous les deux. Le colonel sortit, avec l'intention de faire une promenade au loin. Après avoir passé la grille du jardin et longé le mur de terrasse dont la Saône baignait presque le pied, il suivit le bord de la rivière jusqu'à un massif d'arbres, près duquel son cours sinueux formait un coude. Au sortir de ce petit taillis assez épais pour intercepter la vue de ce qui se trouvait au-delà, Norbert ne fut pas peu surpris d'apercevoir à dix pas de lui sa cousine Marie qu'il croyait avoir laissée en prison dans la salle à manger, et qui,

incapable de se tenir en repos, trouvant la porte fermée à clef, était sortie par la fenêtre.

Assise au pied d'un saule tout au bord de la rivière, Marie tenait à la main une longue baguette d'où pendait une ligne qu'elle venait de jeter à l'eau, et sur laquelle son regard était fixé. Grâce à la sinuosité de la rive, Norbert, quoique sur le même bord, la voyait presque de face; il pouvait suivre tous ses mouvemens et saisir sur son visage la moindre nuance d'expression. Riant en lui-même de ce nouveau trait d'espiéglerie, et frappé de la pose gracieuse de la jeune fille, il s'arrêta pour la regarder. Elle avait jeté en arrière son grand chapeau de paille qui, retenu par le ruban, lui pendait sur les épaules; et sa figure blonde, à peine garantie du soleil par le rare feuillage du saule, se réfléchissait dans l'eau qui coulait à ses pieds, claire et pro-

fonde. Immobile d'attention, elle épiait le moindre avertissement donné par le morceau de liége que traversait le fil de la ligne. Au bout d'une minute ou deux, elle fronça le sourcil et prit un air boudeur, qui voulait dire que la ligne allait être mise de côté et peut-être brisée par dépit, lorsqu'un mouvement rapide ou plutôt un bond de la jeune fille annonça qu'un poisson était pris. Il fallait que cette capture fût considérable, car il y avait résistance. La ligne échappa des mains de Marie, qui, se penchant pour la ressaisir, perdit l'équilibre, tomba et disparut sous l'eau. Sans perdre un instant, Norbert jeta son habit et sauta dans la rivière; excellent nageur, il n'eut pas de peine à retrouver la jeune fille, et la retira de l'eau, évanouie, mais respirant encore.

Un demi-quart d'heure après, Marie était sur un lit, entourée de sa mère et de

ses sœurs dont elle recevait les soins. Norbert l'avait quittée pour aller changer de vêtemens. On vit bientôt les teintes livides et violettes de son visage faire place à une pâleur égale. Ses lèvres crispées se desserrèrent, et son regard, d'abord fixe ou égaré, reprit de l'expression; la vie était revenue, et avec elle la mémoire. Marie tressaillit plusieurs fois avant de parler, puis elle s'écria : « Je ne suis pas morte! Je ne suis pas morte! » Et faisant un nouvel effort de souvenir, elle ajouta d'une voix caressante, comme celle d'un enfant qui demande grace: « Ne me gronde pas, maman, je te promets que je ne mourrai pas. » En ce moment, Norbert entrait. Cécile courut vers lui, et se jeta dans ses bras avec transport, en disant : « Elle est sauvée, mon cousin ; vous l'avez sauvée! — Quoi, c'est lui, dit Marie en se soulevant sur son lit, et en ouvrant les yeux aussi grands qu'elle avait

de force!—Oui, Marie, dit Louise, c'est lui, c'est notre cousin qui t'a retirée de l'eau; » en prononçant ces paroles, elle saisit la main de Norbert, et la porta à ses lèvres avec une expression de respect et de reconnaissance exaltée. » Oh! mon cher Henri, dit à son tour madame de Morlay, que ne vous dois-je pas, pour avoir sauvé ma fille? ma vie, ma vie entière sera employée à vous bénir! — C'est donc lui qui m'a retirée de l'eau, répéta Marie d'une voix plus forte! — Oui, ma fille, oui, c'est lui, reprit madame de Morlay. — Oh! venez ici, mon cousin, dit Marie dont les joues se coloraient, approchez-vous, asseyez-vous là, je veux vous voir à mon aise. » Norbert fut obligé de s'asseoir au pied du lit. Alors les yeux de Marie s'attachèrent sur lui avec une expression mêlée de douceur et d'enthousiasme; puis, après un moment de silence, elle dit d'un

ton de voix naïf et pénétré : « mon cousin Henri, je vous aime bien ! »

Cet accident, qui pouvait causer tant de larmes, n'eut aucune suite fâcheuse ; Marie, en peu de jours, recouvra sa belle santé. Les occupations régulières et tranquilles de la maison reprirent leur cours habituel, et le calme d'une vie douce se répandit de nouveau sur la retraite solitaire d'Ormoy. Il ne résulta de cet événement qu'un surcroît de petits soins pour Norbert, qui devint dès lors ouvertement, et en apparence au même degré, l'objet des attentions des trois sœurs. Le sentiment de la reconnaissance venait d'éveiller chez la plus jeune une affection toute nouvelle; et quelle que fût la nature secrète de celle que les deux aînées avaient ressentie jusque-là, elles pouvaient à l'avenir la justifier à leurs propres yeux et à ceux d'autrui par un motif bien légitime,

celui de la gratitude et de l'admiration.

Ces prévenances de tous les instans, loin d'être pour Norbert une source de plaisirs, ne tardèrent pas à lui sembler une importunité fâcheuse, une obsession fatigante qui le privait de sa liberté et des occasions de se trouver tête à tête avec celle qu'il aimait uniquement. Dès qu'il y avait place à côté de lui pour l'une des sœurs, les deux autres accouraient aussitôt. Ses regards même ne pouvaient s'arrêter sur Cécile, sans qu'ils fussent croisés par d'autres yeux qui semblaient quêter avec instance une part d'attention. Une chose bizarre, c'est que, par une sorte d'illusion d'optique, les manières de Cécile, à son égard, lui parurent avoir un peu changé; il ne remarquait plus, ni dans ses actions, ni dans ses paroles, cet entraînement qui l'avait d'abord séduit; en un mot, vue à côté de ses sœurs, elle ne se détachait plus comme un être à

part, comme le type de la grâce passionnée. Ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait pour Norbert, ressemblait trop maintenant à ce que disaient, à ce que faisaient les deux autres. En fait d'analyse morale, le colonel n'était guère capable de pénétrer plus loin que la superficie. Cécile n'avait pas changé de langage ; mais Louise et Marie avaient appris le sien. Voilà ce qu'il ne pouvait comprendre, ce dont il ne se rendait pas compte ; et, dérouté, sans savoir pourquoi, de ses premières impressions, il soupçonnait Cécile de tiédeur. Ce doute, qui l'obsédait, finit par le tourmenter si fort qu'il résolut d'en sortir, et d'avoir à quelque prix que ce fût un entretien seul à seule.

On était arrivé au samedi de la seconde semaine, après la chute de Marie, dans la rivière. Le jour baissait déjà, quoiqu'il fût à peine sept heures du soir, car d'épais nuages remplissaient le ciel, et un orage

semblait se préparer. L'incertitude du temps avait contraint la famille de renoncer à une partie de promenade projetée depuis quelques jours. Madame de Morlay et ses filles travaillaient au salon ; Norbert venait de les quitter sous le prétexte d'une lettre qu'il avait à écrire ; mais, en réalité, son seul motif de retraite était un accès de mauvaise humeur. Il avait espéré que la promenade lui fournirait une occasion de parler seul à Cécile, et l'obstacle opposé à ses désirs produisait dans son cœur d'homme, c'est-à-dire, despote en amour, une irritation qu'il ne pouvait contenir. Cependant, après s'être ennuyé une demi-heure à ne rien faire dans sa chambre, il prit le parti de revenir au salon, où ses cousines s'attristaient déjà de son absence. Il entra l'air soucieux, et alla s'assoir dans un coin sans dire mot. « Ah ! voilà mon cousin, quel bonheur ! s'écria Marie. Mon

cousin, puisqu'on ne se promène pas, vous me conterez une histoire pour m'amuser.

— Impossible aujourd'hui, répondit le colonel, d'un ton peu agréable.

— O mon Dieu! s'écrièrent ensemble la mère et les filles, seriez-vous malade ?

— Non, mais cette chaleur étouffante me rend la tête lourde; je suis mal en train.

— Peut-être avez-vous la fièvre, dit Marie? voyons que je vous tâte le pouls; » et, s'approchant à pas comptés, elle prit le bras de Norbert, y appuya le second doigt de sa main droite, et secoua la tête d'un air qui semblait dire : en effet, vous n'êtes pas bien! Les deux autres sœurs prirent au sérieux la grimace de Marie, et Louise s'écria avec une inquiétude sincère : « Vous devez vous soigner, mon cousin; il y a une épidémie de fièvre dans le village. Buvez

un verre de mon sirop d'orange, cela vous rafraîchira.

—Non, j'ordonne un bain de pieds, dit Marie, prenant un ton doctoral.

— Oh! ne ris pas, ma sœur, interrompit Cécile, ne plaisante pas de pareilles choses; il faudrait peut-être que mon cousin se reposât sur le canapé, nous ferions silence, et il dormirait.

— Je pense, dit madame de Morlay, qu'un peu de musique serait plus agréable au colonel.

— Voulez-vous, dites? » s'écrièrent à la fois les jeunes filles.

Norbert murmura quelques paroles de remercîment, et s'empressa d'accepter, heureux de trouver un moyen d'échapper à la conversation et de pouvoir rêver tout à son aise. Louise se mit au piano et préluda d'une manière facile et brillante; puis, la mère et les deux filles aînées chantèrent

ensemble, avec une précision parfaite, un nocturne de Blangini. De temps en temps, Marie, qui n'avait presque aucune notion de musique, mais une voix juste et étendue, jetait par inspiration quelques notes élevées, dont l'effet capricieux, loin de surcharger l'harmonie, lui donnait quelque chose d'incisif et de pénétrant. Au moment où ce concert de famille était le plus animé, un éclair traversa le salon, et un coup de tonnerre se fit entendre. La mère et les trois filles s'arrêtèrent. « Ce n'est rien, continuez, dit Norbert, dont la musique avait peu à peu dissipé la mauvaise humeur; continuez, je vous en prie; cela allait si bien! c'était de la musique comme il s'en fait dans le ciel. »

Louise donna le signal, et le chant recommença; mais les voix n'avaient plus la même assurance; celle de madame de Morlay, surtout, était tremblante, et à la

dernière note du nocturne, elle s'éteignit dans un sanglot.

« Qu'as-tu, maman? dirent les jeunes filles. Qu'avez-vous, madame? s'écria Norbert.

—Oh! rien, rien du tout, un mouvement de nerfs, une pensée..... Embrassez-moi, mes enfans, et cela passera.» Les trois sœurs se précipitèrent dans les bras de leur mère, qui les serra avec passion. Le calme revint sur sa physionomie, et elle dit en souriant: « Me voilà tout-à-fait digne de Cécile; ce coup de tonnerre m'a saisi le cœur comme un mauvais présage..... Je ne puis tenir la partie dans un autre morceau; mais, puisque la musique plaît à votre cousin, chantez encore pour lui.

—Eh bien! je vais commencer, dit vivement Cécile, en prenant sa harpe. »

Devant sa harpe, Cécile était charmante; elle avait quelque chose de l'expression cé-

leste de sa patrone dans l'admirable tableau de Raphaël, et tous ses mouvemens étaient pleins de grâce; elle chanta la romance d'Otello, *Assisa al pie d'un salice*. Sa voix douce et un peu voilée semblait faite pour ce morceau d'un chant si suave et empreint de tant de mélancolie; du reste, il y avait dans cette voix une puissance qui s'exerçait sur l'ame, indépendamment du caractère de la mélodie et du sens des paroles; elle faisait rêver de clair de lune, d'amour mêlé de larmes et de bonheur sans joie. Par un singulier hasard, il était arrivé que Norbert, jusque-là peu avide de jouissances musicales, n'avait jamais entendu Cécile que dans des morceaux d'ensemble : il ne savait pas encore tout ce que cette voix pouvait produire d'impression sur lui. Dès les premières mesures, il se sentit ému jusqu'à l'ame; son imagination d'homme l'abandonna en quelque sorte; et,

les yeux attachés sur celle qu'il aimait, il n'éprouva plus, en la regardant, qu'un sentiment doux et confus, comme ceux d'une jeune fille à son premier amour. Au milieu de ce charme tout nouveau, de cette émotion si pure, il y avait aussi de la souffrance, un besoin extrême de parler à Cécile, de la voir seule et de lui dire : Je vous aime! Cependant, le ciel, de plus en plus chargé de nuages, s'obscurcissait rapidement; au dernier couplet de la romance, on n'y voyait déjà presque plus. Norbert, profitant de la faiblesse du jour pour s'approcher de Cécile, lui dit à l'oreille : « Venez me trouver au jardin; j'ai quelque chose à vous dire; je serai près du bassin, sous le frêne pleureur. »

Avant que la jeune fille, surprise et troublée, eût prononcé un seul mot de réponse, le colonel avait disparu sous prétexte de prendre l'air. « Que me

veut-il donc? se demandait-elle ; comment pourrai-je m'échapper d'ici ? mes sœurs vont me suivre » Et le cœur lui battait avec force ; elle ne pouvait se tenir en place, et cherchait un moyen de s'esquiver sans être aperçue. Elle allait à petit bruit de la fenêtre à la porte, n'écoutait rien de ce qui se disait autour d'elle, et n'avait plus que deux idées, son cousin et le frêne pleureur. Un quart d'heure s'écoula ainsi, et la pauvre Cécile commençait à se désespérer, lorsque sa mère elle-même vint la tirer d'embarras, en la priant d'aller dire à Catherine d'apporter de la lumière.

« Catherine est au fond du jardin, à cueillir des fruits, dit Louise; veux-tu, ma sœur, que j'aille la chercher ?

—Non, non, répondit Cécile, toute tremblante ; étudie notre grand duo pour mon cousin, qui va revenir dans un moment.

—Si tu veux, dit Marie, j'irai avec toi.

—Oh ! non, s'écria Cécile avec plus d'effroi; il fait des éclairs, tu aurais peur. » Et, ouvrant vivement la porte, elle s'élança dans le jardin sans regarder derrière elle. Son message rempli auprès de Catherine, au lieu de revenir sur ses pas, elle tourna vers la pièce d'eau, située au milieu d'un bosquet d'arbres exotiques, dans la partie la plus retirée du jardin. Pendant que Cécile s'avançait en pressant le pas, Norbert comptait les instans, et attendait la jeune fille avec une impatience mêlée d'inquiétude. En donnant ce rendez-vous, son cœur n'avait formé aucun vœu coupable. Tout ce qu'il voulait, c'était d'avoir, en pleine liberté et en pleine confiance, un instant d'épanchement, de pouvoir dire qu'il aimait et apprendre qu'il était aimé. M'a-t-elle compris? se disait-il à lui-même, en regardant de tous côtés; viendra-t-elle ?

Depuis le jour où j'ai osé lui prendre la main, depuis qu'elle sait mon secret, elle est pour moi comme ses deux sœurs, rien de plus..... rien de plus. Oh! si je m'étais trompé! je veux tout lui dire ce soir; mais il me faut de sa part un aveu.... une certitude... Viendra-t-elle?... Ce monologue intérieur fut interrompu par le bruit d'un pas léger; et, avant de voir la jeune fille, Norbert distingua sa robe blanche à travers le feuillage; elle approchait rapidement; au détour d'une allée sinueuse, elle se trouva en face de lui. « Est-ce vous? dit-elle, en s'arrêtant tout interdite. » Sans lui répondre, Norbert saisit sa main, et l'attira vers un banc où ils s'assirent tous deux.

Après un moment de silence, « Que me voulez-vous? dit Cécile d'une voix altérée; que me voulez-vous? j'ai hâte de le savoir.

— Cécile, ma chère Cécile, s'écria Nor-

bert, en serrant dans ses mains les deux mains de sa cousine.

— Que voulez-vous de moi? dites-le bien vite; on pourrait venir ici me chercher; je ne sais pourquoi j'ai peur.

— Cécile, reprit Norbert, je vous aime; c'est là tout ce que j'ai à vous dire; j'avais cru que vous pourriez m'aimer, qu'un jour vous pourriez être à moi, je l'avais cru!...» En parlant ainsi, il passa un de ses bras autour de la taille fine et souple de la jeune fille. La promptitude et la forme de cet aveu étonnèrent d'abord plus qu'elles ne touchèrent celle à qui il s'adressait; elle se dégagea des bras de son cousin, et le regarda d'un air de surprise mêlé de doute; puis, tout d'un coup, sa physionomie s'éclaircit, un sourire se dessina sur ses lèvres, et elle dit: « Oh! je comprends!

— Vous me comprenez, dit Norbert, en plaçant de nouveau son bras autour de la

taille de Cécile, qui, cette fois, ne s'en effraya plus ; vous me comprenez ; mais vous ne me dites pas que vous m'aimez aussi ; il faut que vous me le disiez ; il le faut pour que.....

— Eh bien ! soyez content, car je vous aime beaucoup, dit Cécile avec une expression de tendresse et de sincérité.

— Il y a plusieurs manières d'entendre le même mot, répondit le colonel en prenant la main de la jeune fille, qu'il posa sur son cœur qui battait avec force... est-ce comme cela que vous m'aimez, Cécile ?

— Oui, répliqua-t-elle, après un moment d'hésitation, oui, c'est comme cela que je vous aime.

— Oh que cette parole me fait de bien, ma Cécile ! que vous êtes bonne et charmante ! votre cœur ne changera jamais, n'est-ce pas ?

— Oh ! non jamais, mon cousin !

— Appelez-moi Henri, votre Henri ; laissez à vos sœurs ce nom de cousin... je suis... je serai bien autre chose pour vous, Cécile.

—Puisque vous le voulez, je vous appellerai Henri; quand je pensais à vous c'était comme cela que je vous nommais toujours ; et même une fois dans un rêve... Cécile s'arrêta et rougit.

— Eh bien! dans ce rêve vous me donniez un autre nom! quel nom? que je l'entende! oh, dites-le moi! »

La vivacité de cette question fit rougir Cécile encore plus fort; elle sentit une extrême honte de s'être avancée jusque-là: elle baissa les yeux et aurait donné tout au monde pour reprendre ce qui venait de lui échapper. « Eh bien, Cécile, parlez ! mon ange, quel nom me donniez-vous en rêvant? »

Cécile releva la tête et regarda son

cousin d'un air suppliant, comme pour lui demander grâce.

« Que craignez-vous? dit-il; nous sommes seuls; il n'y a que Dieu avec nous; appuyez-vous contre moi; cachez votre tête sur ma poitrine; vous aurez du courage quand vous ne verrez plus. »

La jeune fille n'eut pas la force de résister, et, avec une expression de confiance et de sécurité naïve, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de son cousin, dont le bras se serrait autour d'elle. Après un instant de silence, rempli pour tous les deux d'un ravissement qui touchait à l'extase: « Eh bien! Cécile, reprit Norbert d'une voix douce, n'osez-vous pas encore me dire ce nom?

— Je le dirai, Henri, je n'ai plus peur; en rêvant je vous ai appelé mon mari.

— Ma bien-aimée, s'écria Norbert avec transport, je te le promets, je te le jure à

la face du ciel, ce nom ne sera pas long-temps un rêve pour toi ; » et se penchant vers la jeune fille qu'il pressait vivement contre son cœur, il lui donna un baiser, le plus chaste des baisers que ses lèvres eussent jamais pris sur le visage d'une femme jeune et belle.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre, et il sembla qu'une main légère écartait avec précaution les arbustes qui ombrageaient le banc sur lequel ils étaient assis. « Mon Dieu ! s'écria Cécile en se levant tout à coup, quelqu'un est là !

—Ce sera quelque oiseau ou bien le vent qui remue les feuilles, répondit Norbert du ton le plus calme ; et d'ailleurs, qu'importe ? Cécile, votre mère saura dès ce soir tout ce qui s'est passé entre nous ; rassurez-vous donc, ma pauvre amie, et cessez de trembler comme cela.

— Je ne tremble pas, Henri, puisque je

n'ai pas fait de mal ; oh ! dites que je n'ai pas fait de mal !... » et le visage de Cécile exprimait à la fois la crainte et la confusion. Norbert lui serra la main, et elle parut se tranquilliser.

« Allons-nous-en, dit-elle, voilà la pluie qui vient ; maman serait inquiète. » Un nouveau baiser fut leur adieu ; et, prenant chacun une route différente, ils se dirigèrent en courant vers la maison.

Pendant cette entrevue décisive, le curé d'Ormoy, homme respectable par son âge et son caractère, était venu faire une visite à madame de Morlay. Cécile fut charmée de trouver au salon un étranger, car sa rentrée tardive lui causait beaucoup d'embarras ; elle craignait surtout les premières questions. Louise et madame de Morlay causaient avec le curé de la pluie d'orage qui commençait à battre contre les vitres. Marie était absente. Cécile distraite

jetait des regards fréquens du côté de la porte. Au bout de quelques minutes, Norbert entra, et presque aussitôt Marie reparut avec une figure rouge et un air de mauvaise humeur. Sa mère, ses sœurs et Norbert lui demandèrent ce qu'elle avait d'un ton amical et empressé. Elle ne répondit rien à personne, et alla s'asseoir sur le canapé auprès de madame de Morlay ; puis, se laissant tomber sur l'un des coussins, elle y cacha son visage et se mit à pleurer.

Sa mère inquiète la releva, l'attira jusque sur ses genoux, et lui dit tendrement : « Ma fille, est-ce qu'on t'a fait du chagrin ? —C'est un mouvement nerveux, un effet de l'orage, dit le curé.— Marie, dit Norbert, voulez-vous que je vous conte une histoire ? » La jeune fille le regarda d'un air courroucé, et répondit sèchement : « Non, monsieur, je n'aime plus vos histoires.—Eh

bien! veux-tu faire une partie de dominos? dit Cécile, toujours bonne et prête à consoler.—Non.—Que veux-tu donc enfin? dit Louise, dont la raison et le savoir-vivre étaient choqués du spectacle que donnait sa sœur.—Je veux pleurer, s'écria Marie; » et s'appuyant sur le sein de sa mère, elle éclata en sanglots. On se perdait en conjectures sur cette lubie incompréhensible. « Monsieur le curé, dit madame de Morlay en serrant sa fille contre son cœur et en la caressant pour l'apaiser, je vous prie d'avoir de l'indulgence et d'excuser cette enfant.

—Elle est trop gâtée, madame, trop gâtée, répondit le curé. Si vous ne la corrigez, elle apportera bien des afflictions dans votre vie; Qui aime bien châtie bien, dit la Sagesse; mais le siècle a voulu mieux faire. Caresser toujours, caresser à tort comme à travers, c'est sa maxime. Voyez aussi...

—Ah! monsieur le curé, dit madame de Morlay, interrompant le pasteur au milieu de sa tirade, je vous assure que Marie est une bonne fille.

—Bonne au fond, je le sais, reprit le curé; mais volontaire, trop volontaire, prête à tout briser quand sa fantaisie est contrariée. Souvenez-vous, madame, du terrible accident d'il y a quinze jours; quel avertissement! car il ne faut pas parler de hasard; quoi qu'en disent nos prétendus philosophes, il n'y a point de hasard en ce monde. »

Le curé d'Ormoy passait pour morose, ce qui nuisait un peu au crédit de ses remontrances pastorales. Madame de Morlay jeta sur lui un regard pénétrant, comme pour lire dans ses yeux si réellement il y avait quelque malheur à craindre. Puis, se rassurant d'elle-même, elle serra de nouveau sa fille contre son cœur et baisa doucement ses cheveux blonds. La visite du

curé se prolongeant à cause de la pluie qui tombait à flots, les trois sœurs reçurent à neuf heures et demie l'ordre de se retirer dans leur chambre. Les yeux de Cécile et ceux de Norbert se rencontrèrent; Louise prit un bougeoir, appela sa jeune sœur, qui commençait déjà à s'assoupir, et qui la suivit en se frottant les yeux.

Quelque chose que Marie eût sur le cœur, elle n'en dit pas un mot en se couchant; car elle était prise, comme tous les soirs, par l'envie de dormir qui la gagnait invinciblement aux approches de dix heures. La fièvre du bonheur ne permit pas à Cécile de fermer l'œil. Vers le milieu de la nuit, ne pouvant calmer son agitation et se sentant le besoin de respirer l'air frais, elle se leva doucement et ouvrit la fenêtre. La pluie avait déchargé le ciel; il était beau et transparent. L'étoile favorite de la jeune fille paraissait plus brillante que

jamais. Tandis que Cécile la contemplait, perdue dans une molle rêverie, Louise, qui depuis bien des nuits déjà ne dormait guère, appela sa sœur à voix basse. Cécile referma la fenêtre avec précaution, vint s'asseoir sur le lit de Louise. « Pourquoi t'es-tu levée? dit cette dernière; es-tu souffrante?

— J'avais besoin de respirer l'air, répondit Cécile; mais je ne suis point malade.

— Encore prendre l'air, dit Louise d'un ton légèrement ironique; n'es-tu pas restée assez long-temps au jardin pour te rafraîchir!

—Oh! ma chère Louise, si tu savais pourquoi!

— Pourquoi? répéta Louise d'une voix qui commençait à être émue.

—Je ne sais en quels termes te conter

cela, tu aurais trop de peine à me comprendre; tu n'entends rien à l'amour, toi ! »

Louise soupira profondément.

« Eh bien, ma bonne sœur, imagine-toi que notre cousin m'aime d'amour et qu'il sera mon mari ! » Un frisson parcourut le corps de Louise. « Mon Dieu ! dit-elle en prononçant aussi bas que possible, mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Seigneur, ayez pitié de moi !

— Que dis-tu, Louise? laisse là tes prières un instant; Dieu ne te saura pas mauvais gré de partager ma joie. Ah ! si tu avais mes yeux et la moitié de mon cœur, tu comprendrais ce que j'éprouve. Être la femme d'Henri ! n'est-ce pas un bonheur au-dessus de tous ceux qu'on peut rêver dans ce monde? Tu n'as donc pas remarqué ce soir de quelle manière il me regardait; comme ses yeux étaient doux ! le

cœur me bat d'y penser ! Et au jardin, va, c'était bien autre chose ! Mais je ne t'en dirai pas davantage, car tu ne sais pas ce que vaut tout cela. Pourtant, Louise, tu n'es pas aveugle, tu le trouves beau, n'est-ce pas ? avoue-le.

— Laisse-moi dormir, Cécile, laisse-moi dormir !

— Oh ! tu es trop dévote pour voir si un homme est beau, c'est une chose sûre; mais dis au moins que tu es contente pour moi....

— Laisse-moi dormir, Cécile, reprit Louise d'une voix éteinte.

— Eh bien, dors, Louise, dors; bonsoir, Louise. Demain, quand tu seras mieux éveillée, j'espère que tu feras meilleur accueil à mon bonheur. » Cécile, en disant ces mots, se baissa sur le visage de sa sœur pour lui donner un baiser ; elle ne s'aperçut pas que des larmes l'avaient sillonné,

car elle ajouta fort gaiement : « A propos, Henri ne sera plus ton cousin, il sera ton frère ; toi et Marie vous me devrez cela. Si cette petite fille ne dormait pas si fort, je le lui dirais à l'instant.

— Je ne dors pas, Cécile ! s'écria Marie, tu parlais trop haut.»

En prononçant ces paroles, la voix de Marie avait à la fois quelque chose de grave et de décidé qui ne lui était pas habituel. La surprise qu'en eut Cécile la fit tressaillir; elle éprouva une émotion désagréable et sentit le besoin de se remettre avant de parler. « Eh bien ! dit-elle après un instant de silence, n'es-tú pas contente, Marie ? » Cette question demeura sans réponse. « Vous n'êtes pas bonnes sœurs pour moi, reprit Cécile, avec un accent de reproche triste et doux. » Louise et Marie firent semblant de ne pas entendre, et la conversation s'arrêta là.

Lorsque le départ du curé eut laissé Norbert seul avec madame de Morlay, il lui fit avec franchise et vivacité l'aveu de ses sentimens pour Cécile et de son rendez-vous. Cette déclaration comblait les désirs de l'heureuse mère; elle y répondit par un consentement formel, exprimé de la manière la plus touchante. Une partie de la nuit se passa dans cet entretien, durant lequel les heures coulèrent pour tous deux avec une égale rapidité. Ils ne se séparèrent qu'aux approches du matin; tous les arrangemens relatifs au futur mariage furent arrêtés d'un commun accord, et l'époque de la célébration fixée à la fin du mois d'août; on était alors dans la dernière quinzaine de juillet. Norbert n'ayant pu fermer l'œil, se leva de bonne heure; et, poussé par ce besoin de mouvement qu'on éprouve lorsque la pensée fermente, il alla se promener dans la campagne. La

cloche qui annonçait la première messe du dimanche lui fit doubler le pas pour revenir à la maison ; car il était sorti dans un complet négligé, et il lui restait à peine le temps de faire une toilette convenable avant l'heure du déjeuner.

Au moment où le colonel ouvrit la porte du pavillon isolé qu'il habitait seul, ce ne fut pas sans une extrême surprise qu'il se trouva tout à coup en face de sa cousine Marie. La jeune fille était parée avec un soin peu ordinaire pour elle. Elle avait une robe de mousseline blanche avec une ceinture bleue et un nœud de ruban bleu à sa collerette. Ses cheveux, séparés sur le front, couraient en bandeaux le long des tempes, et se relevant au sommet de la tête, ils formaient, après plusieurs tours, une touffe de boucles naturelles ; coiffure de fantaisie qui ne manquait pourtant ni de grâce ni de goût.

« Eh mon Dieu, ma chère Marie, que faites-vous ici? lui dit Norbert.

— Je vous attendais, répondit-elle.

— Avez-vous donc quelque nouvelle à m'apprendre, Marie,» reprit le colonel, qui remarqua, non sans appréhension, que la jeune fille, contre son habitude, avait l'air triste et préoccupé.

« Vous ne vous trompez pas, mon cousin, dit Marie, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

— Eh bien, dites ce que c'est. »

Marie baissa les yeux, puis les releva d'un air décidé: « Mon cousin, c'est que si vous vous obstinez à vouloir être le mari de Cécile, vous me ferez beaucoup de peine.

—Pourquoi cela ? s'écria le colonel très-étonné.

— Pourquoi? voilà une belle demande;

vous ne le devinez pas, reprit la jeune fille avec impatience.

— Non, en vérité, ma petite Marie.

— C'est fort ennuyeux! mais enfin je vous répète qu'il ne faut pas épouser Cécile.

— Comment! vous voulez empêcher une chose qui doit faire le bonheur de votre sœur! Allons, vous êtes une petite folle, c'est une lubie qui vous passera, Marie. Le déjeûner va sonner dans un quart d'heure; laissez-moi le temps de me préparer.

— Ah! vous voulez me chasser d'ici, je le vois bien, reprit Marie; mais quel mal est-ce que j'y fais?

— Marie, il est peu convenable qu'une jeune fille vienne dans la chambre d'un homme et y reste seule avec lui, fût-il son parent, un parent plus proche que moi encore.

— Et il est convenable, répliqua Marie, très-convenable, n'est-ce pas, qu'une jeune fille aille le soir causer dans le bosquet avec un homme, son parent au même degré que vous! »

Norbert se rappela le bruit qui la veille avait troublé son tête-à-tête. Ce reproche indirect l'embarrassa un peu et il sourit. « Oh! mais c'est bien différent, dit-il, votre sœur Cécile sera ma femme.

— Non, monsieur, non, vous dis-je, elle ne le sera pas. Et au fait, pourquoi l'avez-vous choisie plutôt que Louise et plutôt que moi?

— Que vous, Marie? que vous? mais vous n'auriez pas voulu de moi, songez donc que vous m'avez appelé vilain vieux.

— Je ne le pensais pas, c'était la colère. Quand je vous ai appelé vieux pour tout

de bon, je ne vous connaissais pas encore. Je ne vous avais pas entendu conter des histoires ; je ne vous avais pas vu monter à cheval, vous ne m'aviez pas retirée de l'eau !

— En vérité, dit Norbert de plus en plus surpris et embarrassé, vous êtes très-aimable, Marie ; mais le temps me presse, et je vous conseille de remettre à tantôt la suite de notre entretien ; voulez-vous que je vous donne le bras pour traverser le jardin? »

Marie rougit de colère et ne répondit rien.

« Au revoir donc, dit Norbert en s'avançant pour ouvrir la porte.

— Je ne vous laisserai pas partir à présent, s'écria Marie en se jetant avec vivacité devant la porte, contre laquelle elle s'appuya ; puis, regardant le colonel d'un air mutin : «Asseyez-vous là, dit-elle en

lui montrant un divan d'étoffe grise qui garnissait l'un des côtés de la chambre, asseyez-vous là tout de suite, ou je ne m'en irai pas de la journée.

— Ah ça, Marie, dit Norbert tout en s'asseyant, ne me faites pas perdre patience, ne m'obligez pas à lutter avec vous, je suis le plus fort.

— C'est justement à cause de cela que je ne vous crains pas, répliqua Marie avec un sourire malicieux ; voyez, ajouta-t-elle en lui montrant sa main, voyez ma main comme elle est petite, vous auriez peur de la briser.

— J'en conviens, reprit le colonel en souriant aussi ; arrangeons-nous donc à l'amiable ; dites-moi en peu de mots ce que vous avez à me dire, et séparons-nous.

— Parlez le premier, vous, parlez-moi, vous savez bien comment, dit Marie d'une voix mignarde et caressante ; je ne de-

mande pas d'autres mots que ceux que vous disiez à Cécile hier soir, je vous répondrai aussi bien qu'elle, allez. »

Marie, toujours debout contre la porte, avait pris, durant cette réplique, une expression de pudeur et d'ingénuité ; elle baissait les yeux, ce qui lui était peu ordinaire, et donnait ainsi à sa physionomie un charme tout nouveau. Norbert ne put se défendre d'en faire intérieurement la remarque, et cette remarque l'effraya aussitôt, car elle fut accompagnée d'une sourde émotion qu'il connaissait trop bien, et qu'une fois déjà cette figure si jeune et si gracieuse lui avait fait éprouver. Malgré lui, il eut besoin de se remettre et de chercher un instant avant de trouver sa réponse.

Après ce léger temps d'arrêt : « Marie, reprit-il d'une voix sévère, ou qu'il s'efforçait de rendre telle, vous avez commis

hier une très-vilaine action, en venant épier l'entretien que j'avais avec votre sœur. J'ai pour elle un genre d'affection que vous ne sauriez m'inspirer; vous êtes encore une enfant, je ne puis vous parler de la même manière.

— Je ne suis pas une enfant, monsieur, non, je ne suis pas une enfant, j'ai quinze ans passés, quinze ans et un mois.

— Eh bien ! ma chère cousine, cela me donne au juste vingt ans de plus que vous; vingt ans, ni plus ni moins.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit Marie, avec vivacité, qu'est-ce que cela fait, si vous me plaisez ? D'ailleurs, Cécile n'a que trois ans de plus que moi; voyez la belle différence !

— Cécile a de la raison, elle sait ce qu'elle veut, elle se rend compte de ce qu'elle éprouve, elle m'aime de toute son

ame, et mourrait de chagrin, si je devenais le mari d'une autre.

— Et moi, je ne mourrais pas, peut-être; qui est-ce qui vous dit que je ne mourrais pas ? »

Norbert fit un geste d'incrédulité à ces paroles, qui juraient singulièrement avec le visage si frais et si peu sentimental de la jeune fille.

« Vous vous moquez de moi, monsieur, je le vois bien, dit-elle, en pleurant tout à coup, je ne m'attendais pas à cette preuve de mauvais cœur ; c'est bien mal à vous, oh ! oui, c'est bien mal ! »

Norbert ne put voir couler ces larmes sans chercher à consoler sa jeune cousine par quelques signes d'amitié ; il lui tendit la main, et elle, quittant vitement sa place, se jeta à son cou pour l'embrasser. La position du colonel devenait singulièrement critique, et le faible de son carac-

tère était mis à une rude épreuve ; il parvint, sans trop de rudesse, à se dégager des deux bras qui l'entouraient, et, prenant à force de volonté un air tout paternel : « Allons, dit-il, Marie, soyez bonne fille, soyez raisonnable, et réfléchissez que je suis lié irrévocablement à Cécile ; je vous trouverai un mari qui sera plus jeune que moi et qui montera encore mieux à cheval.

— Je n'en veux pas ! s'écria-t-elle avec colère, je n'en veux pas... » et après une minute de violente agitation, elle reprit d'une voix plus douce : « C'est vous que j'aime, et que je veux pour mari.

— Mais, ma chère enfant, songez donc qu'une jeune fille ne doit jamais se permettre de semblables aveux.

— Cécile vous en faisait bien d'autres hier, et vous ne le trouviez pas mauvais ! quelle différence y a-t-il entre elle et moi ?

est-ce qu'il y a une loi pour chaque personne ?

— Je ne veux pas discuter avec vous, Marie, je n'en ai pas le temps ; la délicatesse de votre cœur vous fera sentir plus tard, je l'espère, quel intervalle immense il y a entre les paroles qui provoquent et celles qui répondent. Mais je dois vous dire que vous êtes une petite égoïste.

—Moi !

— Oui, vous, Marie, qui, de gaîté de cœur, cherchez à renverser le bonheur de Cécile, d'une sœur si bonne pour vous !

—Eh bien! c'est comme cela, monsieur, dit Marie en recommençant à pleurer, j'aime mieux voir arriver du mal à une autre qu'à moi ; oui, je l'aime mieux, et, qu'on dise ce qu'on voudra, je ne puis pas m'en empêcher. »

Norbert éprouvait un véritable malaise ; il trouvait son rôle trop pénible, et

commençait à se défier de lui-même. Il ne pouvait plus retrouver le sang-froid avec lequel il avait d'abord soutenu cette périlleuse entrevue. Sa capacité de résistance calme était épuisée, et il ne voyait d'autre moyen d'en finir, que de tourner brusquement le dos au danger qui allait s'aggravant pour lui de minute en minute. Il résolut de tromper la vigilance de Marie, et au moment où elle aurait les yeux tournés, de s'évader, soit par la porte, soit par la fenêtre. Mais ce n'était pas chose facile; la jeune fille guettait tous ses mouvemens et paraissait déterminée à s'opposer de force à son départ. Pendant qu'il épiait l'occasion, Marie continuait de pleurer, et de temps en temps, sa poitrine était soulevée par des soupirs et des sanglots.

« Ah! mon cousin, reprit-elle après un intervalle de silence, ne soyez pas mé-

chant avec votre petite Marie, ne lui en voulez pas de vous aimer de tout son cœur, de vous aimer d'amour! Quel mal ça vous fait-il? Mais vous ne dites rien, ajouta-t-elle en faisant à travers ses larmes une mine très-jolie et très-agaçante, n'avez-vous pas entendu que je vous aime d'amour!

—Fi donc! Marie, fi donc! dit Norbert à qui la rougeur montait au visage, une rougeur qui malheureusement n'avait rien de commun avec celle qui survient au front d'une jeune fille modeste quand elle entend le mot d'amour. Fi donc! vous prononcez des paroles dont vous ne savez pas, dont vous ne pouvez pas savoir la valeur.

—Oh! si, mon cousin, je sais tout cela depuis hier soir; ce que j'ai vu et entendu m'a bien profité. Il n'y a qu'une chose que j'ignore et que vous pourriez m'ap-

prendre, c'est le bien que cela fait de s'entendre dire qu'on est aimé!

— Folle, s'écria Norbert avec précipitation et en suppléant par un accès d'impatience à la vertu qu'il sentait défaillir en lui, folle que vous êtes, laissez là vos imaginations d'enfant, et si vous voulez jouer, cherchez un autre jeu.

—Un jeu! reprit Marie avec un accent de conviction naïve, oh! non, ce n'est pas un jeu, c'est la vérité même! Tenez, un jour que je dormais à moitié sur le canapé du salon, vous êtes entré et vous m'avez baisé le front tout doucement. Je ne vous voyais pas, et pourtant, j'ai deviné que c'était vous; alors, mon cœur a battu de toute sa force, était-ce de l'amour, cela, dites que non! Depuis ce jour-là, j'ai fait bien souvent semblant de dormir, mais vous n'êtes pas revenu m'embrasser. Et puis, l'autre jour, quand vous m'avez por-

tée pour passer le ruisseau du moulin, si vous saviez comme cela me faisait plaisir, je me serrais contre vous tout près, tout près, et j'aurais voulu que ce ruisseau fût aussi large que la mer; c'était-il de l'amour, cela?

—Enfant, dit Norbert d'un ton qui voulait exprimer le blâme, mais où perçait malgré lui un sentiment de compassion et de tendresse, enfant!...» il n'en put dire davantage, car la jeune fille l'interrompit. « Voulez-vous une meilleure preuve, mon cousin, reprit-elle avec feu: voilà qu'un jour que vous étiez sorti, j'entre en cachette dans votre chambre, cela m'amusait de regarder partout et de toucher tout ce que vous aviez touché! Tout d'un coup j'aperçois vos pistolets sur la cheminée; ils avaient l'air d'être prêts à me tuer, si bien que je reculai d'un pas. Mais voilà que je me mets à penser que ces armes vous avaient

servi dans de grands dangers, qu'elles avaient défendu votre vie, et mes yeux ne peuvent plus s'en détacher. Alors je me rapproche, je prends un pistolet, et puis, l'autre, quoique la main me tremblât, et enfin, vous ne le croirez pas, peut-être, je les ai baisés, mon cousin, oui, je les ai baisés tous les deux, et de bien bon cœur »

Pendant ce discours, Marie s'animant de plus en plus, s'était approchée de Norbert, qui, immobile sur le divan où il était assis, n'avait déjà plus assez de volonté pour renouveler sa tentative d'évasion. « Eh bien! lui dit-elle, vous voyez que j'ai de l'amour pour vous; dites le contraire, maintenant! » Et, en attendant la réponse, elle mit un de ses bras autour du cou de Norbert, qui fit un mouvement de côté, mais ne la repoussa point.

« Je vous défie d'ôter mon bras, dit-

elle, je vous en défie, et si vous l'essayez, je vous embrasse, comme vos pistolets ; vous ne serez pas plus méchant qu'eux, j'espère !

— Marie, Marie, vous êtes charmante, dit le colonel, plus qu'à demi vaincu par cette étrange séduction; et aussitôt, saisi d'un remords de conscience, il ajouta : mais je dois épouser Cécile dans un mois ; je le dois, je l'ai promis.....

— Epouser Cécile dans un mois, s'écria Marie en frappant du pied avec emportement, je ne le veux pas, je vous en empêcherai bien ! Et pourquoi la préférer à moi, cette Cécile? Je suis plus jolie qu'elle ; cent fois j'ai entendu dire aux jeunes gens du village : « Mademoiselle Marie est la plus jolie des trois ! » Elle est pâle comme une morte, Cécile, et moi j'ai de belles couleurs ; regardez plutôt. Et Marie se plaça en face de son cousin, sur lequel, en dépit

de lui-même, elle exerçait une sorte de fascination. Regardez-moi bien, continua-t-elle, voyez, quoique je n'aie que quinze ans, ne suis-je pas aussi bien faite que mes sœurs ?

—Assez, Marie, assez, dit Norbert d'une voix mal assurée, laissez-moi.... »

La jeune fille l'interrompit avec une impatience suppliante : « Mais, regardez donc, mon cousin, regardez-moi donc, c'est pour vous que je me suis faite belle ce matin. —Connaissez-vous mes cheveux, dites? oh! vous allez voir comme ils sont beaux. » Et détachant son peigne, elle répandit sur ses épaules une épaisse chevelure d'un blond doré qui tombait presque jusqu'à terre.

Cette inspiration de coquetterie enfantine et le désordre séduisant qui en fut la suite, produisirent une impression dont la pauvre jeune fille, dans l'innocence et

la simplicité de son cœur, ne pouvait avoir la moindre idée. Norbert fit un dernier effort pour rappeler en lui le sentiment du devoir et de l'honneur ; il ne put que murmurer, « de grâce, laissez-moi ; » paroles à peu près dépourvues de sens et qui devaient rester sans effet.

« Ah ! reprit Marie, je veux que vous me regardiez, je le veux ; c'est bien mal à vous de me refuser cette consolation. »

Alors, s'élançant vivement vers son cousin, elle lui prit la tête entre ses deux mains et en approcha son visage. Puis, elle s'assit à côté de lui sur le divan et s'appuya contre son épaule, comme elle l'avait vu faire à Cécile, dans le tête-à-tête du bosquet. Ainsi posée, elle put sentir le cœur de Norbert battre violemment sous son habit. « Ah ! vous ne me direz plus que vous ne m'aimez pas, s'écria-t-elle toute joyeuse, j'entends la preuve du contraire ! »

et elle se serra encore plus près. Mais, tandis que la jeune fille, prodiguant ainsi des caresses dont elle ignorait le pouvoir, s'abandonnait sans défiance à ses élans de tendresse et à sa passion d'enfant, des sentimens d'une nature bien différente bouillonnaient dans le cœur de l'homme fait. Rien ne pouvait plus l'arrêter sur cette pente rapide et irrésistible, ni la raison, ni la conscience, ni l'honneur dont il avait fait son dieu. Il y eut un moment, un fatal moment de silence.

La cloche du déjeuner se fit entendre avec force et retentit dans le pavillon. Aussitôt Norbert s'élança comme un fou hors de son appartement. Il traversa le jardin et marcha droit au salon, où madame de Morlay causait tranquillement avec ses deux filles aînées. En le voyant pâle, les yeux hagards, chancelant sur ses jambes, toutes trois poussèrent un cri de surprise

et de terreur. Cécile courut vers lui en disant : « Oh ! qu'avez-vous, qu'avez-vous donc ? — Laissez-moi, répondit-il durement ; laissez-moi ; sortez toutes les deux, mesdemoiselles, j'ai besoin de parler à votre mère. » Cécile pâlit et se mit à pleurer. Louise, non moins effrayée, mais plus maîtresse d'elle-même, l'entraîna hors de la chambre.

« Eh bien ! Henri, dit alors madame de Morlay, que signifie cette horrible scène ? vous me faites trembler !

— Cependant, madame, répondit Norbert, il vous faut du courage ! » Et après une pause durant laquelle il parut en proie à la plus violente douleur, il ajouta : « Je ne puis plus épouser Cécile.

—Dieu ! qu'y a-t-il ? pourquoi ? Au nom du Ciel, expliquez-vous ? »

Norbert cacha sa tête dans ses deux mains, puis, la relevant d'un air égaré,

il s'écria : « C'est Marie qui sera ma femme. »

— Elle ! Marie, une enfant ! par quelle raison... malheureux !... non, non, impossible. Dites, par quelle raison, je le veux, je le veux ! » Et voyant Norbert se tordre les mains et se frapper la tête contre la boiserie, un trait de lumière parut l'éclairer, et elle s'écria avec toute la véhémence du désespoir et de l'indignation : « Infâme que vous êtes ! c'est horrible, horrible.... vous avez séduit une enfant ! où est ma fille !!.. où l'avez-vous jetée, ma fille ! sortez d'ici, monsieur, vous me faites horreur !

— Remettez-vous, madame, dit Norbert, d'une voix tremblante d'émotion, remettez-vous au nom du Ciel, car Marie a besoin de vous, elle est chez moi. »

Mme de Morlay ne répondit que par un regard de mépris et s'élança vers le jardin,

sans apercevoir Louise et Cécile qui étaient debout dans le vestibule aux deux côtés de la porte du salon, immobiles et pâles comme deux statues. Poussées par une curiosité invincible, elles s'étaient placées là pour écouter, et pas un mot de l'entretien ne leur avait échappé. Norbert, qui suivait madame de Morlay, s'arrêta devant Cécile comme frappé de la foudre. La pâleur de mort répandue sur les traits de la jeune fille disait clairement qu'elle connaissait le fatal secret. Semblables à deux personnes en démence qui s'abordent et s'envisagent d'un air stupide, Cécile et son amant fixèrent les yeux l'un sur l'autre, sans prononcer une parole, sans paraître comprendre qu'ils se voyaient. Puis, Norbert fit une exclamation inintelligible, et en deux pas franchit les marches du vestibule; il arriva au petit pavillon, en même temps que madame de Morlay.

Un triste spectacle attendait la malheureuse mère. Marie, couchée sur le divan, les cheveux épars, le visage rouge et mouillé de larmes, s'agitait convulsivement et poussait des cris inarticulés comme une personne saisie de suffocation. « Ma fille, mon enfant, dit madame de Morlay, viens, viens à moi, je suis là, près de toi ; je ne te gronderai pas, non, je ne te gronderai pas. Pauvre petite, tu étais pure comme les anges, ce n'est pas toi qui es coupable ! »

A cette voix douce et caressante, Marie sortit de l'état d'angoisse qui l'oppressait; elle se redressa, regarda sa mère, et aussitôt, tombant à genoux, elle s'écria : « Ah ! maman, j'ai honte, j'ai honte ; ôte-moi d'ici, cache-moi, j'ai bien honte !

— Ma chère Marie, dit Norbert d'une voix qu'il tâchait de rendre affectueuse,

ne pleurez plus, je serai votre mari comme vous le désirez.

— Vous, le mari de moi! non, jamais! vous êtes un méchant, je ne vous aime plus. Maman, oh! ne me laisse pas ici, j'ai honte de le voir.»

La voix de la jeune fille exprimait un sentiment d'horreur et de crainte; son corps tremblait, elle se cachait le visage dans la robe de sa mère. Bientôt ce tremblement redevint convulsif, les cris recommencèrent, et Marie se débattit au milieu d'une attaque de nerfs. Madame de Morlay, dont cette crise d'émotion semblait décupler les forces, l'enleva de terre, la prit dans ses bras comme elle eût fait d'un enfant de six mois, et sortit de l'appartement sans dire un mot à Norbert, sans même lui adresser un regard.

Resté seul et livré à lui-même, il se jeta sur un fauteuil, et, la tête renversée en ar-

rière, les bras croisés sur la poitrine, il demeura immobile et comme privé de toute sensation. Les heures s'écoulaient, et il n'en avait pas la moindre conscience; son ame tomba par degrés dans une sorte de léthargie stupide, sans pensées, sans souvenirs, mais avec le sentiment sourd d'une grande souffrance et d'une faute irréparable. Et c'était le même homme qui, au commencement de cette fatale journée, voyait devant lui, en perspective, toute une vie de bonheur et d'amour; qui, peu de jours avant, s'était vu bénir par une mère, pour avoir sauvé de la mort cette même enfant qu'aujourd'hui il venait de déshonorer. Pendant qu'il restait ainsi atteré sous le poids de ses remords, respirant et ne vivant pas, un orage plus violent que celui de la veille éclatait sur la maison; la pluie tomba par torrent, et il ne s'en aperçut point. Mais tout à coup

il fut arraché à ce sommeil moral par le bruit de gens qui allaient et venaient, par des cris et un mouvement extraordinaire dans le jardin. Au milieu de voix confuses, il distingua celle de madame de Morlay; c'étaient des exclamations de douleur, des prières, des promesses, des ordres pressans. Un sentiment de terreur dont il ne se rendait pas bien compte le fit lever comme en sursaut; d'un seul bond il s'élança hors de la chambre et se trouva en face de sa parente. Elle était horriblement pâle et semblait en proie à la plus violente anxiété. « Où est ma fille? dit-elle d'un ton brusque et farouche, où est-elle, monsieur? rendez-la-moi.

— Où elle est? qui? de laquelle parlez-vous ? » demanda Norbert; et baissant la voix, il prononça timidement le nom de Cécile.

« Oui, Cécile, reprit la mère avec l'ac-

eent du désespoir; elle aussi, où l'avez-vous cachée, où est-elle? je veux entrer chez vous; » et se précipitant dans le pavillon, elle regarda partout d'un air effaré. « Cécile, Cécile, s'écria-t-elle, c'est ta pauvre mère qui te cherche; montre-toi, ma fille, je t'en supplie; » puis s'arrêtant et jetant un coup d'œil impérieux à Norbert: «Monsieur Norbert, dit-elle, rendez-moi ma fille! elle est ici.

—Je vous jure, madame, répondit le colonel d'une voix que le saisissement rendait presque inintelligible, je vous jure sur l'honneur, je vous proteste qu'elle n'est pas entrée dans cette chambre.

—Elle n'est pas venue ici, vous ne l'avez pas chez vous? reprit madame de Morlay avec une expression déchirante. Dites qu'elle y est, dites-le, ne m'enlevez pas mon dernier espoir!

— Impossible ! répondit Norbert, cela m'est impossible ! » et sans attendre un mot de plus, madame de Morlay sortit du pavillon et courut vers la grille du jardin. Norbert la suivit, non moins agité qu'elle, et pressentant un affreux événement. Au bout d'une allée, il rencontra Louise qui courait aussi du côté de la grille ; il l'arrêta par le bras avec un tel excès de force, que la jeune fille poussa un cri. « Louise, dit-il, vous me direz ce qui se passe ici ; pourquoi cherche-t-on Cécile? quelle crainte a-t-on pour elle ? répondez-moi sur-le-champ. — Elle est sortie de la maison, elle a disparu il y a plus de quatre heures, » répondit Louise d'une voix tremblante. Le front de Norbert se contracta avec une expression de désespoir et de fureur. « Ah! monsieur Norbert, dit Louise en jetant sur lui un regard compatissant, « vous êtes bien à plaindre ! » Ces

mots n'arrivèrent pas à l'oreille de celui à qui ils étaient adressés. Avant la fin de la phrase, il avait pris sa course et passé la grille qui s'ouvrait sur la campagne.

En effet, moins d'une heure après la scène du salon, Cécile s'était échappée furtivement de la maison et du jardin. Louise, occupée avec sa mère auprès de Marie, n'eut d'abord aucun soupçon de cette fuite; elle croyait sa sœur tranquille, sinon résignée, ne l'ayant jamais vu s'abandonner à aucun mouvement d'ame brusque ou violent. A force de soins et de paroles consolantes, Marie devint par degrés tout-à-fait calme; et alors madame de Morlay, cruellement préoccupée du malheur de sa fille cadette, descendit au salon pour la voir, lui parler et la préparer à ce changement de destinée si triste et si imprévu; elle la chercha en vain de tous côtés. Louise se joignit à sa mère, parcou-

rut la maison et ne fut pas plus heureuse. Elle se rappela alors la fatale curiosité qui l'avait poussée elle et Cécile à écouter à la porte du salon, et elle avoua tout à madame de Morlay. Ce n'était pas le temps des reproches, mais celui d'une prompte résolution. On envoya Jacques et Catherine prendre chacun de son côté des informations au dehors. Catherine revint sans avoir rien appris; Jacques rapporta une nouvelle alarmante. Des hommes qui réparaient un bateau sur le bord de la Saône, avaient vu une jeune demoiselle, habillée de blanc et la tête nue, marcher très-vite le long de la rivière. Selon leur récit, elle s'arrêtait de temps en temps comme pour regarder couler l'eau, puis elle recommençait à marcher si vite, que bientôt on la perdit de vue.

Ces détails accrurent au dernier point l'inquiétude de la mère et de la sœur.

C'était bien Cécile avec sa robe blanche; son chapeau resté sur un canapé prouvait qu'elle était sortie nu-tête. Sans perdre de temps, madame de Morlay fit appeler des hommes du village, et leur dit avec larmes et prières de se répandre dans les environs, promettant une forte récompense à celui d'entre eux qui lui ramenerait sa fille. C'était le bruit de leur départ qui, parvenant aux oreilles de Norbert, l'avait tiré de son accablement léthargique, au moment même où, poussée par un sentiment inexplicable, par la frénésie de l'espérance, la malheureuse mère allait se précipiter dans l'appartement du pavillon, pour voir si elle n'y trouverait pas Cécile, comme elle y avait trouvé Marie.

Norbert suivait, au bord de la Saône, un sentier tracé entre deux haies d'aunes et de coudriers; il portait la vue de tous côtés, cherchant à saisir au loin la moindre appa-

rence; mais il n'apercevait rien que des arbres, des maisons, les coteaux, les prairies, et le cours sinueux de la rivière. La pluie avait cessé; mais l'eau tombait encore en larges gouttes des arbres agités par le vent, et les hautes herbes de la rive étaient inondées. Au détour du sentier, il rencontra madame de Morlay au milieu d'un groupe de paysans qui la conjuraient de ne pas aller plus loin et de rentrer à la maison. Ses vêtemens étaient déjà mouillés et sa chaussure imbibée d'eau. Cependant elle voulait marcher jusqu'à ce qu'on eût retrouvé sa fille. « Madame, lui disait l'un des paysans, c'est impossible! il vous faudrait des souliers ferrés comme les nôtres. — Madame, disait un autre, vous nous retardez, nous irions plus vite sans vous. » Ces remontrances l'irritaient sans changer sa résolution. Dès qu'elle aperçut Norbert: « Ah! c'est vous, dit-elle d'un ton

exalté jusqu'à l'égarement! c'est vous! je m'y attendais bien ; vous allez la chercher, n'est-ce pas? Venez me délivrer de ces gens qui m'obsèdent. Nous l'appellerons tous deux ; si elle ne veut pas répondre à la voix de sa pauvre mère, elle ne résistera pas à la vôtre.

—Oui, répondit Norbert, que ce témoignage inattendu de confiance et d'affection relevait un peu dans sa propre estime et touchait jusqu'aux larmes; oui, comptez sur moi, je la ramènerai, je vous le jure. Mais ces hommes ont raison; fiez-vous à nous ; rentrez, et soyez sans inquiétude.

— Je me fie à vous, oui, à vous, mon cher Henri, s'écria madame de Morlay, oubliant tout, et ne voyant plus dans cet homme si coupable envers elle, qu'un sauveur pour la fille qu'elle venait de perdre. Vous me ramènerez ma Cécile ;

mais ne perdez pas de temps : la pluie a été si forte, la pauvre enfant doit être bien mouillée! Tenez, voilà mon châle, enveloppez-la bien, soignez-la, veillez sur elle, mon cher ami.

— Soyez tranquille, reprit Norbert d'une voix qu'il tâchait de rendre assurée, soyez tranquille; mais, de grâce, retournez auprès de vos deux filles; je reviendrai avec Cécile. Attendez-nous tous deux!

— Eh bien! j'y consens, j'y consens, dit madame de Morlay. J'ai confiance dans votre parole, je vous attendrai tous deux. »

Pendant que Norbert et les paysans s'orientaient pour prendre chacun une direction différente, et donner de l'ensemble aux recherches qu'ils allaient commencer, madame de Morlay, appuyée sur le bras de Jacques, reprit le chemin de la maison, non sans tourner plusieurs fois la tête du côté de Norbert et lui faire signe de la

main. Elle trouva Louise auprès de Marie qui venait de s'endormir profondément. La malheureuse jeune fille dont l'égoïsme d'enfant et la simplicité avaient fait tant de mal ne conservait sur sa figure d'autre trace de chagrin et de souffrance qu'un peu de pâleur, et quelques larmes qui ne s'étaient pas encore séchées.

Les heures s'écoulèrent sans amener aucun éclaircissement sur le sort de Cécile. Les personnes envoyées à sa recherche revinrent l'une après l'autre sans avoir recueilli la moindre information. Vers la chute du jour, toutes avaient achevé leur ronde ; Norbert seul ne reparaissait pas, et son absence soutenait encore l'espoir et le courage de madame de Morlay. Mais à mesure que la nuit s'avançait, la confiance qu'elle avait montrée faisait place à une profonde terreur : se reprochant d'avoir laissé à d'autres le soin de chercher sa

fille, elle se condamnait elle-même, et accusait de peu de zèle les gens qu'elle avait employés. Le moindre bruit la faisait tressaillir ; l'impatience et l'angoisse d'esprit qu'elle éprouvait s'accroissaient de minute en minute. « Faudra-t-il que je passe toute une nuit dans cette horrible situation, disait-elle à Louise ! S'il allait ne pas revenir, me laisser dans l'incertitude, craindre de se présenter seul ici ; oh ! ce serait le comble du tourment ! » Louise avait épuisé toutes les paroles de consolation et d'espérance ; elle ne répondit plus que par des larmes qui coulaient sans bruit et sans interruption sur son visage pâle et fatigué.

Quelques minutes après neuf heures, on entendit frapper un coup à la porte de la maison. Ce coup faible et qui ne fut pas répété glaça madame de Morlay, comme l'annonce de quelque chose de si-

nistre ; elle voulut se lever, mais n'en eut pas la force, et resta immobile sur son siége avec une violente palpitation de cœur. Louise demeura près d'elle pour la secourir, pendant que la vieille Catherine courait à la porte, qu'elle ouvrit d'une main tremblante. Norbert se présenta devant elle, pâle, défait et harassé de fatigue. « Quoi ! tout seul ! s'écria-t-elle ; soyez maudit de Dieu comme votre père ! » A ces mots, la vieille servante, l'esprit troublé par une douleur qui allait jusqu'à la frénésie, lança le chandelier qu'elle tenait au visage de Norbert, qu'heureusement elle n'atteignit pas, et s'enfuit comme une folle en oubliant de refermer la porte.

Sans témoigner ni surprise ni ressentiment de cet étrange accueil, le colonel se dirigea vers le salon où se trouvaient la mère et la fille aînée. De leur place elles avaient entendu ces terribles mots : « Quoi tout

seul ! » Madame de Morlay fut sur le point de s'évanouir. Mais, à la vue de Norbert qui entrait, elle se leva par un mouvement qui avait quelque chose de convulsif, et lui cria avec colère : « Quoi vous osez revenir ici sans ma fille ! Vous la seule cause de son malheur ! vous osez reparaître devant moi ! Vous croyez l'avoir cherchée assez long-temps, trop long-temps peut-être ! Ah ! j'aurais dû m'en douter ; un homme tel que vous n'est qu'un lâche, incapable de dévouement, incapable d'une bonne action ! Sortez de chez moi, monsieur, et pour toujours ; qu'y êtes vous venu faire, dites-le ? abuser de l'hospitalité et de la confiance d'une mère, assouvir d'ignobles passions...

— Ah ! maman, s'écria Louise, aie pitié de lui, vois comme il souffre ! »

Norbert demeura silencieux et comme pétrifié.

« Il ne manquait plus que cela, dit madame de Morlay avec amertume, la fille qui devrait me consoler plaint cet homme plus qu'elle ne me plaint, moi... »

Il y eut alors une nouvelle scène de larmes et de sanglots. Norbert seul ne pleurait pas, et sa douleur muette avait quelque chose d'imposant. Louise, à genoux devant sa mère, lui baisait les mains et semblait implorer le pardon de sa faute involontaire. La lampe de cristal, qui tant de fois avait éclairé les paisibles et joyeuses réunions de la famille, jetait comme par dérision une lueur brillante sur ces trois personnes désolées. Tout-à-coup madame de Morlay s'écria: «Silence ! » Personne n'avait parlé. «Chut! » Louise et Norbert tressaillirent et prêtèrent l'oreille avec une grande attention. Aucun son ne se faisait entendre, si ce n'est le bruit mesuré de la pendule et le bruit sourd du

vent qui par intervalles agitait les arbres du jardin. « J'ai entendu, dit madame de Morlay..... j'ai entendu son pas.... c'est elle ! » Une figure blanche se dessina sur les vitres de la croisée et passa comme une ombre. « C'est elle, » s'écrièrent-ils tous les trois ensemble ; et presque au même instant la porte du salon s'ouvrit. Cécile parut ; mais dans quel état ! Sa robe de percale, salie et mouillée, collait sur elle et la drapait comme une statue. Ses longs cheveux noirs, mal retenus par son peigne, tombaient en désordre sur ses épaules et autour de son visage couvert d'une pâleur livide. Ses yeux semblaient avoir perdu leur mobilité naturelle ; ils étaient fixes et ternes.

« Cécile, ma chère Cécile, dit sa mère en lui tendant les bras, te voilà donc enfin ! » La physionomie de Cécile resta sans mouvement, sans la moindre expression. « Cécile ! » s'écria Louise en courant l'em-

brasser. Elle s'arrêta machinalement et reçut immobile et muette le baiser de sa sœur. Au milieu des cris, des larmes, des interpellations qui suivirent, la jeune fille continua de montrer un visage impassible; elle semblait être sous l'influence d'une espèce de somnambulisme, étrangère à tout ce qui l'entourait, et obéissant à une puissance inconnue qui la ramenait indépendamment de sa volonté aux lieux d'où elle était partie. Madame de Morlay la prit sur ses genoux, et, la serrant dans ses bras avec un transport mêlé de joie et de terreur, lui adressa les plus tendres paroles. Pas un regard, pas un mot pour réponse : elle ne repoussait pas les caresses, mais on voyait qu'elle ne les sentait plus; son ame paraissait morte avant le corps. « Ah! c'en est trop! s'écria Norbert dans un désespoir voisin de la fureur, c'en est trop! Cécile, prenez pitié de moi, ne

m'accablez pas de remords! Une parole, une seule parole! — Parle-nous, ma chère Cécile, parle-nous, disait sa mère, en lui baisant les yeux, les cheveux et les mains! — D'où viens-tu, Cécile? disait Louise; nous avons tant pleuré depuis ton départ! — Cécile, reprit Norbert avec une nouvelle violence, ne restez pas comme une morte échappée de sa tombe; un regard seulement! Je suis Henri, celui que vous aimiez; entendez-vous, ma chère Cécile, je suis Henri. »

A ce nom un éclair d'expression traversa la physionomie de la jeune fille; elle souleva ses bras, qui retombèrent aussitôt, ouvrit la bouche pour parler, et n'articula pas un mot. Il semblait que le sentiment, cette vie du cœur, lui fût revenu, mais non la pensée ou la force de l'exprimer. « As-tu mal? dit madame de Morlay en la pressant sur sa poitrine; souffres-tu, ma

fille ? —J'ai froid,» répondit-elle, après un intervalle assez long pour qu'on pût douter si ces mots étaient réellement une réponse ; « j'ai bien froid, » dit-elle encore en frissonnant de tous ses membres ; et elle croisa ses bras sur sa poitrine, soit qu'elle crût ainsi pouvoir se réchauffer, soit que, dans le désordre de ses idées, elle s'imaginât qu'elle était sans vêtemens. En un instant elle fut couverte de châles, enveloppée de la tête aux pieds, et Catherine courut préparer tout ce qu'il fallait pour la mettre au lit. « As-tu encore aussi froid, ma fille, dit madame de Morlay ? — Oh, comme elle a dû souffrir ! » s'écria Norbert d'une voix triste et expressive ! Cécile fit un mouvement, et jeta sur son cousin un regard doux ; toute sa physionomie semblait annoncer un retour d'intelligence. « Henri, dit-elle, Henri !

— Me voilà, répondit Norbert avec vi-

vacité ; ah ! que vous êtes bonne de prononcer mon nom !

— Et moi aussi, ma fille, me voilà, dit madame de Morlay, ne reconnais-tu pas ta pauvre mère ! »

Comme si ces paroles n'eussent point été comprises par la jeune fille en délire, le nom de Henri prononcé encore une fois fut sa seule réponse. Des larmes couvrirent aussitôt le visage de la mère. « Je ne suis plus rien pour toi, tu ne m'aimes plus ! s'écria-t-elle.

— Oh ! que si, je l'aime toujours, » murmura Cécile avec une expression de tendresse.

« Ma fille, dit madame de Morlay, ma fille, regarde-moi ; depuis que tu m'as quittée, j'ai failli mourir de douleur.

— Mourir ! mourir ! reprit Cécile avec un sourire qui glaçait le cœur ; ah ! c'est une

bonne chose que de mourir, cela empêche de pleurer !

— Mon Dieu, s'écria Louise, notre malheur est au comble, elle a perdu la raison!

— Quelle idée ! répondit Norbert avec une sorte d'emportement; ne voyez-vous pas que c'est le délire de la fièvre ? ce n'est pas autre chose. »

Les signes de douleur maternelle que madame de Morlay donnait en ce moment éveillèrent l'attention de Cécile, qui la regarda d'un air étonné, et dit avec un accent d'intérêt : « Pourquoi pleure-t-elle?

— Ma sœur, répondit Louise, si maman pleure, c'est pour toi ; ton départ lui a fait de la peine ; mais...

— De la peine! interrompit Cécile, de la peine! est-ce qu'elle aime Henri, est-ce qu'elle a eu froid, bien froid ? »

Norbert, à qui chaque nouvelle parole de la malheureuse jeune fille enfonçait

une pointe dans le cœur, maîtrisa sa propre souffrance, pour tenter par une voie détournée d'obtenir quelque réponse moins pénible pour madame de Morlay. « Cécile, d'où venez-vous ? » dit-il avec l'accent que prenait sa voix lorsqu'il était ému ou attendri ? La jeune fille se tourna de son côté et lui tendit les bras. « D'où venez-vous, » répéta-t-il en se mettant à genoux devant elle, et lui prenant les deux mains.

Cécile leva les yeux au plafond, comme pour évoquer ses souvenirs, et répondit : « Je ne sais pas d'où je viens.

— Vous avez eu froid !

— Oh ! j'ai toujours bien froid.

— C'est la pluie qui vous a mouillée, n'est-ce pas ?

— Oui, la pluie, une grande pluie pendant que je dormais.

— Et où dormiez-vous, pauvre Cécile ?

— Sur la terre, au pied d'un arbre ; et puis, le vent, les éclairs, le ciel tout noir.....

— Et de quel côté est cet arbre ? est-ce loin d'ici ? demanda Louise en l'interrompant.

— Je ne sais pas, dit Cécile, je ne sais pas ;.... » et après un moment de silence, elle reprit d'une voix ferme, et qui, par degré, s'anima jusqu'à la plus grande exaltation : « J'avais sur la tête une guirlande de fleurs d'oranger avec un voile de dentelle, et nous allions à l'église. Henri était en uniforme avec des épaulettes et un beau sabre qui traînait sur le pavé ; et la musique jouait pour nous. Mais voilà l'orage qui éclate et la pluie qui mouille mes cheveux. Je me sentais glacée, et j'étais seule, toute seule. Alors, Henri est venu; il s'est assis à côté de moi, il m'a demandé si je l'aimais, et je m'appuyais contre lui

pour me réchauffer. Oh ! que j'étais bien comme cela ! je ne sentais plus ni la pluie ni l'orage ; il m'a donné un baiser au front et un autre.....

— Malheureux que je suis ! dit Norbert en sanglotant !

— Assez, ma fille, assez, dit madame de Morlay.

— Ne pleurez pas, ne parlez pas si haut, dit Cécile avec une expression de terreur; il y a ici une envieuse, Marie, qu'il ne faut pas réveiller. Dieu ! poursuivit-elle en se tordant les mains, la voilà ! Voyez-vous comme elle m'arrache de la tête ma couronne de mariée; elle veut entraîner mon mari. Ne l'écoute pas, Henri, ne la suis pas, oh ! reste ici, ici près de moi... » Elle s'arrêta épuisée; son visage était devenu rouge, et ses yeux d'une vivacité effrayante; c'était le paroxisme du délire.

« On l'a trop fait parler, dit madame

de Morlay; la malheureuse enfant a besoin de repos. » Et, regardant Norbert qui pleurait, le visage caché dans ses mains, elle ajouta : « Monsieur Norbert, je vous pardonne, que Dieu vous pardonne aussi! »

Cécile, placée dans une chambre à part, fut veillée toute la nuit par sa mère et par sa sœur. Le médecin, qu'il fallut aller chercher à une assez grande distance, reconnut tous les symptômes d'une fièvre cérébrale. Trois jours s'écoulèrent dans des alarmes mêlées d'un peu d'espoir; et quand vint le quatrième, il n'y avait plus que l'attente d'un grand malheur : Cécile était condamnée. Elle allait mourir à dix-huit ans, emportée par le premier orage de sa vie. Les circonstances de sa fuite et de son retour restaient enveloppées de mystère; car, entre le délire et la somnolence, elle n'avait pu retrouver un seul instant de raison complète; ses souvenirs incohérens

n'expliquaient rien. Tout ce qu'il était possible de conjecturer, c'est que, dans le premier transport de désespoir, elle avait conçu le projet de se noyer dans la Saône, qu'après avoir hésité plusieurs fois en parcourant le bord de la rivière, vaincue par la terreur de la mort, elle s'était mise à errer dans la campagne, où l'orage l'avait surprise loin de tout abri. Mais par quelle fatalité avait-elle échappé à toutes les recherches? c'est ce qu'il fut impossible de deviner. Du reste, ces faits, désormais indifférens pour le salut de la pauvre malade, cessèrent bientôt d'occuper l'esprit de madame de Morlay et de Norbert. Toutes leurs forces morales se concentraient vers l'affreuse perspective du malheur qui s'avançait rapidement.

Madame de Morla y passait toutes les heures près du lit de sa fille. Norbert s'en éloignait par un instinct de déli-

catesse et par la pudeur du remords. Il errait comme un fou à travers les bois du voisinage, ou se tenait dans sa chambre, immobile pendant des heures entières, la tête appuyée sur sa main. Au milieu du trouble d'esprit où le jetait sa profonde douleur, il avait soin d'éviter la présence de Marie, de cette imprudente jeune fille, qui, selon lui, par caprice et non par amour, était venue se jouer avec sa vie et bouleverser en un moment toute sa destinée. Il éprouvait pour elle un sentiment d'aversion peu généreux, injuste au fond, qui semblait s'accroître avec le danger de Cécile. De son côté, Marie ne pouvait supporter la vue, ni même le nom de son cousin; mais, de sa part, il n'y avait qu'une répugnance irréfléchie, une sorte d'horreur instinctive de tout ce qui lui rappelait des souvenirs révoltans pour sa pudeur ; elle ressentait de la honte

sans bien comprendre l'étendue et les conséquences du malheur qu'elle avait provoqué ; elle fuyait Norbert pour ne pas rougir, pour oublier; et, dès qu'elle ne pensait plus à lui, ses idées redevenaient, comme auparavant, légères jusqu'à l'enfantillage. Sa mère avait eu la précaution de lui laisser ignorer entièrement la cause de la maladie de Cécile. Elle savait seulement que sa sœur était bien mal, et par moment cette pensée lui faisait venir aux yeux des larmes qu'elle essuyait aussitôt, grâce à la mobilité de son caractère. Quant à Louise, les événemens de cette terrible semaine avaient fait sur son ame à la fois tendre et forte une impression profonde. Mais elle était de ces femmes qui souffrent en silence, et qui, selon l'expression d'un grand poète, peuvent sourire à la douleur.

A la fin du quatrième jour, le médecin, qui avait à faire un long trajet, quitta la

chambre de Cécile ; Norbert, inquiet et agité, l'attendait au passage. N'osant risquer une question directe, il lui demanda quelle serait, le lendemain, l'heure de sa visite. « Je ne reviendrai pas demain, » répondit le médecin, d'un ton grave et triste; et il s'éloigna aussitôt. Ces paroles et l'expression qui les accompagnait n'annonçaient que trop un arrêt irrévocable. Cécile ne devait pas passer la nuit; pour elle il n'y avait plus de lendemain! Norbert demeura comme anéanti; un nuage couvrit ses yeux; ses genoux fléchirent sous lui, et il fut obligé de s'appuyer contre un mur. Mais tout-à-coup, son désespoir changeant de forme : « Quoi! s'écria-t-il avec fureur, elle va mourir, et je ne l'aurai pas vue une dernière fois! je ne lui aurai pas dit que sa mort doit être suivie de la mienne! Que m'importent les mères, les sœurs, et toutes les convenances du monde? je veux la voir,

je la verrai! en achevant ces mots, il s'élança vers l'escalier qui conduisait à la chambre de Cécile et ouvrit la porte sans hésitation, mais sans bruit, car sa fougue avait déjà fait place à une émotion plus recueillie. Madame de Morlay, qui s'était évanouie au départ du médecin, avait été transportée dans son appartement. Louise restait seule près de la malade; mais accablée par la fatigue et par trois nuits de veille, elle venait de s'assoupir depuis quelques minutes. Sa figure pâle et altérée touchait le visage mourant de sa sœur et reposait sur le même oreiller. La respiration de Cécile, pénible et saccadée, troublait seule le silence de la chambre, qu'éclairait de sa lueur vacillante une bougie placée près d'une fenêtre entr'ouverte.

Norbert s'était attendu à des obstacles qu'il lui faudrait braver pour parvenir

jusqu'au lit de Cécile ; en se voyant arrivé au but sans aucune opposition, il perdit toute son énergie et fut tout à coup frappé d'une profonde terreur. Le cœur lui battit avec violence ; il s'arrêta sur le seuil de la porte ; et si quelqu'un lui eût dit : allez-vous-en ! il serait parti aussitôt comme un faible enfant incapable de résister à cet ordre ; rappelant en lui-même tout ce qu'il avait de force morale, il s'avança vers le lit à moitié caché par des rideaux qu'il écarta d'une main tremblante. Quel aspect douloureux et quel changement ! Était-ce bien là cette jeune fille, belle, gracieuse et passionnée, dont les yeux disaient tant de choses ? L'annonce d'une mort prochaine se lisait dans chaque trait de son visage, qui se détachait avec sa pâleur terne sur de longues tresses de cheveux noirs mal retenus par un bonnet. Saisi à ce spectacle d'un sentiment religieux,

Norbert s'agenouilla près du lit; une des mains de Cécile était posée en dehors sur la couverture. Il la prit, la porta à son front et à ses yeux restés sans larmes à force de douleur. Soit que cette action réagît sur la malade d'une manière toute mystérieuse, soit que réveillée par une crise naturelle de son état de somnolence, elle entrât dans cette période extrême où les mourans retrouvent le sentiment et la connaissance, elle tourna languissamment la tête, et dit : « Henri! » Ce seul mot suffit pour rompre le léger sommeil de Louise; elle se releva, et apercevant Norbert : « Que venez-vous faire ici? s'écria-t-elle, sortez! sortez!

— Ma sœur, laisse-le près de moi, je t'en prie, dit Cécile d'un ton suppliant.

—Quoi! tu me reconnais, tu m'entends, Cécile, reprit Louise, avec l'accent de la

surprise et de la joie ; quel miracle ! ma bonne sœur, te voilà sauvée.

— Sauvée ! dit Cécile ; oh ! non, ne l'espère pas ! je me sens bien mal, je sens que la vie se retire de moi. » Elle s'arrêta et parut défaillir ; puis, après un moment de silence : « Où est Henri ? reprit-elle.

— Toujours là, près de vous, répondit Norbert, d'une voix étouffée.

— Donnez-moi votre main, Henri, car je ne vous vois pas bien ; il faut que le jour soit obscur, ou que mes yeux soient devenus faibles.

— Ne parle plus, dit Louise, oh ! ma sœur, n'épuise pas tes forces en paroles. » Cécile souleva sa tête sur l'oreiller, et, regardant du côté de la fenêtre qui était à moitié ouverte : « Oh ! je vois maintenant, dit-elle avec un sourire pénible, je vois le ciel bleu et beaucoup d'étoiles ; tiens, Louise, ajouta-t-elle en mon-

trant du doigt, la voilà, je la reconnais!

— Ma sœur, dit Louise, ma sœur, ne regarde plus de ce côté; il n'y a là que mensonges et déceptions. Tourne les yeux vers celui qui ne trompe jamais et qui envoie le malheur comme une épreuve; Cécile, pense à Dieu.

— Oui, à Dieu, à Dieu seul, dit Cécile d'une voix qui annonçait le calme et la résignation; Louise, parle-moi de sa bonté, parle-moi de ce monde où nous nous reverrons un jour. »

Louise appuya son mouchoir sur ses yeux, et reprit aussitôt d'un ton grave: « Ma sœur, il y a quelqu'un dont les paroles auraient plus de force que les miennes, c'est celui qui a reçu de Dieu même le pouvoir d'absoudre et de consoler; tu sais qui je veux dire; veux-tu que j'aille le chercher maintenant?

— Va, dit Cécile, va vite, mais em-

brasse-moi d'abord, embrasse-moi ; car qui sait, qui sait si à ton retour. . . . . » Louise interrompit sa sœur en la serrant contre sa poitrine, et pleurant toutes deux, elles se tinrent un moment embrassées. « Adieu, Louise ! adieu ! reprit Cécile d'une voix défaillante ; où est maman? il faut que je la voie, il faut que je l'embrasse aussi. »

Louise, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, avertit sa mère, et, sortant de la maison, se dirigea vers le presbytère situé au centre du village. Moins d'un quart d'heure après, elle revint accompagnée du curé d'Ormoy. Elle trouva au chevet du lit de sa sœur, qui perdait connaissance, madame de Morlay avec Catherine, et dans un coin de la chambre, assis et immobile, Norbert sur lequel la vieille servante, les larmes aux yeux, jetait de temps en temps un regard de

malédiction. Le curé, dans ses habits sacerdotaux, prononça à haute voix les prières des agonisans, auxquelles Louise seule eut la force de répondre; puis il accomplit sur la mourante la cérémonie grave et poétiquement symbolique de l'extrême-onction.

Madame de Morlay supporta silencieusement ce douloureux spectacle; mais, au départ du prêtre, une nouvelle crise de désespoir la saisit. En voyant sangloter sa maîtresse, la fidèle Catherine perdit le pouvoir de contenir sa propre douleur; elle s'arracha les cheveux, et, malgré toutes les remontrances de Louise, alla jusqu'à pousser des cris. Sa voix retentit dans le corridor et parvint jusqu'aux oreilles de Marie, qui était couchée, et qui fut frappée de ces sons étrangers comme d'une soudaine révélation. Prenant à peine le temps de se vêtir, elle

s'élança vers la chambre, dont on l'avait toujours écartée, sous un prétexte ou sous un autre. Cette scène d'agonie et de désolation s'offrit à ses yeux dans toute son horreur et dans toute sa nouveauté. Éclairée par un de ces rayons de lumière que la conscience reçoit souvent trop tard, et à l'heure fatale où le repentir est devenu inutile, Marie se pencha tout en larmes sur le visage de sa sœur ; « Cécile, dit-elle, Cécile, quelque chose me dit que c'est à cause de moi que tu meurs. Pardonne à Marie pour que Dieu ne la punisse pas! » La malheureuse enfant ne pouvait s'arracher du lit; il fallut l'en éloigner de force. Cécile n'avait plus la moindre conscience de ce qui se passait autour d'elle; elle ne reconnut pas même sa mère, et, après une dernière et faible lutte, elle expira vers minuit.

Quelques minutes plus tard, le profond

silence et la solitude du jardin furent troublés par le bruit de deux personnes courant l'une après l'autre. C'était Norbert, fou de désespoir, et Louise qui le suivait; ils arrivèrent presque en même temps au petit pavillon. Norbert entra le premier, et alla droit à une table sur laquelle étaient deux pistolets. La lune versait tous ses rayons par une fenêtre ouverte et rendait chaque objet parfaitement distinct. Norbert prit un des pistolets, et au même instant la jeune fille mit la main sur l'autre en disant : « Mon cousin, je le jure, si vous ne renoncez à cet horrible projet, je me tue ici, après vous.

— Quoi! répondit Norbert d'un ton ironique, vous croyez qu'une parole de vous est capable d'arrêter ma main, et que je pourrai vivre parce que vous m'en priez; non, non; sortez, Louise, et laissez-moi.

— Je ne sortirai pas! je ne vous quitterai que lorsque vous m'aurez fait serment sur l'honneur de ne pas attenter à vos jours. Un seul geste contre vous-même, ajouta Louise en appuyant sur sa poitrine la bouche de l'arme qu'elle tenait à la main, faites un geste, et voilà ce qui arrivera.

— Eh! grand Dieu! quel démon vous possède ? pourquoi voulez-vous que je vive? pourquoi n'avez-vous pas horreur du meurtrier de Cécile? à quoi serai-je bon sur cette terre ; laissez-moi mourir ; ma conscience le veut, la justice le veut, c'est l'expiation de mon crime.

— Votre crime, reprit Louise, expiez-le par le repentir, et pensez qu'il y a pour vous des devoirs sacrés devant Dieu et devant les hommes. »

Norbert la regarda d'un air étonné et dit : « Je ne vous comprends pas; tout

est fini entre les hommes et moi; quant à Dieu, il me jugera.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur Norbert? reprit Louise avec dignité, et il faut que ce soit moi, une femme, qui vous explique de pareilles choses, qui vous parle de vos torts envers la pauvre Marie, et de leurs conséquences probables. Voyez la rougeur qui me monte au visage ? »

Norbert tressaillit; et laissant tomber sur la table sa main droite, armée du pistolet: « Vous avez raison, dit-il, je n'y songeais pas, pardonnez-moi.

— Le pardon vient de Dieu, répliqua Louise d'un ton exalté; méritez le vôtre, et vous l'obtiendrez! méritez-le en faisant le sacrifice de votre affreux projet, en remplissant par la vertu les jours qui vous sont donnés. Devenez l'appui de celle qui, sans vous, resterait déshonorée par votre faute, et serait la risée du

monde. Alors Dieu vous pardonnera, et nous-mêmes nous vous aimerons encore comme nous vous avons aimé.

— M'appeler encore votre ami ! oh! non, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas, et c'est une persécution que de me forcer à vivre; pour qui m'imposerai-je cette torture morale, pour qui? pour une petite fille que je n'ai jamais aimée, et qui, par un caprice d'égoïsme, est venue se jeter entre sa sœur et moi, m'enlacer de prestiges et de caresses, jusqu'à ce qu'une tentation infernale me fît perdre la raison. Cécile est morte, mon devoir est de la suivre. Marie vivra comme vivent les enfans, sans remords du mal qu'ils ont fait; ce que vous redoutez pour elle peut très-bien ne pas arriver. Mais, pour moi, il y a certitude de remords, certitude de misères et de souffrances!

— Lâcheté! s'écria Louise avec un ac-

cent de dédain, pure lâcheté ! vous avez peur de la peine, et peu vous importe de la jeter à pleines mains sur ceux que vous laisserez après vous, sur une famille qui a déjà bien assez d'affliction, et qui, malgré tout, ne vous veut que du bien. Oui, quelle que soit la douleur qui les brise, nos cœurs ne vous sont point fermés. Eh! pourquoi serions-nous plus sévères que Dieu, qui accueille le repentir et qui fait double grâce pour un égarement involontaire ?»

Il y eut un instant de silence, durant lequel Norbert, abandonnant le pistolet qu'il tenait encore, porta sa main droite à son front et la posa sur ses yeux. « Vous pleurez, dit Louise, vous pleurez, Henri, c'est bien ! et j'avais eu raison de compter sur votre bon cœur ; promettez-moi donc. . . . .

— Oui, je vous le promets, s'écria Norbert, ému jusqu'aux sanglots comme un

enfant, je vous promets de faire un grand effort, et de vivre, de vivre à cause de vous. » Et, dans un transport d'attendrissement, il tendit ses bras à la jeune fille qui s'y jeta sans la moindre hésitation.

« Votre parole me suffit, dit-elle ; je suis tranquille; Henri, si le courage venait à défaillir en vous, rappelez-vous ce moment et cette promesse. »

Norbert la pressa de nouveau sur sa poitrine : « Vous êtes ma sœur, ma mère, ma consolatrice, s'écria-t-il avec effusion; Louise, vous êtes une sainte pour moi! »

Après une minute d'émotion réciproque, Louise reprit son attitude calme et grave. « Ce n'est pas tout, dit-elle, j'ai encore une chose à vous demander; il faut que vous quittiez la maison pour quelques semaines, je vous rappellerai lorsqu'il en sera temps.

— Quoi! s'écria Norbert avec un senti-

ment d'effroi, abandonner déjà les lieux où je l'ai vue, la terre où elle sera ensevelie, aller me perdre dans le désert du monde, seul avec ma douleur, quand je puis recevoir de vous l'unique consolation qui me reste ; non, je n'y puis consentir !

— Il le faut pourtant, il le faut, reprit Louise d'un ton doux et persuasif; par égard pour ma mère, par respect pour son désespoir, éloignez-vous d'ici, laissez à la réflexion le temps d'agir en votre faveur. Vous le dirai-je aussi? je crains l'effet qu'auraient sur vous les cruelles cérémonies qui vont avoir lieu. Votre promesse tiendrait-elle contre un pareil spectacle ?

— Non, répliqua Norbert, d'une voix basse et altérée, non, je ne le supporterais pas! tout est dit maintenant, Louise, et je vais partir à l'heure même; je vais à Genève.» En disant ces mots, il ouvrit son secrétaire, et il prit un portefeuille et de

l'argent ; puis, tendant la main à sa cousine : « Adieu ! dit-il, adieu ! »

En entendant ces paroles de départ, qu'elle-même venait de provoquer, Louise fut saisie d'un tremblement soudain, et d'une émotion qui tenait à la fois de la frayeur et du regret. « Quoi ! s'écria-t-elle, partir à l'instant même, seul, au milieu de la nuit ! attendez, attendez encore. Mais non, ajouta-t-elle d'une voix faible et triste, cela vaut mieux, Henri ; adieu donc, adieu ! »

L'intention de Norbert était de partir à cheval ; il se rendit à l'écurie pour faire lui-même ses préparatifs de voyage. Louise l'accompagna jusqu'au vestibule, où elle s'arrêta dans l'attitude d'une personne qui écoute, attentive au moindre bruit. Dix minutes après, le galop d'un cheval se fit entendre ; c'était la fin du rôle que sa vertu lui avait imposé, et qu'elle venait

de soutenir avec une admirable fermeté, lutte héroïque de la volonté contre la souffrance, qui ne pouvait manquer d'épuiser tout ce qu'il y avait de force dans cette frêle organisation de femme. Dès qu'elle ne fut plus excitée par le doute et par un reste de crainte, la nature défaillit en elle, ses genoux fléchirent au premier pas qu'elle fit pour monter l'escalier, et elle tomba évanouie sur la seconde marche.

Lorsque les funérailles de Cécile eurent été accomplies, que les momens solennels de la douleur furent passés, et que la vie dut reprendre son cours pour les trois personnes dont se composait maintenant la famille de Morlay, la paix revint dans cette habitation d'Ormoy, autrefois si tranquille, mais une paix morne et silencieuse. Les jours coulaient lentement et pesamment; rien n'était plus réglé, ni le travail, ni le repos, ni les heures de réu-

nion et de solitude. La mère et les filles pleuraient chacune à l'écart, chacune évitait que son propre chagrin ne vînt doubler la souffrance des autres, et cette délicatesse réciproque mettait dans leurs rapports une sorte de contrainte. Peu à peu cependant la première gêne s'affaiblit, et un nouveau besoin lui succéda, celui de se voir beaucoup, et d'être souvent ensemble, de se serrer pour ainsi dire l'une contre l'autre, comme, dans la bataille, les soldats serrent leurs rangs, lorsque l'un d'eux vient de tomber. Sans se détacher du souvenir toujours présent de la fille qu'elle avait perdue, madame de Morlay tourna plus fréquemment sa pensée vers celles qui lui restaient, vers Marie principalement, dont la destinée, par son mariage avec Norbert, allait se fixer d'une manière si étrange et si prématurée. A travers l'espèce d'effroi que lui causait la

perspective de cette union fortuite, inattendue, en dehors de tout ce qu'elle avait pu imaginer ou prévoir, des rêves d'avenir paisible et d'heureux ménage, toute une nouvelle vie de famille, se présentaient à elle. C'est un homme de conscience, il fera son devoir; il y aura du bonheur pour Marie, se disait-elle, après avoir pleuré.

De son côté, Marie avait, en quelques jours, vieilli de plusieurs années. Sa brusque initiation au plus intime et au plus triste secret de la vie avait mis fin à cette prolongation d'enfance qui contrastait en elle d'une manière si bizarre avec le développement le plus parfait de la beauté féminine. Elle devenait réfléchie et même sérieuse; ses yeux étaient souvent baissés; sa vivacité, modérée et contenue, se changeait en grace. Cette transformation de l'être moral s'accomplissait par degré, à

mesure qu'un travail d'une nature non moins mystérieuse avait lieu dans l'être physique; l'ame se préparait comme le corps, pour le grand but de la maternité. Le sentiment profond de honte et de répugnance qui s'était d'abord emparé de la jeune fille, après sa fatale aventure, disparaissait, et l'ancienne affection pour Norbert reprenait sa place, affection mieux sentie et plus intime cette fois, véritable amour de femme, épuré jusqu'au dévouement, mais capable de jalousie sur les plus frivoles apparences.

Quoique madame de Morlay eût appris de Louise toutes les circonstances qui avaient précédé le brusque départ du colonel Norbert, durant plusieurs semaines elle ne dit pas un mot de lui, et ne prononça pas même son nom. Par un sentiment de respect et de délicatesse, ni l'une ni l'autre de ses filles ne le pronon-

çait en sa présence. Enfin un jour, après avoir quelque temps regardé Marie avec une tristesse rêveuse : « Quand reviendra-t-il ? dit-elle, en s'adressant à Louise ; tu dois le savoir. » C'était le signal que Louise attendait pour envoyer son message de rappel. La réponse ne se fit pas attendre ; mais elle était courte et d'une écriture altérée. Norbert avait écrit de son lit, où le retenait une maladie dont le danger était manifeste. Sa lettre de quelques lignes exprimait un regret sincère de ne pouvoir partir sur-le-champ, et la ferme volonté de tenir fidèlement ses promesses; sous le même pli se trouvaient réunis tous les papiers nécessaires pour la conclusion du mariage et la publication des bans. La vue de ces gages probables d'un meilleur avenir fit un moment diversion aux souffrances de madame de Morlay; mais Louise, qui pouvait mesurer

le désespoir de cet homme, arraché par elle au suicide, Louise éprouva toutes les angoisses de la crainte. Son inquiétude redoubla lorsqu'après quinze jours d'attente, elle reçut une seconde lettre qui n'était pas de la main de Norbert, et qui parlait de sa maladie, de manière à laisser peu d'espoir d'une guérison. Sa constance ne l'abandonna pas; elle trouva un prétexte pour ne point laisser voir la lettre qui lui était adressée, et elle eut le courage de parler d'espérance à sa mère et à sa sœur. A force de puissance sur elle-même, elle parvint à les persuader, et porta seule tout le poids des inquiétudes de la famille, inquiétudes mêlées pour elle à un chagrin de cœur dont personne n'avait le secret.

Plus d'un mois se passa, avant que Norbert fût décidément hors de danger, et encore un mois avant que les médecins lui permissent de penser à un voyage. Louise,

obligée non-seulement de paraître tranquille, mais de répandre la confiance autour d'elle, se dévorait à force de sentir et de contenir en elle-même ce qu'elle éprouvait d'émotions. Sa santé, déjà fatiguée, ne résista pas à cette lutte de tous les jours, et les symptômes d'une violente irritation de poitrine, qu'elle traitait de bagatelle, se déclarèrent. Un jour, qu'après avoir tenu quelque tems son mouchoir appuyé contre sa bouche, elle le retirait avec une sorte de mystère; sa mère, qui était près d'elle, s'aperçut avec effroi qu'il était taché de sang; madame de Morlay se mit à fondre en larmes. Ce jour-là même arriva la nouvelle de l'entière convalescence de Norbert et de son prochain retour.

Par une froide matinée de novembre, un homme en habits de deuil, et dont la figure pâle et mélancolique annonçait à

la fois de grandes peines et des souffrances récentes, descendit d'une chaise de poste à l'entrée du village d'Ormoy, et continua de marcher seul à pied. Arrivé près de l'église, il tourna à gauche et suivit une ruelle étroite qui conduisait au cimetière; c'était un lieu triste et mal soigné, séjour d'oubli, plutôt que de deuil et de paix. Çà et là, quelques croix de bois noir, à demi renversées, indiquaient les sépultures nouvelles; les autres ne se distinguaient plus que par l'exhaussement du sol et la profusion d'herbes sauvages dont elles étaient couvertes. L'étranger s'arrêta à l'entrée du cimetière, et jeta autour de lui un regard triste et inquiet. Puis, foulant toutes ces fosses auprès desquelles nul sentier n'était tracé, il se dirigea vers une tombe de pierre blanche, remarquable parce qu'elle était la seule. Un petit parterre de gazon et de fleurs l'entourait,

défendu par une grille, et le monument portait cette inscription : « *Cécile de Morlay*, *décédée le 24 juillet* 1828, *à l'âge de dix-huit ans ; priez pour elle.* » Norbert, car c'était lui, se prosterna au pied de la grille et toucha la terre de son front ; lorsqu'il se releva, sa figure était baignée de larmes, et ses jambes chancelantes avaient peine à le soutenir. Il traversa le village d'un pas lent et mal assuré. Après quelques minutes de marche, il se trouva devant la porte d'une maison qu'il connaissait trop bien et en face de Catherine, qui, en le voyant, poussa un cri d'effroi et laissa échapper ces paroles : « Encore le Norbert! nous ne sommes pas au bout de nos malheurs. »

Malgré cette exclamation peu agréable, Norbert entra sans hésiter et alla droit au salon. Madame de Morlay était assise près du feu, entre ses deux filles ; au bruit de

la porte, elles tournèrent la tête et ces mots : «C'est lui ! Henri ! le voilà !» furent prononcés en même temps. Toutes se levèrent, mais troublées et interdites; elles restaient debout sans l'accueillir par un serrement de main, ou par un sourire d'amitié. Enfin, madame de Morlay s'avança, et d'une voix profondément émue : « Monsieur Norbert, dit-elle, soyez encore une fois le bienvenu parmi nous ! » Louise approcha un fauteuil, et Norbert, troublé lui-même au-delà de toute expression, s'assit en balbutiant quelques mots. La mère et les deux filles reprirent leur place ; et ces quatre personnes, si fatalement liées ensemble, se regardèrent en silence. Trois d'entre elles pouvaient observer mutuellement le ravage causé dans leurs traits par la souffrance et le chagrin. Madame de Morlay avait beaucoup vieilli; ses cheveux, en grande partie, étaient de-

venus blancs, ce qu'elle ne songeait point à cacher; mais sa santé, naturellement forte, ne paraissait pas altérée, tandis que celle de sa fille aînée semblait évidemment détruite. Belle encore, Louise avait perdu tout reste de fraîcheur. Son visage, contracté par une expression de souffrance, ne se colorait d'un peu de rouge que dans les efforts d'une toux nerveuse, dont les accès devenaient de plus en plus fréquens. A la langueur maladive de sa physionomie, et à l'attitude mélancolique de sa tête, on eût dit une belle fleur prête à mourir et penchée sur sa tige. La figure mâle de Norbert avait mieux résisté au double assaut de la douleur et de la maladie. Ses joues étaient un peu creusées; il y avait moins de force dans toute sa personne, mais ce changement ne lui était pas défavorable, et contribuait plutôt à donner à son air quelque chose d'intéres-

sant. Quant à Marie, il était impossible de trouver qu'elle eût rien perdu de sa beauté. Sa physionomie plus posée et moins enfantine qu'autrefois, annonçait dans son caractère et dans son esprit un développement analogue. On eût pu la prendre pour un type idéal de jeune fille, si sa taille un peu trop arrondie et la pose involontaire de ses mains qu'elle tenait souvent croisées sous sa poitrine, n'avaient trahi, malgré elle, un secret dont elle devait rougir.

L'émotion profonde que ressentait Norbert s'accrut par les efforts même qu'il faisait pour la dissimuler; sa poitrine se soulevait convulsivement ; il se sentait comme étouffé sous le poids des larmes qu'il voulait retenir. Mais bientôt elles gagnèrent ses yeux et inondèrent son visage. « Ah! dit-il, en cherchant inutilement à raffermir son cœur et sa voix, la maladie

m'a enlevé le peu d'empire que j'avais sur moi-même!

— Vous avez bien souffert, lui dit madame de Morlay, avec un accent de bonté?

— Beaucoup, madame, et bien long-temps! il n'y avait qu'une impossibilité absolue qui pût m'empêcher de me rendre ici, aussitôt qu'une lettre m'eut appris que vous me reverriez sans déplaisir. »

En disant ces mots, Norbert tourna les yeux du côté de Marie, qui devint rouge, et s'enveloppa, mais trop tard, d'un très-grand schall, posé négligemment sur ses épaules. La froideur de ce regard dirigé sur elle, par convenance et par respect humain, blessa la jeune fille, et le dépit succédant aussitôt à l'embarras, elle sortit du salon en pleurant. « Où va Marie? dit madame de Morlay, qui, depuis la mort de Cécile, éprouvait un serrement de cœur

chaque fois que ses deux filles n'étaient pas devant ses yeux. Louise se leva pour appeler sa sœur; mais, quand elle fut près de la porte, un vertige de faiblesse lui survint et l'obligea de s'asseoir. Norbert courut à elle, et lui demanda avec beaucoup de feu si elle était souffrante. « Ce n'est rien, » répondit Louise avec un sourire triste; et elle sortit aussitôt.

« Vous voyez, dit madame de Morlay, avec une expression de profonde mélancolie, vous voyez que le Ciel ne m'a pas épargné de nouvelles peines; Louise est très-mal, plus mal qu'elle ne le dit, et chaque jour ses forces diminuent.

— Je suis encore plus malheureux que je ne croyais, dit Norbert en soupirant.

— Espérons, reprit madame de Morlay, que Dieu aura pitié de moi, et qu'il ne m'enlèvera pas tout ce qu'il m'avait donné! Quant à vous, monsieur Norbert, si vous ne

fermez pas votre cœur à toute consolation, je suis sûre que vous en trouverez d'assez douces dans votre union avec ma pauvre Marie ; elle est digne à présent de votre amour. »

Norbert ne répondit rien. Choquée de ce silence, madame de Morlay lui dit avec sévérité : « Monsieur, si le mariage que vous allez contracter n'est à vos yeux qu'un froid devoir de conscience, je ne vous livrerai pas ma fille, et cela vaudra mieux pour elle que de dévouer son existence à celle d'un homme sans justice de cœur et sans caractère. Il y a en moi une douleur que rien n'adoucira, et sur mon visage des traces de larmes qui ne s'effaceront jamais. Cependant, je vous parle sans amertume, et j'ai trouvé la force de vous recevoir chez moi, comme un ancien ami. Est-il un effort d'abnégation qui, de votre part, puisse égaler celui-là? »

Cet accent de fierté maternelle frappa Norbert d'une pitié mêlée d'admiration ; il saisit et baisa la main de madame de Morlay, et répondit avec entraînement : « Tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai! » Mais en prononçant ces paroles, il ne se demanda pas bien si la promesse était sans réserve dans son cœur, comme sur ses lèvres. Tranquillisée par une assurance qui lui rendait l'avenir moins sombre, la malheureuse mère eut un instant de joie, en fixant avec son gendre futur le jour et l'heure où devait être célébré le mariage que l'état de Marie et l'honneur de la famille ne permettaient plus de différer.

Il fut convenu que la cérémonie religieuse aurait lieu le surlendemain, à huit heures du matin, dans l'église du village. Durant le jour d'intervalle, Norbert s'efforça de paraître gracieux envers Marie,

et attentif auprès d'elle. La jeune fille, dont le cœur s'ouvrait vite à l'espérance, reprit courage et rêva de nouveau qu'elle serait aimée. De la part de Louise, il y eut une réserve, portée cette fois jusqu'à la sauvagerie. Elle se tint presque toujours dans sa chambre, et Norbert ne put la voir qu'aux heures des repas. Cette apparence de froideur le surprit et lui fit de la peine. Depuis la terrible nuit où Louise lui était apparue si grande, si forte de dévouement et d'amitié pour lui, il n'avait cessé de penser à elle, comme à l'objet idéal d'une pure et éternelle affection, et de se dire qu'elle était pour toujours son amie, sa confidente la plus intime, son recours contre lui même. Ce beau rêve l'avait seul empêché de succomber sous le désespoir; et quand il fallut retourner à Ormoy, quand son ame frémissait à l'idée de ce voyage, il s'encourageait lui-même et se calmait en répétant :

« Louise sera là ! » Dès qu'il s'aperçut que, loin de rechercher sa présence, Louise, au contraire, semblait l'éviter, il se crut trahi, et accusa de légèreté et d'oubli celle que naguère il avait bénie comme sa providence et sa consolation.

Au matin du jour fixé pour la célébration du mariage, la famille se trouva réunie dans le salon ; personne n'avait dormi, et toutes les figures étaient pâles et défaites. Madame de Morlay paraissait fort agitée ; à tout moment, elle pressait la jeune mariée dans ses bras, et la regardait avec une tristesse inquiète et passionnée. Marie, tranquille et timide, ne s'occupait qu'à chercher dans les yeux de Norbert s'il était content. Elle avait quitté sa robe de deuil, mais la couronne virginale n'ornait pas sa tête, et un ample manteau par-dessus sa toilette ordinaire remplaçait pour elle le gracieux costume de mariée. L'acte civil

fut dressé à la maison, et la cérémonie religieuse s'accomplit ensuite à l'église, en présence des seuls témoins nécessaires.

Les deux époux reçurent avec des sentimens bien différens la bénédiction nuptiale. Tandis que, plongé dans une sorte d'extase, la jeune fille, le regard troublé de larmes, le cœur plein d'espérance, promettait, en donnant sa main, dévouement et amour sans réserve, Norbert ne trouvait au fond de son cœur que le souvenir et le nom de Cécile; il ne faisait qu'une promesse à celle qui allait être sa femme, une promesse de protection et d'amitié fraternelle; car l'amour, il le gardait pour une autre. Ce bizarre projet de mutiler, pour ainsi dire, sa foi conjugale, de la partager entre une personne vivante et une personne qui n'était plus, se révéla presque aussitôt par une conduite non moins étrange. Au retour de l'église, Nor-

bert se retira seul dans son appartement du petit pavillon ; et Marie , dont le joli visage attendait peut-être un baiser, ne reçut que quelques paroles bienveillantes. Cette première épreuve de la tiédeur de son mari lui fit venir aux yeux des larmes qu'elle retint pour ne pas affliger sa mère.

La journée fut triste, et peu semblable à un jour de noces ; le temps était froid et sombre ; il n'y eut ni promenade, ni conversation en commun, ni divertissement, ni travail, mais une préoccupation oisive, des allées et venues sans objet, de courtes entrevues, des paroles insignifiantes échangées en passant. A mesure que les heures s'écoulaient, cette vague inquiétude que madame de Morlay avait ressentie dès le matin prenait plus fortement sur elle, et devenait une véritable agitation. Une porte qu'on fermait, le bruit

des pas, quelquefois un bruit imaginaire, tout la faisait tressaillir, et elle s'écriait : « Qu'est-ce qu'il y a? » comme dans l'attente de quelque événement grave. Au moment du dîner, Norbert parut avec une figure assez calme ; il s'approcha de Marie, et la baisa sur le front ; il y avait dans ce baiser d'époux quelque chose de paternel qui déplut à madame de Morlay. Un soupçon lui vint à l'esprit, et, pénétrant sur un aussi faible indice les secrètes résolutions de Norbert, elle se promit bien de contrecarrer ce projet de demi-conjugalité qui répugnait à son bon sens. Quant à Marie, trop innocente pour se rendre compte de pareilles distinctions, le baiser qu'elle venait de recevoir avait suffi pour la consoler encore une fois, et lui rendre ses rêves d'avenir.

La soirée se passa en famille, et fut moins pesante que le jour. Chacun s'ef-

força de soulever ou de dissimuler ce qu'il avait de pénible sur le cœur. Louise surtout anima la conversation par une gaieté douce, qui, de sa part et dans cette circonstance, avait le mérite du dévouement. Norbert le comprit jusqu'à un certain point, et en fut touché. Il se repentit d'avoir prononcé contre elle une accusation injuste, et plus d'une fois, en la regardant, ses yeux prirent une expression tout-à-fait marquée d'attendrissement et d'affection. Marie s'en aperçut; elle rougit et pâlit. En un moment, le froid et le chaud lui coulèrent dans chaque veine; la jalousie, comme une pointe d'acier, lui traversa le cœur. Mais, devenue timide et craintive, elle n'osa rien dire, et se contenta de soupirer.

Lorsque dix heures sonnèrent, madame de Morlay, qui, durant la soirée,

était sortie à plusieurs reprises comme pour surveiller dans la maison quelques préparatifs ordonnés par elle, se leva brusquement, et fit signe à Marie de la suivre. Puis s'adressant à Norbert: « Attendez-moi ici, lui dit-elle, je vais revenir dans un instant. »

Dès que la porte eut été fermée, Louise, restée seule avec son cousin, prit un flambeau pour se retirer dans sa chambre; mais Norbert l'arrêtant par la main lui dit : « Déjà, Louise? ah! je le vois trop bien, vous n'avez plus d'amitié pour moi!

—Et d'où peut vous venir cette idée? répondit Louise d'une voix faible, en faisant toujours mine de vouloir sortir.

— D'où cette idée me vient? Demandez-moi plutôt comment je ne l'aurais pas eue. Depuis mon retour, n'avez-vous pas évité avec soin toutes les occasions d'être avec moi? Vous aviez donc peur du bien

que vous pouviez me faire par un conseil, par un mot, par un regard? »

Louise se rassit, mais elle garda le silence.

« Vous ne dites rien, Louise? reprit Norbert; les trois mois que j'ai passés loin de vous ont donc effacé de votre cœur tout sentiment de pitié pour moi, je n'ose pas dire d'affection, et pourtant ce mot a été prononcé entre nous, et vous avez pleuré avec moi en le prononçant.

— Vos reproches sont injustes, dit Louise avec douceur; Dieu m'est témoin que je ne les mérite pas, et que je l'ai bien souvent prié de vous donner de meilleurs jours.

— Prié, prié, répliqua Norbert avec dédain, eh! quel bien font à mon cœur qui souffre des paroles que je n'entends pas? quelle consolation me donnent-elles? Si, au lieu d'arrêter ma main, de me parler

le langage de l'ame, de vous jeter dans mes bras, de me dire, « Je veux vous consoler, je serai votre sœur, » vous vous étiez contentée de prier le Ciel de venir à mon aide, répondez-moi, Louise, où serais-je maintenant?

— Ne blasphémez pas, Henri, répondit Louise d'un ton plus ferme, ne blasphémez pas le nom de celui qui m'a inspiré tout ce que j'ai fait. Si, comme je l'espère, il y a encore dans votre vie quelques momens heureux, c'est à sa bonté que vous les devrez.

— Heureux! Louise, y songez-vous? le mot est bien fort!

—Et pourquoi? Vous n'êtes plus seul en ce monde, vous avez quelqu'un à aimer, à protéger, une femme.....

— Oh! je sais tout ce que vous allez me dire, reprit Norbert en interrompant, ce sont des lieux communs fort respectables. Mais, écoutez une fois pour toutes, le nom

de Marie me glace le cœur, et sa vue est un supplice pour moi. Je ne puis l'aimer, car elle a été, pour ma perte et pour votre malheur à tous, l'instrument d'une horrible fatalité.

— Fatalité ! mon cher Henri, pardonnez-moi, car je vais être sévère. Si vous aviez été plus fort de vertu, nous serions tous heureux aujourd'hui. Ce n'est pas Marie, ce n'est pas le sort, c'est vous-même que vous devez accuser.

—Ne discutons pas là-dessus, répondit Norbert d'une voix sombre ; qu'on dise ce qu'on voudra de la fatalité, j'y crois, et je la sens peser sur ma tête. Tenez, ajouta-t-il en serrant vivement la main de Louise, vous allez me prendre pour un fou, mais quelque chose me dit que je suis ici pour la ruine de cette maison, qu'il faut que je m'en éloigne dès ce soir, et que vous êtes perdue avec moi, si je ne sépare sans

retour mon existence de la vôtre. »

Louise eut un frisson de terreur qui la rendit aussi pâle qu'une morte; elle eut peine à se remettre, et répondit en balbutiant: « Ce soir !.... pourquoi cela ?..... Non ce serait quelque chose d'impie, un sacrilége; vous devez rester ici et vivre avec votre femme suivant la loi de Dieu; c'est le seul moyen de détourner de nous sa colère.

— Ce conseil vient trop tard, reprit Norbert avec plus de calme, ma décision est prise irrévocablement; j'ai obéi à tout ce que m'imposaient le devoir et l'honneur; que ferais-je de plus par ma présence ? je pars demain au point du jour; une seule chose aurait pu ébranler cette résolution; mais vous me l'avez refusée; vous m'avez refusé, Louise, les secours de votre amitié! »

A ce mot Louise jeta sur lui un regard où se peignaient le reproche et l'affection.

« Vous m'avez mal comprise, dit-elle, et cela devait être! mais si nulle autre considération ne peut vous retenir, ayez compassion de moi; je suis malade, oui, bien malade, et je sens que je ne résisterais pas à cette nouvelle épreuve.

— Pauvre Louise! » s'écria Norbert, d'un ton qui exprimait une véritable émotion; mais il ne put rien dire de plus, car en ce moment la porte s'ouvrit, et madame de Morlay entra. Troublée elle-même, elle ne s'aperçut pas du trouble de sa fille et de son gendre, et s'adressant à ce dernier: «Henri, dit-elle, venez avec moi, j'ai à vous parler; et elle ressortit aussitôt. Norbert se disposait à la suivre, lorsque Louise, s'approchant de lui, le retint par le bras et lui dit à voix basse: « Il faut que je vous parle encore; je vous attends ici; revenez dès que vous le pourrez »! Ces mots furent prononcés sans réflexion; Louise n'avait

alors qu'une idée, celle d'employer tous ses moyens de persuasion pour plaider la cause de Marie, condamnée le jour même de ses noces à un éternel veuvage. «Je reviendrai, » répondit Norbert; et il monta rapidement l'escalier, à la suite de madame de Morlay. Celle-ci l'introduisit dans sa propre chambre, qu'elle avait fait orner avec soin pour servir de chambre nuptiale, et dont elle referma aussitôt la porte, laissant les nouveaux époux en tête à tête.

Marie, sur l'ordre de sa mère, s'était couchée un quart d'heure auparavant; mais, se voyant seule et n'osant paraître au lit devant celui qu'on lui avait dit d'attendre, elle venait de se lever à la hâte et de s'asseoir auprès du feu enveloppée dans une robe de chambre. La lampe de nuit suspendue au plafond jetait une lumière douce sur son joli visage à demi

caché par les dentelles de son bonnet. Lorsque Norbert entra, elle rougit, et serra autour d'elle l'unique vêtement qui la couvrait, en le rabattant jusque sur ses pieds, qui n'avaient pour toute chaussure que de petites pantoufles de velours noir. Cette vue et la brusque disparition de madame de Morlay surprirent également Norbert, qui ne s'y était pas attendu. Il comptait ne voir Marie dans cette soirée qu'en présence de sa mère, et avait préparé pour prendre congé d'elle, un discours où la déclaration positive de ses projets de vie à part serait adoucie par des paroles de regret et de dévouement. En se voyant tout à coup seul, devant cette enfant si timide, si émue et qui se trouvait là sans aucun appui, sa grande résolution lui parut difficile à exécuter. Cependant, il s'approcha d'un air grave et presque cérémonieux, prit une chaise et s'assit à l'un des

coins de la cheminée, comme eût fait une personne en simple visite. La jeune femme ne prononça pas une parole, mais le cœur lui battait violemment. « Marie, dit Norbert après un moment d'hésitation, je viens vous faire mes adieux.

—Vos adieux! répondit Marie, qui tremblait sans trop savoir pourquoi; vous voulez dire que vous venez pour me souhaiter le bonsoir.

— Oui, reprit Norbert, et aussi pour prendre congé de vous, car je suis obligé de partir.

— Partir! et pourquoi donc? s'écria Marie, avec un accent de terreur.

— Mes affaires et ma santé l'exigent, dit Norbert, d'une voix qui aurait pu être plus ferme; ce parti est convenable à notre position, tant que nous porterons le deuil, vous, d'une sœur, et moi de celle qui devait être ma femme. » Et comme si ce sou-

venir lui eût fait retrouver toute son antipathie pour Marie et le courage de l'affliger, il ajouta avec une sorte de véhémence : « Si j'avais pensé que notre union m'otât le droit de pleurer encore Cécile, et vous donnât sur mon cœur tous les droits qu'elle aurait eus, je serais mort avant de consentir à ce mariage. Je vous rends l'honneur, je vous assure la plus grande partie de ma fortune, c'est tout ce que je puis faire.... » Il fut interrompu à ce mot par des signes de douleur si manifestes, que sa bonté de cœur n'y put tenir ; il s'arrêta, et reprit aussitôt: « C'est tout ce que je puis faire en ce moment. »

Ce léger correctif, ne fit aucune impression sur Marie, qui s'écria fondant en larmes: « Je n'ai pas besoin de votre fortune, je n'en veux pas, et ce que je vois bien c'est que, si vous m'abandonnez,

ce n'est pas par amour pour Cécile, mais par haine pour moi. Qu'est-ce que je vous ai fait? je vous ai aimé; je vous l'ai dit comme je le sentais ; pouvais-je savoir qu'il en arriverait tant de mal! Quand je serai morte aussi à force d'avoir pleuré, en serez-vous plus heureux dites-le-moi ? Restez seulement, restez je vous en supplie; jamais je ne vous empêcherai de penser à ma pauvre sœur; je ne vous dirai pas de m'aimer au lieu d'elle, et je vous bénirai soir et matin si vous me supportez près de vous.»

Norbert se sentait ébranlé par cette résignation naïve, et aussi par ce qu'il y avait de grâce et de beauté sur ce visage tout baigné de pleurs. Un moment il recueillit toutes ses forces pour la résistance, et joignant, afin de se rendre plus invulnérable, l'ironie à la dureté : « Mon parti est pris, dit-il; le temps vous

consolera; adieu ! ne renouvelons pas la scène du pavillon.

— La scène du pavillon ! ah ! quelle horreur ! s'écria Marie en se cachant le visage avec ses mains ; j'espérais que jamais vous ne m'en parleriez. Allez, vous êtes bien méchant. »

Il y avait tant d'innocence dans ces paroles, et tant de douceur dans un reproche qui aurait pu être bien autrement caractérisé, que Norbert se repentit aussitôt de ce qu'il venait de dire comme d'une cruauté gratuite. Son regard prit une expression de pitié et de regret, et il dit d'un ton plus affectueux : « Eh bien! Marie, adieu.

—Adieu, Henri, adieu, puisqu'il le faut, répondit la jeune femme; mais quand reviendrez-vous ? dites-le-moi seulement. »

C'était la première fois que Norbert entendait Marie l'appeler par son nom de

baptême; il y eut pour lui dans cette nouveauté une impression indéfinissable qui acheva de lui faire perdre le peu d'aplomb qui lui restait. Il se sentit retenu par un attrait qui, de moment en moment, prenait sur lui plus d'empire. Au dedans de lui-même, il était à peu près forcé de s'avouer vaincu; mais une sorte de vanité le portait à tenir encore ferme en paroles, et à ne pas se rétracter aussi vite. « Quand je reviendrai? répondit-il, je ne puis le dire au juste, mais je tâcherai que ce soit bientôt.

—Bientôt! s'écria Marie avec transport; ah! quel bonheur! vous reviendrez bientôt. Dans un an peut-être? ce serait l'éternité. Dans six mois? oh! non! ce serait trop long encore. Dans un mois, n'est-ce pas? dites-le, dites que ce sera encore plus tôt, je pleurerai tout ce temps-là; mais après.... après je vous verrai tous les

jours, depuis le matin jusqu'au soir. Oh! si vous alliez m'aimer alors,... est-ce que vous pourrez m'aimer? Henri, est-ce que vous le pourrez? j'ai dans l'idée que oui; je serai si bonne avec vous! »

Tout en parlant elle se levait, se rasseyait, regardait son mari d'un air d'admiration, et montrait avec des manières d'enfant la tendresse la plus passionnée. L'aversion de Norbert, cette aversion qu'il avait cru si profondément enracinée, venait de disparaître pour faire place à un tout autre sentiment. Des idées plus riantes lui traversaient la tête, et une émotion confuse accélérait le battement de son cœur ; il allait prononcer le mot décisif, et dire à Marie qu'il ne la quitterait pas, lorsqu'à travers le plancher de la chambre un bruit venant du salon se fit entendre, et le fit tressaillir. Norbert avait reconnu dans ce

faible bruit, la toux nerveuse dont Louise souffrait par intervalles ; et il se rappela tout à coup qu'elle l'attendait sur sa promesse. Manquer d'égards à celle qui l'avait sauvé du désespoir lui aurait semblé une conduite odieuse ; et d'un autre côté, il lui paraissait impossible de motiver convenablement cette espèce de rendez-vous. Il résolut donc de mettre à profit l'annonce de départ qu'il avait faite, et de s'en servir auprès de sa jeune femme pour masquer la vraie cause d'une absence qu'il ne voulait pas prolonger au-delà de quelques minutes ; il se leva d'un air presque gai, et dit à Marie, en lui baisant les joues : « Dormez bien, Marie, mon voyage ne sera pas long.

— Quoi ! déjà, déjà partir ! s'écria la jeune femme en se remettant à pleurer ; une heure encore, une heure seulement. Ah ! si vous vouliez passer la nuit, dans ce fau-

teuil, à causer avec moi ! ou bien non, vous dormiriez, et je ne me lasserais pas de vous regarder.

— Marie, dit Norbert, ma chère Marie ! vous étiez plus raisonnable tout à l'heure ;» et sans attendre une réponse, il marcha vers la porte. Pour la seconde fois, un bruit semblable au premier venait de lui rappeler que l'attente de Louise se prolongeait. Il n'hésita plus ; et, pendant que Marie épuisait en vain toutes les formules de supplication, il sortit et descendit l'escalier aussi vite qu'il put.

Croyant que son sort était décidé, et que de long-temps elle ne reverrait pas celui dont elle portait le nom et dont la volonté était une loi pour elle, la pauvre Marie, désespérée, mais soumise, retourna tristement au lit. Ses paupières mouillées de larmes ne tardèrent pas à s'appesantir, et le sommeil, un sommeil de jeunesse, plus

fort que la douleur, commençait à la gagner, lorsque tout à coup, il lui sembla entendre au-dessous d'elle des voix qui s'élevaient de plus en plus. Elle se souleva et prêta l'oreille pour écouter. Par hasard la porte de sa chambre était restée entr'ouverte; il lui fut facile de reconnaître que cette conversation animée avait lieu dans le vestibule, au pied de l'escalier, et elle distingua, non sans étonnement, la voix de son mari et celle de Louise. Que peut-il lui dire? pensa-t-elle, avec effroi. Le soupçon de jalousie qu'elle avait conçu dans la soirée se renouvela plus violent et plus incisif. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle sauta à bas de son lit, et, sortant de la chambre, elle alla se pencher sur la rampe de l'escalier, pour voir et pour entendre à la fois. En ce moment, Louise et Norbert firent quelques pas vers la porte du vestibule, comme s'ils eussent voulu sortir pour

aller au jardin. Le souvenir du rendez-vous de Cécile, de cette scène d'amour qui pour la première fois avait jeté le trouble dans son ame et dans ses idées d'enfant, lui revint aussitôt et frappa tous ses nerfs d'une sorte de commotion électrique. Elle s'élança comme un trait, et descendit l'escalier qu'aucune lumière n'éclairait. Sur la cinquième marche le pied lui glissa, elle perdit l'équilibre, et l'élan qu'elle s'était donné, la précipita en avant. Un bruit sourd retentit de marche en marche jusqu'aux dalles de pierres du vestibule; Marie avait roulé du haut en bas, sans qu'il lui fût possible de se retenir? Lorsqu'on accourut pour la relever, on la trouva sans connaissance.

Moins de douze heures après ce funeste accident, celle à qui de longs jours semblaient promis, et qu'un premier mouvement de passion irréfléchie avait entraînée

à sa perte, mourut au milieu des douleurs d'un accouchement prématuré. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, Norbert disparut de la maison; il partit furtivement; et, depuis ce jour, personne ne reçut ni lettres ni nouvelles de lui. Louise alla déclinant de plus en plus jusqu'aux premiers jours du printemps, qui furent le terme de sa vie. Son courage et sa pieuse résignation ne se démentirent pas un seul instant. Quand la parole fut sur le point de lui manquer, elle appela sa mère: «Maman, lui dit-elle avec un profond soupir, pardonne-moi, je l'aimais aussi!» Madame de Morlay succomba la dernière. Sa tombe fut creusée un mois après, à côté de celles de ses trois filles.

Si quelque voyageur parti de Luxeuil pour se diriger vers les Vosges visite en passant les ruines féodales de Richecourt, on lui montre de loin, au-dessus des chau-

mières d'Ormoy, un toit plus élevé, couvert en tuiles, et on lui raconte l'histoire de ces trois jeunes filles, mortes si malheureusement dans l'espace de quelques mois; c'est ainsi que nous l'avons apprise. Qu'y-a-t-il au fond de cette triste histoire? est-ce le simple entraînement de passions qui n'ont pu se contenir? est-ce une fatalité mystérieuse? que le philosophe le dise s'il le sait.

Le Fils du Millionnaire.

HISTOIRE DE PROVINCE.

Les étrangers que la saison des eaux minérales attire chaque année dans la petite ville de Bourbon se plaisent à remarquer, au centre de la ville, une vieille maison noire comme si le feu y avait passé, et qui présente dans sa construction les principaux caractères de l'architecture du quinzième siècle. Aux deux angles de la façade,

s'élèvent deux tourelles, dont les toits pointus soutiennent des girouettes de dimension peu commune. La porte, à cintre surbaissé, est surmontée d'un écusson de pierre que supportent deux lions en relief, et dont les armoiries, soigneusement grattées à l'époque de la *terreur*, ont fait place à un cadran solaire. Les fenêtres, partagées par une croix de pierre en quatre compartimens, sont ornées de figures grotesques d'hommes, de femmes et d'animaux. Au bord du toit, quatre ou cinq grandes figures de renards et de lévriers s'avancent horizontalement sur la rue, et font l'office de gouttières; enfin l'édifice est couronné par trois mansardes délicatement sculptées, au sommet desquelles s'élèvent comme trois panaches des ornemens de plomb assez semblables, pour la forme, à des pieds d'artichauts.

Comme tout ce qui porte l'empreinte

d'un temps reculé, cette maison gothique inspire à la fois un sentiment de respect et une sorte d'intérêt rêveur. On pense à ce qu'elle a pu être dans ses jours de jeunesse et de splendeur; on aime à se demander quelle sorte de gens ont tour à tour vécu dans son enceinte, quelles joies et quelles douleurs y ont été éprouvées. Malheureusement sur tout cela il n'existe aucune tradition, pas même une de ces fables populaires attachées pour ainsi dire en tout pays aux murs des vieux bâtimens, et qu'on répète sans y croire pour amuser l'imagination des voyageurs. Tout ce que les habitans de Bourbon savent de cette demeure, c'est qu'elle fut construite jadis pour un chancelier de France, et que, depuis longues années, elle appartient à Mme Deschamps, veuve d'un homme de loi, bonne femme, très-entendue en affaires, et qui loue ses appartemens le plus cher possible durant la saison des eaux.

Si par hasard la personne qui donne ces renseignemens est étrangère à l'industrie locative, elle a soin d'ajouter : « Entrez pour voir l'intérieur, il est plus gai que la façade, et vous serez reçu à merveille. »

En effet, une cour régulière, bien sablée et garnie de plates-bandes, se présente d'abord à la vue, et sert comme de vestibule à un assez beau jardin. A droite, on remarque un large escalier en pierre ; à gauche le petit salon où Mme Deschamps se tient d'ordinaire. C'est la pièce la plus moderne de la maison : elle est boisée et peinte en gris ; des gravures encadrées de bois noir, et représentant toute l'histoire de la chaste Suzanne, sont disposés le long des murs, suivant l'ordre chronologique ; en face d'un secrétaire en marqueterie, sur lequel est une pendule d'albâtre, se trouve un petit piano de forme ancienne, chargé

d'un panier à ouvrage, d'un gros volume in-folio servant de presse à des rubans, et d'un coussin sur lequel deux ou trois chats dorment habituellement côte à côte. La décoration de l'appartement est complétée par une douzaine de chaises de tapisserie, remarquables en ce que l'étoffe dont elles sont recouvertes, ayant fait jadis partie d'une riche tenture qui représentait la chasse de Diane, chaque siége paré d'un lambeau pris au hasard n'offre à l'œil que des dessins bizarres et des figures tronquées. Sur l'un, c'est la moitié d'un bras ou les trois quarts d'une tête ; sur l'autre, des cornes de cerf ou la hure d'un sanglier.

Le 15 juin 18.., à sept heures du matin, Mme Deschamps, qui s'était levée avec le jour, déjeunait, en camisole et en bonnet de nuit, près de la fenêtre de son salon donnant sur la rue. Elle remplissait de son

embonpoint démesuré une bergère assez large pour deux ; et dans cette position sa personne semblait taillée à quatre étages, d'abord le ventre, ensuite la poitrine, puis le double menton, enfin une figure épanouie où se perdaient en quelque sorte des traits encore fins et agréables, quoiqu'ils eussent au moins soixante ans. Son déjeuner, posé sur une table ronde, consistait en une tasse de café et quelques tranches de pain grillé. Sur la même table, entre le pot à crême et le sucrier, un petit chat gris se tenait gracieusement assis sur ses pattes de derrière, et regardait d'un œil plein de convoitise le café fumant, dans lequel Mme Deschamps versait avec méthode, et pour ainsi dire goutte à goutte, une crême aussi blanche qu'épaisse. De temps en temps, le petit chat avançait doucement la patte jusque sur le bord de la tasse, puis il la retirait aussitôt, soit

par crainte d'une correction, soit à cause de la chaleur. La vieille dame mangeait en silence, ne prêtant aucune attention à la pantomime de son favori ni à ses miaulemens plaintifs et caressans, lorsque trois coups frappés aux carreaux de la fenêtre attirèrent ses regards de ce côté. Elle reconnut à travers les vitres la figure longue et affairée de Mme Firmin, l'une de ses voisines. « Est-ce que nous allons ensemble au marché? dit Mme Deschamps en ouvrant la fenêtre. C'est mon jour de provisions : un moment, et je suis à vous.

— Il ne s'agit, ma chère amie, ni de marché, ni de provisions pour l'instant, répondit Mme Firmin d'une voix basse et mystérieuse; j'ai une nouvelle importante à vous communiquer.

— Importante pour moi? dit Mme Deschamps avec vivacité.

— Pour nous deux, ma chère.

— En ce cas, entrez vite, vous me conterez cela pendant que je ferai ma toilette.

— Oh! je n'ai pas le temps à présent, et d'ailleurs je n'ai aucune envie que les voisins me voient entrer chez vous de si bonne heure; il ne faut point donner l'éveil à la curiosité : ma nouvelle exige le plus grand secret.

— Bah! bah! qui serait assez fin pour deviner ce que vous allez me dire à l'oreille? Allons, ma voisine, entrez vite; il n'y a personne dans la rue.

— C'est vrai; mais aux fenêtres: ne voyez-vous pas l'abbé Barbeau planté à la sienne? c'est le plus grand sournois de la terre, et l'on ne peut rien lui cacher : sous le prétexte de ne pouvoir dormir à cause de ses crampes, il passe la nuit à épier le prochain; aussi Dieu sait ce qu'il raconte! hier encore... Mais je vous dirai tout cela

tantôt après dîner, sur les quatre heures; et jusque-là *motus*, entendez-vous?

—Madame Firmin, vous me mettez le diable en tête avec votre mystère. Mon ménage ira tout de travers. Ah çà, au moins, soyez exacte : à quatre heures précises. »

Les deux amies se dirent adieu, et Mme Deschamps revint à son café; mais il n'en restait plus une seule goutte. Durant la conversation, le petit chat s'était dépêché, sans bruit et avec une rare précision, d'avaler tout le contenu de la tasse, qui paraissait avoir été rincée par la main la plus soigneuse. Content de sa bonne fortune, il peignait ses moustaches encore humides, lorsque sa maîtresse s'aperçut du larcin. « Le fouet, le fouet! monsieur Griffon, vous aurez le fouet, » s'écria-t-elle en poursuivant l'animal, qui, sautant légèrement de meuble en meuble,

courut se réfugier sous une chaise, où il se blottit, le corps allongé, la queue tremblante et les yeux braqués comme deux rayons de lumière sur la figure fâchée de Mme Deschamps; mais la colère de la vieille dame s'apaisa bientôt, ou pour mieux dire changea d'objet. Le crime du chat fut mis sur le compte de Mme Firmin. « Qu'est-ce qu'elle me veut, murmurait Mme Deschamps, avec ses grands secrets qu'elle ne peut dire que le soir? C'était bien la peine de me déranger pour si peu de chose; quelque commérage, des bagatelles..... Je ne m'en occuperai pas, et je n'y veux plus songer. » Mais elle eut beau se répéter plusieurs fois ces derniers mots, elle y pensa toute la journée. Après une foule de conjectures et beaucoup d'impatience, l'heure de la révélation sonna à l'horloge de la ville, et Mme Firmin ne tarda pas à se montrer. Mais, avant de rapporter l'en-

tretien que les deux voisines eurent ensemble, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails qui les feront mieux connaître.

Depuis la mort de son mari, Mme Deschamps était restée en possession d'une fortune de trois à quatre mille livres de rentes, qu'elle administrait avec une parfaite économie, ne dépensant juste par an que le tiers de son revenu. Cette parcimonie, qui ne devait profiter qu'à ses héritiers collatéraux, provenait moins chez elle d'un instinct d'avarice que de l'envie de passer pour une excellente femme de ménage, ou, selon le vocabulaire provincial, pour une femme de mérite. Quatre fois par an, ni plus ni moins, elle dérogeait avec éclat à ses habitudes, en donnant un grandissime dîner. Heureusement la servante de la maison savait garder les secrets du pot au feu, et ne contait à personne avec quels

sacrifices d'abstinence sa maîtresse rétablissait l'équilibre. Pour rendre à Mme Deschamps pleine justice, il faut dire que ce n'était point par une vanité vulgaire qu'elle donnait ces dîners célèbres dans toute la ville ; elle professait une sorte de vénération religieuse pour sa maison, cette antique demeure d'un chancelier de France ; et c'était afin de lui rendre quelque chose de son ancienne splendeur, afin qu'elle ne dérogeât pas entre ses mains, que la bonne dame se croyait obligée à ces frais trimestriels de représentation. Comme toutes les passions humaines, l'amour de Mme Deschamps pour sa maison pouvait bien avoir aussi son côté d'égoïsme. Cette maison était la source la plus productive de son revenu ; et, tant que durait la saison des eaux, les baigneurs étrangers payaient chèrement l'honneur d'y loger. Avant tout, elle désirait avoir pour locataires

des personnes titrées, de hauts fonctionnaires, ou des gens connus par leur fortune ; mais dans les mauvaises années elle était moins aristocrate, et agréait en soupirant tous ceux qui se présentaient.

Quant à Mme Firmin, c'était une mère de famille âgée d'environ cinquante ans, pleine d'activité et de savoir-faire. Restée veuve au bout de quelques années de mariage, sans fortune et avec quatre filles, elle avait trouvé le moyen de les faire élever aux dépens de ses parens, de ses amis, et de ses voisins mêmes, sans qu'il lui en coutât rien. Mais il s'gissait de les marier, car elles étaient devenues grandes, et c'était le point difficile. Mme Firmin y songeait nuit et jour, et jamais ses vues ne s'arrêtaient sur des partis médiocres. Il lui fallait quatre gendres riches, ou d'un rang élevé, ou même l'un et l'autre à la fois, si la chose était possible. Du reste, la

beauté de ses filles lui semblait justifier suffisamment la hauteur de ses prétentions maternelles. A l'affût de toutes les occasions qui pouvaient se présenter d'un bout à l'autre du département, elle épiait en outre avec autant d'adresse que de persévérance les célibataires, jeunes ou vieux, français ou étrangers, qui arrivaient aux eaux de Bourbon. En un mot, elle était, pour les gens à marier qui se rencontraient sur son passage, comme un chien d'arrêt pour le gibier. Ruses, expédiens, intrigues, rien ne lui coûtait, dès qu'elle avait cru entrevoir un moyen de parvenir à son but.

L'amitié des deux voisines, quoique assez récente, était fondée sur la base la plus solide, celle d'un intérêt réciproque. L'une, pour faire valoir sa maison et se procurer des locataires selon son cœur, spéculait sur la prodigieuse activité, les

nombreuses relations, et, comme elle le disait elle-même, sur les belles connaissances de la mère de famille ; et celle-ci, en revanche, comptait trouver des maris pour ses filles parmi la clientelle de son amie. Dès qu'elles furent assises l'une à côté de l'autre, dans le petit salon, Mme Firmin ouvrit ainsi la conversation : « Nous voilà déjà au milieu de juin, ma chère, et pas un seul baigneur chez vous!

—Il ne s'agit pas de cela, mais de votre secret, interrompit Mme Deschamps avec un peu d'humeur; et puis je ne vois pas de raison pour me lamenter si tôt; la saison ne fait que commencer, et M. Portal, le fameux médecin de Paris, m'a fait promettre une famille entière de gens comme il faut. Ce sera pour mon premier.

—Et que diriez-vous, ma voisine, si je vous procurais, pas plus tard que ce soir,

un locataire pour votre second ? que diriez-vous, hein ? »

La figure de Mme Deschamps s'éclaircit tout-à-coup, et elle répondit d'une voix doucereuse : » Ce que je dirais ? je dirais qu'il n'y a pas de meilleure voisine, de meilleure amie que Mme Firmin.

—Et bien ! ma chère, vous pouvez à l'instant même préparer les trois chambres du second, pour y recevoir le fils d'un millionnaire.

—Le fils d'un millionnaire ! s'écria Mme Deschamps avec emphase et en levant les bras ; je vais tout de suite..... Françoise, Françoise... Mon Dieu, la vieille sotte ! voilà qu'elle est dehors ; je l'ai envoyée en commission.

—Ne vous fâchez pas, dit Mme Firmin, vous avez le temps ; on n'arrivera guère que sur les sept heures. Mais, ma chère amie, service pour service, j'en ai un à

vous demander, et en outre la plus grande discrétion. »

Le sourire disparut aussitôt du visage de Mme Deschamps, et elle se dit à elle-même : « Diantre ! la voisine veut que je lui paie commission ; elle a toujours besoin d'argent, et il va falloir que je lui en prête. » Puis, reprenant tout haut : « Un service, dit-elle, ma chère? ah ! vraiment de tout mon cœur ; c'est-à-dire si j'en ai le moyen, car vous savez...

—Je sais, répondit Mme Firmin sans attendre la fin de la phrase, je sais tout ce que vous êtes capable de faire. » Et en parlant ainsi elle donna à sa voisine une poignée de main tout amicale. Celle-ci, de plus en plus effrayée de cet empressement, qui lui semblait de fort mauvais augure, tirait sa main à elle et reculait sa chaise en disant : » Voisine, ma chère voisine... à propos, je ne vous ai pas conté la bonne aubaine qui

vient d'arriver à l'abbé Barbeau. Il a reçu trois cents francs d'arriéré sur lesquels il ne comptait plus ; il est dans la joie de son ame, le pauvre cher homme, et je lui ai entendu dire que la somme entière était au service de ses amis : il est si obligeant !

—Pour vous, cela se peut, dit Mme Firmin; quant à moi, je ne m'en suis guère aperçue. Mais laissons l'abbé et ses cent écus : si mon plan réussit, voisine, vous et moi nous en aurons bien d'autres à notre service.

— Un plan ! reprit Mme Deschamps tant soit peu rassurée ; un plan ! mais dites-moi donc tout rondement de quoi il s'agit. Quel diable de préambule vous faites depuis un quart d'heure ! Allons, au fait. »

Mme Firmin allongea la tête, et, regardant de droite et de gauche, elle mit ses deux mains de chaque côté de sa bouche, et dit : « Eh bien ! ma chère, il faut

que nous mariions ma petite Juliette à ce fils de millionnaire.

—Ah ! madame Firmin, y pensez-vous? Juliette est une jolie enfant, c'est vrai ; mais le fils d'un millionnaire, un homme si riche !

—Justement, ma chère, ce sera un homme trop grand pour calculer comme nous autres; il voudra faire un mariage d'inclination, et ma Juliette est charmante, élevée comme un ange; car vous savez qu'elle a été à Paris... Je me charge de conduire l'affaire dès qu'elle aura été emmanchée; mais c'est là le point difficile. Vous m'entendez, chère voisine, et pour cela je compte sur vous.

—Volontiers, madame Firmin, volontiers; on pourra tâter le terrain, cela ne coûte rien; mais pourquoi nous occuper de Juliette, votre dernière, avant de songer aux trois aînées ? En bonne justice...

— C'est mon affaire, madame Deschamps. Au reste, je vous dirai en confidence que j'ai des projets pour les trois autres. Le mariage de ma Thérésia est déjà en fort bon train. Sa pauvre cousine est au plus mal; les médecins ne lui donnent pas quinze jours de vie.

—Sa cousine, ah! ah! mais je ne comprends pas bien ce que la mort de cette dame peut avoir de commun!...

—Ah! madame Deschamps, on voit bien que vous n'êtes pas mère de famille! Vous ne comprenez pas qu'une fois la cousine enterrée il restera un homme veuf, encore jeune, riche, et qui plus est sans enfans; que ma Thérésia sera là pour pleurer avec lui, et qu'il se consolera avec elle. Croyez-vous donc que j'aurais envoyé cette pauvre enfant à la campagne durant la saison des eaux, pour être garde-malade auprès de sa cousine, et rien de plus? Non, ma-

dame Deschamps, non; c'est une affaire sûre, c'est une affaire d'or. Mais parlons de Juliette : cette enfant est mon bijou, c'est la plus gentille et la plus aimable des quatre, et voilà pourquoi je la destine à notre fils de millionnaire.

—Dieu veuille, ma voisine, que tout cela réussisse! Mais quel est le nom du monsieur!

—Émile Raymond. Ecoutez cette petite lettre que Mme d'Arnaud, qui est malade à sa campagne, m'a envoyée pour vous la communiquer, écoutez :

Paris, le 10 juin 18...

« Madame et chère amie,

» Permettez-moi de vous recommander, ainsi qu'à l'excellente Mme Deschamps, dont je n'oublierai jamais les soins affectueux, un jeune homme plein de mérite à qui l'on

a conseillé l'usage de vos eaux minérales. C'est M. Émile Raymond, dont le nom déjà célèbre ne doit pas vous être inconnu ; il compte rester à Bourbon un mois pour le moins, et selon toute apparence il y arrivera le 15 au soir. Ayez la bonté de l'aider de votre mieux pour tous les arrangemens nécessaires, et agréez, madame et chère amie, l'assurance de mes sentimens les plus dévoués. »

—Bon, dit Mme Deschamps ; mais qui nous dit que ce M. Émile Raymond soit le fils d'un millionnaire?

—C'est moi qui le dis, répliqua vivement Mme Firmin ; écoutez encore et ne m'interrompez plus. L'hiver dernier, quand j'étais à Paris, chez ma cousine Lebas, rue Charlot, au Marais, on ne parlait dans tout le quartier du Temple que des bals de M. Raymond, le fameux banquier millionnaire. J'allais avoir une invitation

pour moi et pour Juliette, quand mes maudites affaires m'ont rappelée ici. Eh bien ! c'est le propre fils de ce M. Raymond qui vient aux eaux. La chose tombe sous le sens, *un nom célèbre*, un nom qui ne doit pas nous être inconnu : pesez ces expressions, ma voisine, et jugez vous-même s'il y a lieu d'avoir le moindre doute. »

Mme Deschamps fit un signe d'assentiment, et elle ajouta : « Je serai ravie que Juliette devienne une grande dame; en attendant, voilà un locataire comme il en faut à ma maison.

—Et le cadeau de noces, reprit Mme Firmin en souriant, voilà ce qui ne vous manquera pas non plus.

—Ah! fi donc, fi donc, ma chère voisine; ne croyez pas que l'intérêt.....

—Mon Dieu, à qui le dites-vous, madame Deschamps, vous la meilleure amie, la plus généreuse? »

Ce compliment fit sourciller la vieille dame ; le mot *généreuse* surtout lui paraissait cacher quelque piége. Cependant elle se rassura complétement lorsque sa voisine eut ajouté : « Ah çà ! je vous quitte, je suis très-pressée ; il faut que j'aille préparer Juliette, lui donner le mot d'ordre. Convenons de nos faits, en voici le programme : 1° faire bon visage à M. Émile Raymond; 2° l'inviter à dîner demain chez vous, et l'empêcher de se rencontrer avec la grande Constance, que je trouve toujours sur mes talons quand je veux produire mes filles.

—A merveille, pour cela je comprends, interrompit Mme Deschamps ; mais le dîner est-il si nécessaire?

—Absolument; c'est le meilleur moyen de brusquer la première entrevue. Vous aurez ma fille, et moi l'abbé Barbeau, personnage muet à table, qu'il faut cares-

ser pour qu'il ne nous trahisse pas, et enfin Mme Audriet, qui est à moitié sourde et aux trois quarts aveugle.

—Mais demain, voisine, un dîner demain! y songez-vous? Je n'ai rien de prêt, et vous savez comme j'aime à faire les choses. Il me faut huit jours.

Huit jours! ah Dieu de Dieu! ce serait la mort de notre projet. Si nous ne prenons pas les devans, ce sera pour un autre, madame Deschamps, et adieu le cadeau de noces. La mère de Constance est à l'affût, l'intrigante! Aucune bassesse ne lui coûtera. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Si vous voulez, je vous prêterai une poularde, un filet de bœuf et six assiettes de dessert.

—Merci, merci, ma voisine, dit Mme Deschamps d'un air piqué; je trouverai moyen d'arranger tout cela et de faire honneur à ma maison.

—Eh bien! adieu donc, je vais guetter à la fenêtre l'arrivée du futur. »

Mme Firmin en prononçant ces derniers mots, prit son ombrelle pour sortir; mais son amie l'arrêta et lui dit : « Croyez-vous qu'on ait parlé à Paris du prix de mes appartemens?

—Je n'en sais rien; mais qu'est-ce que cela peut faire?

—Cela fait beaucoup; un millionnaire ne tient pas à l'argent, et dans tous les cas il doit payer plus qu'un autre. Je lui louerai six francs par jour au lieu de quatre.

—Mais, ma voisine, pourquoi faire des exceptions? Cela pourrait effrayer le jeune homme; d'ailleurs il vous est recommandé.

—Madame Firmin, vous ne songez qu'à vos affaires; il me semble qu'il n'y aurait pas de mal à ce que je fisse les miennes en même temps.

—Eh bien! arrangeons-nous : louez vos chambres du second quatre francs dix sous par jour...

—Non pas, il me faut cinq francs, pas un sou de moins. Songez donc que j'ai besoin de m'indemniser de tous les frais que va m'occasioner ce mariage; n'ai-je pas déjà un dîner?

—Bien, bien, voisine; comme vous voudrez. » Et Mme Firmin sortit, puis revint sur ses pas d'un air empressé. « J'oubliais, madame Deschamps, une recommandation importante : ne faisons devant ce jeune homme aucune allusion à la fortune de son père, si lui-même n'en parle pas le premier. Je ne serai pas fâchée d'avoir l'air d'ignorer totalement qu'il est riche; et d'ailleurs il sera bien plus agréable pour lui de se croire aimé sans intérêt... Adieu. » Et Mme Firmin sortit cette fois pour tout de bon.

La vieille dame, restée seule, prit deux ou trois prises de tabac d'un air pensif, et en branlant la tête comme quelqu'un qui n'est pas entièrement sûr d'être satisfait ; puis elle se leva de son siége, et dit à moitié haut, à moitié entre ses dents : « Tout cela est bel et bon; mais, quoi qu'en dise la voisine, je louerai six francs à ce jeune homme, je le dois pour l'honneur de ma maison : les gens riches n'estiment les choses que quand on les leur fait bien payer. Voilà qui est dit. » Et là-dessus elle alla préparer l'appartement destiné au fils du millionnaire.

Quand l'arrosoir, le balai et la brosse eurent passé dans tous les coins et recoins, Mme Deschamps, un plumeau à la main, s'arrêta au milieu de la chambre, et jeta autour d'elle un regard de satisfaction, un regard attendri, semblable à celui d'une mère qui vient d'achever la toilette de son

enfant. «Quelle chambre charmante ! quel bel appartement ! s'écria-t-elle à plusieurs reprises, n'ayant pour son enthousiasme d'autre confident qu'elle-même ; circonstance heureuse qui lui épargnait les chances probables d'une vive contradiction. En effet, l'appartement du second sur le devant, celui où s'étaient conservés le plus de vestiges de l'ancien état de la maison, avait par cela même quelque chose de si étrange, que la servante refusait obstinément d'y entrer seule après le coucher du soleil. Pour tout autre œil que celui d'un antiquaire passionné, il offrait une parfaite alliance du laid, du triste et de l'incommode. La principale chambre était un énorme galetas qu'éclairait une seule fenêtre divisée en quatre panneaux, dont les vitres, enchâssées dans de petites lames de plomb, étaient taillées, les unes en carré et les autres en polygone, de manière à

s'ajuster ensemble et à former un dessin régulier. En face de la porte s'élevait une cheminée gigantesque, dont le manteau, décoré de moulures gothiques, était soutenu par deux figures d'anges ailés, en tunique, et l'étole au cou. Au lieu de plafond, des solives cannelées en chêne d'Irlande, autrefois d'un beau jaune clair, maintenant brunes et enfumées, se prolongeaient parallèlement d'un bout à l'autre de la pièce; enfin des meubles de toutes les époques, depuis le bahut du seizième siècle jusqu'à la chiffonnière contournée du dix-huitième, des siéges de toutes les formes et de toutes les couleurs, figuraient pêle-mêle le long des murailles, en partie boisées, en partie couvertes d'une vieille tenture en maroquin doré.

Après avoir accompli avec une minutieuse exactitude le travail de propreté que, pour *l'honneur de sa maison*, elle ne confiait ja-

mais à personne, Mme Deschamps alla reprendre sa place habituelle dans le petit salon, en face de la fenêtre. Elle tira de son panier à ouvrage un morceau de tapisserie réservé pour les grandes occasions comme ouvrage de cérémonie, et se mit à travailler avec une distraction visible, portant ses yeux tantôt sur la fenêtre qui donnait sur la rue, tantôt sur le cadran de la pendule, et fredonnant entre ses dents un vieil air d'opéra-comique dont les paroles semblaient faire allusion aux pensées agréables qui l'occupaient :

Faut attendre avec patience;
Le jour de d'main c'est un beau jour.

Sur les huit heures, le claquement d'un fouet de poste, musique toujours douce à l'oreille des habitans d'une ville qui possède des eaux minérales, se fit entendre à travers les cris des enfans et les aboiemens

des chiens. Beaucoup de têtes se montrèrent aux fenêtres : « Une calèche ! une calèche ! » disait-on ; et quelques-uns ajoutaient : « C'est un baigneur ! —C'est un voyageur ! disaient les autres ; il ne fera que passer. —Non, la voiture s'arrête, à *la Boule-d'Or*. —Eh ! mon Dieu non ! elle va plus loin. —Au diable ! dit l'aubergiste de *la Boule-d'Or*, qui s'était un peu trop hâté d'accourir sur le devant de sa porte ; ce sera encore pour quelque baraque bourgeoise. » Pendant ce temps, la calèche arrivait en face de la vieille maison, dont la propriétaire, toute rayonnante de joie, s'avança en faisant à l'étranger, qui aussitôt mit pied à terre, une révérence des plus gracieuses. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure agréable et surtout pleine d'expression. Il répondit d'une manière polie aux empressemens de sa future hôtesse ; mais il parut

plus attentif à considérer la façade de la maison qu'à écouter le détail de ses agrémens intérieurs, sur lesquels Mme Deschamps ne tarissait pas. Lorsque le jeune homme entra dans l'immense chambre à coucher dont il a été parlé plus haut, son attention à tout examiner devint encore plus grande; il se promenait de long en large, il allait d'un meuble à l'autre, et s'écriait : « C'est très-curieux, c'est vraiment curieux! » Encouragée par ces exclamations de bon augure, Mme Deschamps se hasarda aussitôt à parler des six francs par jour. « Tout ce que vous voudrez, madame, répondit l'étranger en continuant son examen et en regardant avec une expression de plaisir la cheminée, la fenêtre, la tenture et les meubles; tout ce que vous voudrez; cet appartement me plaît au dernier point! » Ces paroles, qui satisfaisaient à la fois la double passion de

Mme Deschamps, arrivèrent droit à son cœur, et ce fut avec une émotion qui allait jusqu'aux larmes qu'elle répondit à son locataire. En prenant congé de lui avec de nouvelles cérémonies, elle eut soin de l'inviter à dîner chez elle pour le lendemain.

Dès le matin de ce grand jour, tandis que Françoise allumait les fourneaux et commençait les préparatifs du dîner, Mme Deschamps se rendit en toute hâte chez sa voisine. Mme Firmin avait passé une très-mauvaise nuit, tour à tour agitée par l'espoir du succès et par la crainte d'un revers ; sa figure, longue et tirée, ses yeux fatigués, juraient avec le visage frais et les regards brillans de sa fille. La tête chargée d'un triple rang de papillotes, Juliette se tenait à genoux devant sa mère, qui passait au fer les boucles de ses cheveux blonds enveloppées de papier noir. Cette

opération paraissait causer une vive impatience à la jeune fille; elle faisait une mine boudeuse et regardait les mouches voler en attendant le moment de sa délivrance. « Je t'assure, maman, disait-elle, lorsque Mme Deschamps entra dans la chambre, je t'assure que je ne me soucie pas du tout de ce fils de millionnaire.

—Taisez-vous, petite sotte, et ne vous remuez pas tant, car je vais vous brûler, dit Mme Firmin d'un ton sec et sérieux ; » et apercevant sa voisine, elle ajouta avec une grande volubilité de langue : « Eh bien ! ma chère madame Deschamps, il est arrivé en calèche; contez-moi tout cela, qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait? comment est-il?

—Charmant ! charmant ! » répondit la vieille dame avec une expression d'enthousiasme.

Juliette secoua la tête en souriant avec

malice : « Oh! vous dites cela, madame Deschamps, parce qu'il est riche!

— Pas du tout, mademoiselle; je dis qu'il est charmant, parce qu'il est poli, très-poli, qu'il connaît son monde, qu'il ne chicane pas sur le prix des choses, qu'il a toutes les manières d'un homme comme il faut, entendez-vous? »

Juliette haussa les épaules d'un air incrédule et dédaigneux.

« Et puis, ajouta madame Deschamps, c'est un fort joli garçon; il a des yeux noirs longs comme cela; et la vieille dame allongeait un de ses gros doigts potelés et chargés de bagues.

— Et ses cheveux? dit Juliette.

— Noirs comme ses yeux. Ah! tu auras là un joli mari, mon bijou!

— Madame Deschamps, est-il grand ou petit?

— Ni l'un ni l'autre; taille moyenne, très-bien mis et fait à peindre.

— Tiens, maman, dit Juliette en riant, c'est-il drôle! voilà justement comme je les aime.

— C'est fort heureux! dit la mère. Croiriez-vous, madame Deschamps, que cette petite péronnelle ne voulait pas en entendre parler? Mademoiselle disait que tous les hommes riches sont bêtes! »

En ce moment, madame Deschamps, qui était près de la croisée, fit un geste de surprise, et s'écria : « Tenez, le voilà qui passe, là, à droite; il va aux bains! »

La mère et la fille se précipitèrent à la fois du côté de la croisée; mais aussitôt Madame Firmin arrêta Juliette par le bras: « Ne vous montrez pas comme cela, mademoiselle; ne vous montrez pas!

— Oh! je t'en prie, maman, laisse-moi le voir, dit Juliette en se débattant et en

frappant du pied avec impatience, laisse-moi donc, il faut bien que je sache s'il me plaira!

—Ce n'est pas nécessaire : tenez-vous tranquille; tout le mouvement que vous vous donnez va vous brouiller le teint.

— Ah çà! mes amies, reprit madame Deschamps, je vous dis adieu, car je n'ai pas le temps de jaser: le jeune homme a accepté mon dîner; ainsi tenez-vous sous les armes pour quatre heures précises. De ce pas je vais inviter l'abbé, avec madame Audriet, et puis aider un peu Françoise à la cuisine. Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous me donnez une fière besogne. »

Lorsque la vieille dame fut sortie, madame Firmin s'assit dans l'embrasure de la croisée, et ordonna à Juliette de se placer devant elle. « Ah çà, ma fille, dit-elle avec

gravité, vous rappelez-vous la leçon que je vous ai faite hier? »

Juliette leva les yeux comme pour chercher; puis, frappant ses mains l'une contre l'autre : « Oui, maman, je sais... Tu m'as dit de me faire adorer du fils du millionnaire, d'être jolie, d'être aimable et de montrer mes talens.

— Sans doute, mademoiselle, c'est le fond de la chose; mais je ne me suis pas expliquée si crûment... En vérité, ma fille, vous avez encore l'esprit si peu formé, que jamais on ne croirait que vous avez passé trois ans dans *la capitale*.

— Mais, maman, tu te trompes aussi, toi; tu te trompes toujours quand tu parles de cela : c'est trois mois que je suis restée à Paris, et j'aurais bien voulu...

— Taisez-vous, mademoiselle, et songez qu'une fille de votre âge doit répondre oui à tout ce que dit sa mère. Je t'assure, Ju-

liette, que si tu ne sais pas mieux te conduire, je ferai venir Alexandrine, Thérésia ou Naïda, pour épouser le fils du millionnaire. »

Cette menace, prononcée d'un ton sévère, effraya tellement la jeune fille, qu'elle se mit à pleurer. Ses larmes eurent le double effet d'attendrir le cœur maternel de madame Firmin, et de lui faire craindre qu'un chagrin trop vif ne vînt tout à coup gâter le teint frais et reposé de sa fille; elle s'empressa d'essuyer les yeux de Juliette avec un linge mouillé, afin qu'ils ne devinssent pas rouges. La paix ainsi rétablie, on s'occupa de la toilette. Cette occupation dura trois heures, et mit au supplice la pauvre Juliette, dont le désir de plaire était loin d'être égal à l'ambition de madame Firmin. Tiraillée par les mains de sa mère, et presque étouffée dans son corset, elle murmurait entre ses dents : « Ah! s'il

n'avait pas les yeux noirs, comme je le détesterais ! » Enfin le dernier coup de peigne fut donné, la dernière épingle attachée; et la jeune fille, raide dans sa robe comme une poupée habillée de taffetas gommé, reçut l'ordre de marcher bien droite pour la vérification définitive, et de ne plus s'asseoir jusqu'au dîner, afin de n'être pas chiffonnée. Heureusement quatre heures sonnèrent bientôt.

Lorsque la mère et la fille entrèrent dans le salon de madame Deschamps, où tous les convives se trouvaient déjà réunis, l'abbé Barbeau et madame Audriet, qui étaient gens de bon appétit, firent un ah ! ah ! de plaisir, et le jeune étranger se leva d'une manière polie, mais sans adresser à Juliette ce regard d'admiration sur lequel madame Firmin avait compté pour le début: au contraire, il eut peine à s'empêcher de sourire, en voyant la révérence cé-

rémonieuse, la tournure à la fois guindée et importante de la mère, et le singulier attifage de la jeune personne, surchargée de colifichets et de rubans de toutes les couleurs. Madame Firmin s'aperçut, sans en deviner la cause, que leur entrée n'avait produit aucun effet; mais il fallait plus d'un échec pour la déconcerter. Avec son assurance ordinaire, elle entama la conversation, en disant à madame Deschamps: « Mille pardons, ma chère, si nous arrivons un peu tard; Juliette s'est oubliée à son piano, après avoir terminé un paysage à l'aquarelle; nous n'avions plus que dix minutes pour la toilette; à peine si nous avons eu le temps de nous habiller; voilà notre excuse. » Tout cela fut prononcé d'une voix flutée et avec une sorte de grasseyement parisien que madame Firmin affectait dans les occasions solennelles. A chaque mensonge de sa mère, Juliette baissait les

yeux et rougissait; mais il est difficile de savoir si le trouble qu'elle éprouvait était dû tout entier à sa droiture de cœur, car la vue de M. Émile venait de produire sur elle une impression qui la rendait encore plus timide qu'à l'ordinaire.

On se mit à table. Madame Audriet et l'abbé dévoraient; mais ce dernier, pendant qu'il mangeait de son mieux, trouvait encore le moyen de regarder tout le monde en dessous. Madame Deschamps entassait les morceaux sur les assiettes, et faisait les honneurs de son dîner avec un grand luxe de paroles. Quant au jeune Parisien, il s'ennuyait beaucoup, et trouvait un peu rude le métier d'homme poli en province. Parlant peu et d'un air distrait, il n'adressait pas même un coup d'œil à mademoiselle Firmin, qui avait été placée en face de lui. La pauvre Juliette avait fini par croire, sur la parole de sa mère,

qu'elle plairait infailliblement dès qu'on l'auroit vue. La parfaite indifférence de celui dont elle devait enlever le cœur d'assaut fut pour elle une véritable mortification; de plus, elle tremblait d'être grondée et punie de son peu de succès en rentrant à la maison, et cette crainte, à laquelle se mêlaient d'autres pensées d'une nature vague et mystérieuse, amena une larme au bord de ses paupières; elle baissa la tête, et, le moment d'après, soit pour respirer plus à l'aise, soit par une inspiration de coquetterie, elle se délivra à la fois de son grand chapeau rose et d'une écharpe de barége ponceau. Cette partie ridicule et désavantageuse de sa toilette ainsi enlevée, Juliette montra un très-joli visage et tous les charmes d'une fille de dix-sept ans. Ce petit coup de théâtre, qui attira l'attention des convives, produisit un léger changement dans la physionomie

du jeune étranger; ses regards, distraits jusque-là, prirent de temps en temps une direction qui fit battre de joie le cœur de madame Firmin : « Le coup s'est fait attendre, pensa-t-elle, mais il sera décisif; le fils du millionnaire est à nous! »

Après avoir vu figurer sur la table quinze plats de dessert, que madame Deschamps avait étalés dans la double intention de se montrer magnifique et de faire honte à madame Firmin de sa proposition de la veille, les convives se levèrent et passèrent tous dans le jardin, à l'exception de l'abbé, qui s'esquiva, sous prétexte d'aller dire son bréviaire, et de madame Audriet, qui s'endormit. Au bout de quelques minutes, la maîtresse de la maison laissa la mère et la fille seules avec le jeune étranger. Grâce à cette absence, qui la rendait maîtresse de la conversation, madame Firmin eut soin de glisser, au milieu

d'un flux de paroles, trois informations importantes, à savoir : que Juliette était grande musicienne, qu'elle lisait l'italien aussi couramment que le français, et qu'elle déclamait les vers comme mademoiselle Georges. Dans plus d'une occasion, la jeune fille avait reçu, sans trop d'embarras, ces éloges dont sa mère était prodigue; mais, cette fois, le rouge lui monta au visage, et elle ressentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte. Pour ne pas en entendre davantage, elle s'arrêta seule au milieu d'une allée devant un rosier en fleurs, qu'elle se mit à effeuiller avec tant de distraction qu'une épine lui entra dans le doigt. Elle fit un petit cri, et au même instant une personne que sa rêverie l'avait empêchée d'apercevoir, la prit amicalement par la taille; c'était madame Deschamps, qui revenait tout essoufflée, après avoir mis ordre à son ménage : « Ah ça!

dit-elle, si tu te piques les doigts, tu ne pourras pas nous jouer du forté;» et faisant quelques pas vers monsieur Raymond, qui s'avançait : « Monsieur, vous aimez la musique, sans aucun doute? Eh bien! vous allez entendre une virtuose; la voilà! — Oh! je ne sais rien, » dit Juliette, en baissant les yeux, et en balbutiant comme une pensionnaire. Sa mère lui pinça le bras avec colère, tout en conservant sa physionomie riante et cérémonieuse. La jeune fille se tut, et d'un air docile suivit la compagnie jusqu'au salon.

« Que vas-tu nous jouer? dit madame Firmin en débarrassant le piano des chiffons qui l'encombraient; que vas-tu nous jouer, chère enfant? Le choix est assez difficile. Commence toujours par une fantaisie de Hertz; tu nous donneras après du Beethoven et du Rossini. » Juliette regarda sa mère avec des yeux effarés, et,

toute tremblante, resta debout, devant le piano ouvert. — Allons, dépêchons-nous, dit madame Deschamps en prenant un chat sur ses genoux et sa tapisserie à la main, on est prêt à vous entendre. »

S'avançant d'un air doucereux, comme pour aider sa fille à s'arranger sur sa chaise, madame Firmin lui dit à l'oreille : « Si tu fais la sotte, je te réponds que demain je fais revenir Naïda. Allons, joue vite et fort, n'importe quoi. » Ces paroles produisirent sur Juliette l'effet d'un coup électrique ; elle n'hésista plus, et, promenant ses doigts sur les touches du vieux piano, elle en tira des sons maigres et fêlés; à peine savait-elle où ses mains se posaient; la gauche faisait constamment le même accompagnement de batterie, et la droite divaguait au hasard. Grâce à l'emploi de la pédale, et à tout le mouvement qu'elle se donnait, la pauvre fille parvint à réaliser

le désir de sa mère, et fit en effet beaucoup de bruit. Pendant ce temps, madame Firmin battait la mesure du pied et de la tête; madame Deschamps, transportée d'aise, applaudissait; le jeune homme avait un air glacial; et Juliette pleurait devant son pupitre, comprenant, pour la première fois de sa vie, qu'elle était fort ignorante et qu'on la rendait ridicule.

Lorsque trois accords faux eurent terminé ce brillant morceau de musique, la jeune fille quitta le piano, et, baissant toujours les yeux, alla s'asseoir à quelque distance, comme pour échapper à tous les regards. « Mais pourquoi t'éloignes-tu, Juliette? dit l'impitoyable madame Deschamps; tu n'en es pas quitte, ma fille; il nous faut à présent un peu de déclamation; n'est-ce pas, Monsieur? » L'étranger, qui croyait dès-lors être au bout de son rôle de complaisance, et cherchait des yeux son

chapeau, répondit à contre-cœur : « Je serai charmé... si mademoiselle veut bien...

— Allons, ma petite belle, allons, reprit la bonne dame, stimulée par les regards, les signes, et les coups de pied d'encouragement de madame Firmin, donne-nous une jolie tirade, le songe d'Athalie, par exemple, ou la déclaration de Phèdre à Hippolyte, ou bien...

— Non, ma chère, dit madame Firmin d'un ton péremptoire, il faut de la gradation en tout, il faut que Juliette ménage ses moyens; le passionné et le terrible viendront plus tard. Commençons par quelque chose de doux et de pastoral.

— Ma foi ! ma voisine, vous avez raison; du pastoral, quelque chose d'amusant, de gai, comme les satires de Boileau. Il y en a une qui me fait toujours rire, et j'en sais deux vers depuis plus de quarante ans :

> Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
> S'élevaient trois lapins.....

— Nous ne savons rien de Boileau, dit madame Firmin, c'est trop froid. Je propose une idylle, une charmante idylle de Fontenelle :

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine.

— Ah ! oui, reprit madame Deschamps, *Ismène et Corilas;* je la connais aussi, moi; et elle se mit à déclamer :

Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux !

— Voilà un joli vers ! ajouta-t-elle; et c'est aussi un bon conseil pour vous jeunes gens. » Là-dessus elle fit un éclat de rire qui dura près d'une minute. Juliette rougissait à faire pitié. M. Raymond, quoiqu'il fût à cent lieues de comprendre ce qu'il y avait de finesse dans ces paroles, éprouvait un certain embarras; il souffrait, par bonté de cœur, du rôle absurde qu'on allait faire jouer devant lui à cette jeune fille timide

et modeste. Mais son air froid et son peu d'empressement ne sauvèrent pas la pauvre enfant ; elle récitait déjà le second vers de la fameuse idylle :

Corilas sans témoin entretenait Ismène.

lorsqu'un joyeux éclat de voix se fit entendre à la porte. Au même instant l'abbé Barbeau, entra suivi d'une jeune personne de grande taille, très-brune, assez belle d'ailleurs, et de manières fort dégourdies.

A cette vue, madame Firmin resta pétrifiée : c'était la grande Constance, l'éternelle rivale de ses filles, que l'abbé amenait pour faire niche à sa voisine, dont il avait deviné les projets. Revenue de sa première surprise, madame Firmin, toujours habile en ressources, trouva aussitôt un expédient pour contre-miner la méchanceté de l'abbé. Le jour baissait, et une partie du salon était déjà fort obscure. Par

un bonheur inattendu, la chaise de la mère de Juliette se trouvait placée de ce côté; à force de politesses, de complimens et d'amitiés apparentes, elle eut soin d'attirer son ennemie auprès d'elle, et de la faire asseoir précisément dans l'endroit le moins éclairé, dans un recoin où il était impossible que l'œil d'Émile Raymond pût pénétrer. Alors, se tournant vers madame Deschamps, elle lui dit à l'oreille quelques mots. Grâce à cette confidence, l'obscurité s'épaissit de plus en plus, et gagna même tout l'appartement, sans que la maîtresse de la maison songeât le moins du monde à faire apporter de la lumière. M. Émile profita des ténèbres qui enveloppaient la société pour faire une retraite qu'il méditait depuis long-temps, et s'esquiver à petit bruit. A peine eut-il fermé la porte, que madame Firmin proposa une partie de whist, qui eut lieu en effet, et où

elle se montra extrêmement gaie. Le soir, en se couchant, elle dit à sa fille : « Ce diable d'abbé et sa géante ont été bien attrapés ! — Et nous aussi, maman, reprit Juliette d'une voix triste. — Va, tu n'y entends rien, répliqua la mère; le jeune homme est fou de toi ! »

Durant les quinze jours qui suivirent, les deux voisines firent assaut d'adresse et de zèle pour amener une seconde entrevue; mais tous leurs efforts furent inutiles. M. Raymond, hors les heures de bain et de promenade, se tenait obstinément renfermé dans sa chambre; on eût dit qu'il était sur ses gardes, car toujours il trouvait quelque défaite pour éluder les invitations de son hôtesse. « C'est un philosophe ! dit un jour la vieille propriétaire. — Non, non, ma chère, répondit la mère de famille avec une assurance qu'elle était loin d'avoir intérieurement; il est amou-

reux, très-amoureux ! N'avez-vous pas vu comme il regarde en l'air, dans le jardin, dans la cour, et même en pleine rue? Il a presque toujours les yeux au ciel. » Madame Deschamps ne put s'empêcher de rire : « Ah! ma voisine, reprit-elle, vous n'y êtes pas : si ce jeune homme va le nez en l'air, ce n'est pas pour Juliette, ma pauvre madame Firmin; malheureusement ce n'est pas pour elle, c'est pour ma maison, qu'il examine depuis les cheminées jusqu'au pavé; s'il est amoureux, c'est de mes mansardes historiées, et je vous avoue que cette passion ne lui fait aucun tort dans mon esprit. » Madame Firmin eut peine à contenir un violent accès d'humeur; et les deux voisines se séparèrent en haussant les épaules, et en disant l'une de l'autre : « Elle est folle! »

Cependant Juliette, contre son habitude, devenait rêveuse et avait de fre-

quentes insomnies ; le souvenir de l'étranger, de sa voix douce, de ses grands yeux noirs, lui était resté au cœur. A force d'y rêver, elle perdit sa gaîté d'enfant, et ses belles couleurs disparurent ; enfin, depuis ce fatal dîner, c'est le nom qu'elle-même lui donnait, une sorte de révolution s'était opérée dans son esprit : elle apercevait sous leur véritable jour la conduite et les projets de sa mère ; elle se promettait de n'y tremper en rien, et même de les déjouer avec fermeté. Ce n'était qu'avec répugnance qu'elle se laissait conduire chez madame Deschamps, bien qu'elle sentît au fond de son ame un vif désir de revoir cet Émile si froid pour elle ; mais la fierté lui était venue avec l'amour. Quant à M. Raymond, malgré des charmes extérieurs auxquels il n'était pas du tout insensible, une petite provinciale aussi sottement élevée n'avait rien d'assez inté-

ressant pour l'occuper un seul jour, et le lendemain du dîner il ne pensait pas plus à mademoiselle Firmin qu'à sa mère.

Quoiqu'elle fût sérieusement inquiète, madame Firmin ne perdit pas courage : « il faut frapper un grand coup, » se dit-elle un matin; et elle courut chez sa voisine. « Madame Deschamps, je pars et je vous laisse Juliette; ces lambineries m'assomment; j'ai trois autres filles à pourvoir, et il n'est pas juste que je perde tout mon temps avec celle-ci.

— Comment, s'écria madame Deschamps, quelle idée! je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— C'est pourtant clair, ma chère amie; je veux dire que je vous confie Juliette, parce que je vais aller mettre en train le mariage de Naïda. Voilà un régiment qui arrive à Moulins : le colonel n'est pas marié;

et vous seriez fâchée vous-même si je perdais cette bonne occasion.

— Mais, madame Firmin, pourquoi me laisser Juliette?

—Pour qu'elle soit toute la journée, le matin et le soir, à deux pas de M. Emile Raymond, qu'il puisse la rencontrer dans la cour, sur l'escalier, au jardin, au jardin surtout, je vous le recommande; le grand air et la verdure font toujours de l'effet sur le cœur des jeunes gens! La petite a de beaux yeux, et je vous réponds qu'avant trois jours.....

— Me mettre Juliette sur les bras! interrompit madame Deschamps avec humeur; ah ça! mais nous n'avions pas mis cette clause dans notre marché, dans notre arrangement, je veux dire... »

La bonne femme s'effrayait de la responsabilité qui allait peser sur elle, et plus encore du surcroît de dépense que ce nou-

veau commensal occasionerait dans son ménage.

— « Ma chère voisine, lui dit madame Firmin d'un ton attendri, après avoir tant fait pour nous, ne reculez, pas je vous en conjure; il faut que Juliette reste quinze jours ici, c'est indispensable, c'est le *sine quâ non*. Que la noce ait lieu, et vous aurez...

— Allons, dit madame Deschamps, n'en parlons plus, je prendrai Juliette.

—Ah! je vous reconnais bien là! Tâchez seulement de pousser les choses un peu vite; amenez des rencontres, des entrevues, des tête-à-tête, chauffez, chauffez!

— Mais si le feu allait trop grand train?

— Laissez faire.

— Madame Firmin, c'est que les choses peuvent tourner à l'amour, sans tourner au mariage.

—Laissez faire.

— Cependant si je m'apercevais...

— Eh ! laissez faire.

—Ma chère amie, je vous préviens que, pour l'honneur de ma maison, je dois veiller à ce qu'il ne se passe rien que de convenable.

— Bien, très-bien, c'est ce que je voulais dire, adieu ! Je vais vous envoyer ma fille. »

Transportée d'une manière aussi inattendue dans la maison vers laquelle se dirigeaient toutes ses pensées, Juliette éprouva beaucoup de trouble, et ses résolutions de réserve et de fierté chancelèrent considérablement. Les heures où Émile devait entrer, sortir, passer dans la rue, étaient celles qu'elle choisissait pour broder auprès de la fenêtre, à demi-cachée derrière le rideau ; par momens elle était tentée de faire remarquer sa présence et de se faire adresser quelques paroles les plus indifférentes, les plus cérémonieuses;

mais un instinct de pudeur et de timidité la retenait. Trois jours se passèrent sans qu'Émile Raymond se doutât le moins du monde que la jeune personne avec laquelle il avait dîné habitât sous le même toit que lui; et chaque jour madame Deschamps reçut régulièrement une lettre dont la substance était: « Où en sont les choses? le jeune homme s'est-il déclaré? » A la lecture de la dernière, la bonne dame secoua la tête d'un air qui voulait dire : « Si cela continue, adieu le cadeau de noces »; ce ne fut pas en vain que cette pensée lui trotta par la tête durant une partie de la nuit. Quoique son esprit fût d'ordinaire peu inventif, elle imagina un stratagême; et le lendemain matin, épiant le moment où son jeune locataire entrait dans le jardin un livre sous le bras : « Juliette, dit-elle, va-t'en tout de suite me cueillir un gros bouquet de persil. »

Sans défiance du piége qu'on lui tendait, la jeune fille appela le petit chat dont les tours interrompaient souvent ses rêveries, et courut avec lui d'un seul trait jusqu'au bout du jardin. Dès qu'elle eut pris sa course, madame Deschamps monta de toute la vitesse de ses jambes au haut d'une des tourelles qui flanquaient la façade de sa maison, et d'où la vue s'étendait très-loin : elle tenait à la main une belle lorgnette d'Opéra que lui avait laissée en souvenir un baron allemand, dont elle citait souvent la politesse et le savoir-vivre. Parvenue, non sans fatigue, à ce qu'elle appelait son belvédère, elle s'installa devant une petite fenêtre qui donnait sur le jardin ; la lorgnette fut dirigée de ce côté par la vieille dame, dans une double intention : celle de voir si, comme elle le disait elle-même, le feu prendrait aux étoupes, et si cette explosion tant dé-

sirée n'amènerait rien de contraire à l'honneur de sa maison.

Il faisait un temps superbe; le soleil à moitié caché, l'éclat des fleurs, leur parfum, le chant des oiseaux, tout ce qui fait le charme d'une belle matinée se réunissait pour animer la jeune fille et lui donner une sorte de vertige de plaisir et de bien-être; son ame éprouvait le besoin de se répandre en mouvemens de joie et de gaîté; elle souriait au ciel, aux fleurs, à la verdure; elle se sentait libre et heureuse, comme les papillons qu'elle suivait de l'œil dans les mille détours de leur vol capricieux; le petit chat faisait autour d'elle les gambades les plus joyeuses, s'élançant après les grosses mouches qui bourdonnaient le long des plates-bandes, ou se mettant en arrêt devant chaque oiseau qu'il voyait sautiller en picotant sur le sable des allées. Cette folle joie du gracieux animal fut encore un sti-

mulant pour Juliette; elle allait et venait à travers le jardin, courant toujours et ne pensant déjà plus au persil qu'elle devait cueillir.

Plusieurs fois, elle passa et repassa devant un cabinet de verdure où M. Raymond venait de s'asseoir. Au bruit d'un pas vif et léger, il leva les yeux de dessus son livre, et reconnut, non sans un peu de surprise, dans cette jolie enfant qui voltigeait autour de lui, la petite provinciale qui lui avait paru si gauche : oui, c'était bien la même jeune fille, mais embellie par la liberté dont elle jouissait dans ce moment, embellie par l'absence d'apprêt et de mauvais goût dans sa toilette, par sa simple robe de percale et ses cheveux relevés sans boucles sur le sommet de la tête. Émile la suivait des yeux avec un extrême plaisir et sans faire un seul mouvement, de crainte de l'effaroucher par sa présence.

Il la vit, au plus fort de ses courses folâtres, s'arrêter subitement, prendre un air pensif, et se diriger vers un banc de gazon qui touchait au treillis garni de branches de vigne et de clématite sous lequel il était placé. Elle s'assit et baissa la tête sur sa poitrine qui semblait agitée, tandis que le bout de son pied traçait sur le sable quelques caractères confus. Bientôt cette distraction rêveuse prit tous les caractères de la tristesse; et des larmes, qu'elle essuyait à mesure, coulèrent une à une sur ses joues. Intéressé par ce spectacle, et cherchant à deviner ce qui se passait alors dans ce cœur de jeune fille, saisie d'un chagrin si vif au milieu des élans d'une joie presque enfantine, l'étranger devint pensif à son tour, et laissa tomber par mégarde le livre qu'il tenait à la main. Ce bruit fit tressaillir Juliette; elle tourna la tête brusquement, et ce ne fut pas sans frayeur qu'elle aperçut

à travers le treillage les yeux noirs d'Émile Raymond. Se voyant découvert, le jeune homme s'avança vers elle et lui dit d'une voix douce : « Je vous ai fait peur, mademoiselle?

—Oui, monsieur, répondit Juliette sans se déranger, quoiqu'elle eût l'intention de faire un mouvement pour quitter sa place; oui, vous m'avez fait bien peur, car je ne vous croyais pas là.

—Y a-t-il long-temps que vous êtes ici? reprit Émile dans le dessein de la rassurer, je ne vous ai aperçue qu'à l'instant même. »

Cette question dissipa en partie l'embarras de Juliette ; car elle pensa que M. Raymond ne l'avait pas vue pleurer.

« Vous êtes venue de bien bonne heure faire une visite à madame Deschamps, ajouta celui-ci, après un moment de silence durant lequel il prit place sur le banc.

—Ce n'est pas une visite, monsieur; je demeure ici depuis trois jours.

— Vraiment? que je suis fâché de ne pas l'avoir su plus tôt! »

Cette simple phrase fit briller de plaisir les yeux de la jeune fille; mais une expression de dépit parut sur son visage, lorsque Émile eut ajouté : « Vous n'avez donc pas joué du piano? à vous entendre, j'aurais pu deviner que c'était vous.

— Ah! monsieur, pourquoi vous moquer de moi! dit Juliette avec un accent de reproche triste et doux; ce n'est pas bien de votre part; je vous croyais un si bon cœur!

— Me moquer de vous, mademoiselle! dit Émile de plus en plus intéressé par cette naïveté d'enfant, oh! je ne me le pardonnerais pas!

— Et cependant vous le faites bien réellement, car ce n'est pas sans intention que

vous me parlez de ce vilain piano; si au moins, en vous apercevant de mon ignorance, vous aviez pu deviner combien je souffrais... combien il m'en a coûté d'obéir aux ordres de maman!

—En vérité, mademoiselle, je suis touché, vivement touché de la peine que je vous ai faite.

—A la bonne heure, répondit Juliette, je vous crois à présent, et je vous trouve bien bon; mais dites vrai, n'est-ce pas que ma musique et mes vers vous ont bien diverti à mes dépens?

—Ne croyez pas cela, ne le croyez pas.

—Si, je le crois, et j'y pense toujours, car j'en ai été désolée; je craignais tant de vous avoir déplu! »

L'aveu que renfermaient ces paroles ne fut pas perdu pour celui à qui elles étaient adressées; quant à la jeune fille, elle n'avait aucune conscience de l'interprétation

qu'on pouvait donner aux mots qui venaient de lui échapper. En ce moment, une guêpe de la plus grosse espèce se mit à tourner en bourdonnant autour des deux interlocuteurs, allant plusieurs fois de l'un à l'autre, comme pour choisir avec réflexion la tête sur laquelle elle voulait se poser. Emile se leva aussitôt, et battant l'air avec son mouchoir, il força l'insecte à s'éloigner; mais ce ne fut que pour un instant. La guêpe revint à la charge, montrant cette fois une prédilection particulière pour le visage de la jeune fille, qu'elle entourait de cercles qui allaient se rétrécissant de plus en plus. M. Raymond reprit son mouchoir, poursuivit de nouveau la guèpe, jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue, et revint s'asseoir sur le banc : « C'est une chose incroyable, dit-il, que l'acharnement de ce maudit insecte.—Oui, répondit Juliette; mais une chose encore

plus singulière, c'est qu'il y a des idées qui sont comme cela ; plus on veut les chasser, plus elles reviennent. »

Émile trouva de la grâce dans ce propos ; il sourit et reprit la conversation sur un ton plus élevé. Le soin qu'il eut de mettre tout ce qu'il disait à la portée de son interlocutrice rendit à la jeune fille sa liberté d'esprit et son enjouement naturel. Animée par le plaisir qu'elle trouvait à cet entretien, elle en devenait plus jolie, et à travers son ingénuité M. Raymond découvrait, avec un intérêt toujours croissant, qu'elle ne manquait ni d'intelligence ni de finesse : « Quelques leçons, disait-il en lui-même, et l'on ferait d'elle une femme charmante. »

L'attention plus vive des deux côtés favorisa une nouvelle attaque de la guêpe, qui, suivant l'obstination naturelle à son espèce, n'avait fait qu'une retraite simu-

lée, et qui, changeant de tactique, au lieu de perdre le temps à tournoyer, s'abattit sur une des mains de Juliette et la piqua de manière à lui arracher un cri. Hors de lui en la voyant toute pâle de la souffrance qu'elle éprouvait, M. Raymond saisit sa main déjà enflée, et, après d'inutiles efforts pour en faire sortir l'aiguillon, la porta à ses lèvres sans intention bien précise, par un mouvement dont il ne fut pas maître. En ce moment, madame Deschamps qui, du haut de l'observatoire où elle s'était placée en vedette, avai suivi d'un œil satisfait la scène que nous venons de décrire, trouva que l'intimité des deux jeunes gens faisait des progrès beaucoup trop rapides et qu'il y avait péril pour l'honneur de sa maison. Son attention redoubla, et la lorgnette fut braquée avec autant de fixité que le télescope d'un astronome; mais ce qu'elle avait pris, grace à la distance, pour un

baiser des plus tendres, ne fut suivi d'aucun fait remarquable. Elle vit Juliette faire quelques pas, accompagnée de M. Émile, puis sortir seule du jardin et se diriger vers le salon : « Ah! voilà qui va bien, » se dit-elle, complétement rassurée, et elle descendit aussi vite qu'elle put.

Huit ou dix jours après cet événement, la bonne dame écrivit la lettre suivante:

« Ma chère madame Firmin, mes occupations m'ont privée jusqu'à présent du plaisir de répondre à vos lettres, non affranchies, soit dit en passant; je suis charmée d'avoir à vous apprendre que depuis un certain jour où j'envoyai Juliette cueillir du persil au jardin, le jeune homme s'est épris d'elle si bien que je commence à trouver un peu rude la garde de cette petite; je suis continuellement aux aguets, et ce qui me chicane surtout,

c'est que la déclaration n'a pas encore eu lieu. Tous les soirs je questionne là-dessus votre Juliette, qui me répond que M. Émile n'y songe guère, qu'il n'a pour elle que de l'amitié et que cela suffit à son cœur. Venez donc, ma chère amie, mettre fin à toutes ces sornettes et me décharger de ma responsabilité. Je ne puis faire deux métiers à la fois, soigner ma maison et surveiller une jeune fille; c'est très-sérieusement que je vous le dis. Vous trouverez M. Raymond si bien installé auprès de la petite, qu'on le croirait son frère ou son mari; cependant je puis vous certifier que tout se passe entre eux convenablement; il y a des œillades et des sourires d'intelligence; mais comme je suis toujours là, il n'y aura pas autre chose jusqu'à votre retour, surtout s'il a lieu prochainement.

» J'ai encore à vous dire que Juliette

néglige son forté pour l'italien, qu'elle apprend avec M. Émile. Toute la journée je n'entends plus que des *Amo*, des *Ama*, et d'autres baragouinages. Ce qui me fâche pour le moins autant, c'est qu'au lieu de lui faire réciter de beaux vers d'un auteur connu, le jeune homme passe trois ou quatre heures à lui lire les poésies d'un certain Lamartine.

» Adieu, ma chère madame Firmin; je suis, en attendant le plaisir de vous revoir,

» Votre affectionnée

» Amable Deschamps, née Cotineau. »

La réponse ne se fit pas attendre :

« Ma chère amie,

» J'avais prévu que les choses tourneraient aussi bien que vous me l'annoncez, et cependant je m'en rejouis comme d'une surprise. Malgré votre conseil, je ne par-

tirai pas encore, il faut laisser au jeune homme le temps de s'engager tout-à-fait. D'ailleurs, nous n'avons rien à craindre de Juliette, je lui ai donné à elle et à ses sœurs des principes de vertu trop solides; vous pouvez donc, sans inconvénient, vous relâcher de votre surveillance et laisser nos jeunes gens seuls, afin de leur donner du courage et d'accélérer la marche de cette affaire.

» Je suis dans une bonne veine, tout me réussit; le mariage de ma Naïda est aussi en très-bon train. Au dernier bal, le colonel a dansé trois contre-danses avec elle; de plus, ma chère, il lui a serré la main et répété au moins dix fois qu'elle était charmante. En sortant du bal, il lui a attaché ses socques, et, malgré nos refus, a voulu, à toute force, lui donner le bras jusqu'à la maison. Adieu, ma chère voisine, embrassez pour moi Juliette: j'ai déjà an-

noncé, mais en confidence, son mariage avec le fils d'un millionnaire.

» Votre sincère amie,

» Léontine Firmin. »

Cette lettre parut à madame Deschamps fort peu satisfaisante; cependant une pensée la détermina à prendre les choses en patience. « Plus l'affaire traînera, se dit-elle, plus long-temps je garderai le jeune homme, et six francs par jour valent bien un peu de tracas. » Cette puissante considération l'emporta sur toutes les autres, et la vieille dame se résigna, non sans un certain effroi, à courir toutes les chances de son rôle.

L'intimité dont madame Deschamps avait tracé le tableau à sa manière, et que, suivant ses nouvelles instructions, elle favorisa dès-lors par de fréquentes absences, ne provenait pas tout-à-fait de la

même source pour les deux personnes qui, sous cette inspection quasi maternelle, y consacraient la plus grande partie de leur journée. Du côté de la jeune fille, c'était un premier amour naïf, exalté, absolu ; de l'autre, il n'y avait guère que cet attrait de douce camaraderie dont la puissance est grande sur les hommes que des goûts sérieux tiennent éloignés du monde, mais qui, peu constant et peu exclusif, conduit rarement au mariage. Il n'avait pas fallu à M. Raymond plus de huit jours d'expérience pour qu'il trouvât parfaitement insipide la société des eaux de Bourbon, et qu'il prît la résolution formelle de ne plus voir que la campagne et ses livres. Cette résolution, fidèlement exécutée jusqu'au jour de la rencontre au jardin, n'avait pu tenir après la découverte si piquante et si pleine d'intérêt d'un naturel de jeune fille gracieux, délicat et inculte comme une

fleur sauvage. L'idée d'employer chaque jour quelques heures au développement de cette intelligence comprimée par l'éducation provinciale, cette idée où se mêlait d'une manière confuse, à l'entraînement irrésistible qu'exercent la jeunesse et la beauté, quelque chose de fraternel et même de préceptoral, fut la première base d'une liaison que l'habitude resserra de plus en plus, et qui insensiblement prit un caractère de tendresse. Les leçons, données avec inspiration et écoutées avec un respect religieux, eurent un succès étonnant. Tout un monde d'idées nouvelles s'ouvrit pour la jeune fille, et M. Raymond éprouvait toutes les joies d'un auteur devant son ouvrage. Cependant il y avait de grandes chances pour qu'au terme de la saison des eaux il se remît en route, n'emportant de Bourbon qu'un serrement de cœur et un souvenir

bientôt effacé par de nouvelles impressions, si quelque incident fortuit, une de ces mille péripéties qui arrivent à point nommé pour transformer en engagement effectif un amour de contemplation, ne venait au secours de la passion un peu aventureuse dont la pauvre Juliette s'était éprise. C'est ce qui arriva en effet, et dans une seule soirée, l'affection calme du frère pour la sœur, l'affection grave du maître pour l'élève, prit tout à coup ce degré de vivacité qui était le terme des espérances et de l'ambition de madame Firmin.

Le comité de baigneurs habitués du Casino qui exerçait bénévolement l'intendance des menus plaisirs de la colonie étrangère, fit colporter dans toutes les maisons de la ville une liste de souscription pour un bal. Émile, tout en assurant qu'il ne dansait jamais, que le monde

l'ennuyait, et que par conséquent il n'irait pas à cette réunion, s'inscrivit comme souscripteur, ce qui parut à son hôtesse une marque de prodigalité tout-à-fait significative; quant à Juliette, elle reçut avec une froideur peu commune à son âge l'invitation qui lui fut adressée. « Puisqu'il ne danse jamais, je n'aime plus la danse », se dit-elle avec résolution et de la meilleure foi du monde. Mais quand le jour du bal fut arrivé, l'esprit de jeune fille se réveilla chez elle comme en sursaut, et elle déploya tout ce qu'elle avait d'adresse féminine pour déterminer madame Deschamps à l'y conduire; la chose était difficile, et cependant Juliette y réussit. Alors, faisant, non sans émotion, une autre tentative: « Est-il bien décidé que vous ne dansez plus ? dit-elle à M. Raymond; est-ce un vœu que vous avait fait ?

— Un vœu, répondit-il, mon Dieu non, c'est tout simplement.....

— Ah! si ce n'est que cela, interrompit la jeune fille, venez ce soir au bal par amitié pour moi. »

Émile aurait mieux aimé que cette idée ne fût pas venue à la personne dont il dépendait déjà plus qu'il ne se l'avouait à lui-même; il eût préféré de beaucoup une de leurs soirées tête-à-tête. Mais, après un moment d'indécision et même d'humeur, il céda et promit d'être prêt à huit heures précises.

Durant toute la journée, mademoiselle Firmin fut d'une joie folle, riant, chantant et mêlant ces accès de gaieté à ses préparatifs de toilette. Après une grande délibération avec elle-même, délibération où, grace à l'absence de sa mère, l'instinct du bon goût l'emporta, elle choisit une

parure très-simple. En l'apprêtant, elle disait tout bas avec un sourire : « Oh ! pour le coup, je lui plairai ! » L'heure de la toilette arriva, et, malgré son innocence, Juliette y mit tous les raffinemens d'une coquetterie consommée ; elle essaya dix manières d'arranger ses cheveux, qui étaient remarquablement beaux, et de draper autour de ses blanches épaules les plis de sa robe de mousseline ; enfin un dernier coup d'œil à la glace lui ayant appris qu'elle avait tiré le meilleur parti possible de ses avantages personnels, elle se rendit, agitée de plaisir et d'impatience, dans le salon de madame Deschamps, pour y attendre celui dont un seul regard devait la payer de tant de soins.

Après un quart d'heure d'espérance, la porte s'ouvrit, et M. Raymond parut, mais beaucoup plus pâle que d'habitude ; et dans son négligé du matin. « Mon Dieu !

monsieur, s'écria Juliette, qu'avez-vous? ne venez-vous pas au bal?

— Non, je suis contraint d'y renoncer, répondit Émile en s'asseyant, j'ai une violente migraine, et je viens vous prier de m'excuser. » Par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, Juliette posa sa main sur le front du jeune homme, et s'écria. « Comme vous êtes brûlant! ah! vous souffrez plus que vous ne dites! »

Cette action, accompagnée d'un regard où se peignait la sympathie la plus vive, causa à celui qui en était l'objet une soudaine émotion; le cœur lui battit avec force, pendant qu'il attachait ses yeux sur cette gracieuse figure de femme penchée vers lui avec l'expression de la confiance et du dévouement.

« Mais vous ne répondez pas, reprit Juliette, est-ce que vous êtes plus mal? » Et elle pressait toujours sur le front d'Emile

sa main que l'inquiétude rendait tremblante.

« Cela ne sera rien, » répondit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme, tandis qu'une foule d'idées s'agitaient tumultueusement dans son esprit, idées de peine dans l'isolement, et de bonheur à deux, idées de souffrances adoucies et de chagrins partagés : « Cela ne sera rien, allez ce soir au bal, et...

— Au bal! interrompit Juliette en retirant vivement sa main, au bal! croyez-vous que le souvenir de votre souffrance n'y viendrait pas avec moi, ou que je pourais danser en me disant : Il est malade? Non, non, monsieur Émile, je n'ai ni un si mauvais cœur, ni si peu d'amitié pour vous!

— Vous m'aimez donc? » s'écria Émile dans une sorte de transport. »

La jeune fille ouvrit avec étonnement ses deux grands yeux mouillés de larmes,

et répondit d'un ton de reproche : « Comment! vous ne le saviez pas ? »

Ces paroles, qui n'étaient que l'expression irréfléchie d'une affection aussi pure que tendre, prirent un sens bien différent dès qu'elles arrivèrent à l'oreille d'un homme naturellement passionné et déjà troublé au dernier point par les circonstances de ce tête-à-tête inattendu. Saisi d'une sorte de vertige et précipitant une déclaration qui était dans son cœur, mais qui aurait pu y dormir long-temps encore, il prit entre ses mains les deux mains de la jeune fille, et les serrant avec vivacité pendant que ses yeux répondaient par un regard de feu à des regards pleins de candeur et d'innocence : « Ma Juliette, s'écria-t-il hors de lui, ma bien-aimée, ma femme!.... » La jeune fille pâlit tout à coup et fit un effort pour se dégager; mais Émile la retint, et répéta d'un

ton plus accentué « Oui, ma femme! est-ce que vous ne voulez pas être à moi pour toujours?

— Laissez-moi, dit Juliette de plus en plus troublée, et si tremblante que ses genoux fléchissaient, laissez-moi; » et elle alla se jeter sur un fauteuil à l'autre bout du salon.

Ce nom de femme avait retenti dans son ame comme une accusation; il venait de lui révéler le mystère de ses propres sentimens, mystère que son heureuse inexpérience de la vie lui avait dérobé jusque-là. En comprenant son cœur et celui d'Émile, elle rougissait et s'effrayait à la fois de ce qu'elle avait dit et de ce qu'elle avait éprouvé. Quant à Raymond, il ne conservait pas assez de présence d'esprit pour se faire une idée bien exacte de ce qui se passait alors dans le cœur de Juliette; tout ce qu'il vit, c'est qu'elle s'éloignait de

lui, et qu'elle semblait le repousser par un caprice inexplicable.

« Je me suis trompé, dit-il d'une voix altérée par la surprise et le dépit, je me suis trompé. »

Juliette gardait le silence et demeurait les yeux baissés, effeuillant, avec une sorte de tremblement nerveux, un bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main; lorsque Émile, touchant son front, comme s'il eût éprouvé un redoublement de souffrance, dit: « Tout à l'heure, quand je me croyais heureux, je ne sentais plus mon mal. » A peine ces paroles eurent-elles frappé l'oreille de la jeune fille qu'elle se leva, et, d'un pas ferme, alla s'asseoir près d'Émile en disant : « Pardonnez-moi la peine que je viens de vous faire. Ce n'est pas mon cœur qui est resté muet. J'étais si étonnée, si confuse!..... Que dois-je vous dire pour que vous soyez encore heureux ?

— Dites-moi, Juliette, que je n'ai point fait un rêve, et que vous serez ma femme si votre mère y consent ! »

La jeune fille répondit quelques mots sans suite, mêlés de sourires et de larmes, et cacha dans ses mains son joli visage. En ce moment, l'un de ceux pour lesquels on donnerait des années de vie, la porte s'ouvrit brusquement, et madame Deschamps parut en grande toilette avec une robe de taffetas puce et un bonnet à dentelles surmonté d'enormes pavots : « Ah çà ! dit-elle en jetant sur les deux jeunes gens un regard scrutateur, où en sommes-nous? est-on prêt pour le bal? » Furieux d'une si sotte interruption, Émile ne répondit pas un mot ; mais Juliette s'écria vivement : « Nous n'irons pas au bal !

— Ah ! par exemple, voilà un singulier caprice. Et pourquoi donc, ma petite, vous êtes-vous faite si belle ce soir ?

— Ce sera pour moi, dit Émile, pour moi seul ; n'est-ce pas, Juliette ? »

A cette allocution familière, madame Deschamps fixa de grands yeux sur la jeune fille, qui, sans paraître embarrassée, répondit : « Oui, oh oui ! pour vous seul ! en m'habillant, je n'ai pas eu d'autre idée. Mais, tenez, regardez-moi encore, » ajouta-t-elle en se plaçant debout devant Émile, de manière à ce qu'il pût embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de sa toilette, « n'est-ce pas, monsieur, que je suis bien mise aujourd'hui ? »

Le regard qui répondit à ces paroles fit rougir la jeune fille ; car elle s'aperçut aussitôt qu'elle avait les bras nus et les épaules découvertes. Elle se retira, toute confuse, derrière la taille volumineuse et l'énorme bonnet de madame Deschamps, tandis que M. Raymond souriait en baissant les yeux.

« Mais, mais, dit madame Deschamps, af-

fectant un ton rigide pour conserver jusqu'au bout le décorum, qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle?

— Ce que cela signifie? reprit Juliette d'un air tout à la fois naïf et décidé, cela veut dire que nous nous aimons tous deux, monsieur et moi, et que déjà il m'appelle sa femme

— A la bonne heure, dit madame Deschamps, donnant à sa voix et à toute sa contenance une gravité matronale; à la bonne heure, ce mot est d'un honnête homme : vous avez des vues honorables, monsieur, je n'ai plus rien à dire. »

Mais la vieille dame eut à peine débité cette dernière phrase de son rôle, que laissant déborder la joie qui lui remplissait le cœur, à la vue d'un si beau succès, elle se mit à fredonner, en sautillant :

Tra, la, la, la, à quand la noce?

Et complétant pour elle seule cette agréable improvisation, elle ajouta dans sa pensée :

A quand la noce et mon cadeau?...

« Voyons, dit-elle en s'arrêtant tout essoufflée, parlons raison : monsieur a-t-il fixé l'époque de la célébration?

— Si j'ai le bonheur d'obtenir le consentement de madame Firmin, répondit Émile, j'espère...» Mais sa joyeuse hôtesse l'interrompit par un éclat de rire dont il ne comprit nullement l'à-propos : « Oh! pour cela, dit-elle riant toujours, je n'ai pas d'inquiétude; la chère voisine sait qui vous êtes; elle sait que... »

Ce fut le tour de Juliette d'interrompre; car le rouge lui montait au visage, et sa délicatesse s'effarouchait des indiscrétions de madame Deschamps; «Mon Dieu! madame,

cria-t-elle, voilà Griffon qui mange vos gants ! .

—Au chat! au chat ! « dit madame Deschamps, en donnant sur le piano un grand coup de mouchoir ; puis, revenant au premier sujet de la conversation : « Et le bal? dit-elle ; voilà neuf heures qui sonnent ; je ne veux pas perdre mes frais de toilette!

— Pour moi, dit Juliette, je perds les miens avec plaisir. Madame Deschamps, restons ici, nous ferons du thé pour ce pauvre M. Émile. »

Le lendemain du jour qu'avait terminé cette soirée décisive, M. Raymond vint dans la matinée saluer Juliette et lui communiquer une lettre qu'il voulait adresser à madame Firmin : « Lisez ! dit-il, je vous en prie; ce que j'ai à vous offrir est bien peu de chose. Si j'avais le monde, je le donnerais...

— Voilà ce qui s'appelle parler ! s'écria

madame Deschamps; voilà...» Mais Juliette se hâta de l'interrompre par des paroles sans suite, et, prenant le papier qu'Emile lui présentait : « Je ne lirai pas cette lettre ; mais, si vous le permettez, j'écrirai au bas quelques lignes. » M. Raymond sortit aussitôt pour lui en laisser le loisir.

«Quel honnête jeune homme! dit madame Deschamps en le voyant s'éloigner ; la fortune ne le rend pas plus fier. Allons, ma petite Juliette, donne-moi un peu ce papier pour voir ce qu'il chante... « Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit avec fracas, et madame Firmin parut, la figure altérée par une émotion qui ressemblait fort à de la colère. Juliette fit un cri de surprise, et courut se jeter au cou de sa mère.

« Ma bonne maman, dit-elle, ma chère maman! que tu arrives à propos. Si tu savais!.... Ah! que je suis heureuse! »

Au lieu de répondre à ces tendresses, madame Firmin repoussa rudement sa fille, et dit d'un ton aigre : « Oui, j'arrive fort à propos. Allons, mademoiselle, suivez-moi, et rentrons chez nous !

— Mais un moment, ma chère voisine, dit madame Deschamps tout effarée, qu'avez-vous donc, et qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je n'ai pas de temps à perdre en explications, Madame Deschamps; j'ordonne à mademoiselle de me suivre, et cela suffit, je pense, pour qu'on m'obéisse!

— Voilà qui est incroyable ! reprit la vieille dame; voilà de belles façons d'agir ! mais je suis sans rancune, et je ne veux pas tarder une minute à vous apprendre la bonne nouvelle : notre jeune homme s'est enfin déclaré, ma voisine; il n'attend que vous pour épouser votre fille.

— Épouser ma fille ! dit madame Firmin

avec un redoublement de mauvaise humeur ; il a compté sans son hôte ; qu'il aille chercher une femme ailleurs..... Allons, Juliette, votre chapeau et votre châle. »

Aux dernières paroles de sa mère, la jeune fille s'était jetée sur une chaise, pâle et agitée d'un tremblement convulsif.

« Ah çà! voisine, dit madame Deschamps, dont la surprise était devenue de la stupéfaction, qu'avez-vous à dire à présent contre ce mariage que vous avez tant souhaité, pour lequel vous auriez laissé faire?... Suffit... Diable, vous êtes devenue bien difficile! mépriser le fils d'un millionnaire.

—Le fils d'un millionnaire? répéta madame Firmin, presque suffoquée par la colère... Voisine, vous me le paierez...

« Quoi!.. Mais... c'est un peu fort... en vérité.....» La pauvre madame Deschamps

ne put que balbutier des paroles sans suite ; il lui fut impossible de compléter une seule phrase.

« Oui, madame, vous me le paierez ! C'est un tour infâme que vous m'avez joué. Tromper une mère de famille, prendre contre elle le parti d'un petit saute-ruisseau, d'un... Allons ! Juliette, pas de pâmoisons. Voyez-vous, je ne suis pas en humeur de les souffrir... Votre chapeau !...

—Moi, je vous ai trompée, Madame Firmin ! dit la vieille propriétaire en levant les mains comme pour attester son innocence, je vous ai trompée ! Un saute-ruisseau !... Voisine, voisine, vous êtes une ingrate ! vous m'avez mis sur les bras la garde de votre fille, un dîner et des ports de lettres, et vous venez me chercher querelle pour vous dispenser de rendre... Je connais vos rubriques ; mais cela n'ira pas comme vous croyez ; j'en appellerai à toute

la ville, je dirai à tout le monde votre belle conduite!

—Et moi la vôtre, Madame Deschamps. Abuser de la confiance que j'avais en vous pour précipiter une jeune personne dans un abîme de séduction! Fi donc! vous devriez mourir de honte!

—Mourir de honte, moi! c'est plutôt vous, Madame Firmin, vous qui jetez vos filles à la tête du premier venu... Fi! vous-même! Ah! ah! vous croyez qu'on pourra me dire que je ne suis pas une honnête femme, et insulter ma maison sans que je me venge!...

—Je me moque de vos menaces, de votre maison et de vous, Madame. Encore une fois, vous m'avez trompée, vous avez vendu ma fille!...

—Vendu votre fille, moi! moi qui l'ai surveillée jour et nuit, pour qu'elle ne devînt pas victime de vos manigances?.. Ah! c'est

trop fort ! Si vous ne vous rétractez pas, je vais crier, appeler les voisins, la garde, et l'on verra... »

En parlant ainsi, madame Deschamps, debout et le visage enflammé, témoignait son indignation par les gestes les plus énergiques. Il est rare qu'une personne en colère ne se calme pas tout à coup, à l'instant où son antagoniste, quittant la défensive, commence à montrer à son tour des symptômes d'emportement. Dès que madame Firmin eut vu sa voisine au comble de l'irritation, elle retrouva du sang-froid, et s'asseyant près de Juliette, qui offrait l'aspect d'une véritable douleur, elle reprit la parole d'un ton radouci et tant soit peu solennel : « Madame Deschamps, dit-elle, un dernier mot; le personnage dont il s'agit n'est point fils d'un millionnaire, et vous le saviez !

— Non, foi d'honnête femme, répondit

la propriétaire; mais qu'il soit fils de qui il voudra, moi, je suis honnête; je le suis, entendez-vous?

—Mais, maman, dit Juliette en essuyant ses larmes, c'est toi qui t'es trompée, c'est toi-même qui as annoncé que le père de M. Émile était un banquier millionnaire; et quand cela ne serait pas, à qui la faute? a-t-il pris un faux nom?

— Taisez-vous, péronnelle, on ne vous a pas priée de dire votre avis!

—Mais sa demande est assez raisonnable, reprit madame Deschamps un peu soulagée par cette diversion; est-ce que le jeune homme ne s'appelle pas Raymond?

— Qu'il s'appelle Lucifer, répliqua madame Firmin, si cela vous plaît; ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est point un homme de banque. Vous le saviez, Madame Deschamps, vous l'aviez deviné, il n'y a pas de doute, en voyant comme il se

pâmait d'aise devant toutes les vieilleries de votre maison : votre devoir était de m'en instruire. Mais non; pour conserver quelques jours de plus un locataire à six francs, vous avez favorisé les entrevues d'un mauvais sujet avec ma fille, vous avez laissé à ces deux jeunes gens une liberté illimitée, inconvenante, contraire à mes principes...

—C'est une horreur! c'est une horreur! s'écria madame Deschamps tout-à-fait hors d'elle-même, une horreur, une indignité! Madame Firmin, si j'ai eu un tort, c'est celui de me mêler de vos diables d'affaires. C'est le pot au noir; fourrez-y le nez seulement, et vous en sortirez blanc comme un nègre!

—Maman, ma chère maman! calme-toi; et vous, ma bonne madame Deschamps, remettez-vous, dit Juliette, en s'interposant entre les deux vieilles femmes... Oh! maman, ne me fais pas souffrir plus long-temps cet affreux supplice, car

j'en deviendrais folle. Ce jeune homme est-il indigne de notre estime? Qu'as-tu appris de défavorable sur son compte? Si l'on t'a dit du mal de lui, c'est un mensonge, ma chère maman, un mensonge infâme! Il suffit de voir une seule fois mon Emile pour lire sur son front qu'il est homme d'honneur.

—*Son Émile!* dit madame Firmin en laissant tomber ses deux bras d'un air désespéré; ah! Madame Deschamps, vous avez laissé les choses en venir là?

— Ma foi! Madame Firmin, ce n'est pas votre faute si elles ne sont pas allées plus loin!

— Maman, reprit Juliette, qui, dans sa naïveté, croyait que tout le différend provenait d'une absence de mémoire; maman, je me rappelle à merveille que c'est toi qui as voulu que je me fisse aimer de monsieur Émile!

—C'est vrai, ça, dit madame Deschamps.

— Je me rappelle aussi très-bien que c'est pour t'obliger que notre bonne voisine a permis qu'il vînt me voir chez elle.

— C'est vrai, ça.

— Ainsi tout notre tort a été de faire exactement ce que tu désirais.

— C'est vrai, ça.

—Eh bien! maman, je te jure, à présent que j'ai eu le bonheur d'inspirer de l'affection à M. Raymond, qu'il n'y a que la mort qui puisse me faire renoncer à lui.

—Ta, ta, ta, reprit madame Firmin en levant les épaules; mademoiselle est devenue romanesque dans la société de son homme de lettres. »

A ces mots prononcés du ton le plus méprisant, la jeune fille s'écria :

« Un homme de lettres! Est-ce bien vrai, maman, que M. Raymond a écrit des livres? Quel bonheur d'épouser un homme

célèbre, et de porter son nom! Ah! que je voudrais lire ce qu'il a écrit! cela doit être bien intéressant! Mais il ne m'en a rien fait voir; il est si modeste!

— Au fait, dit madame Deschamps, c'est quelque chose qu'un bon littérateur... Mais qui aurait cru cela de ce jeune homme? Il est arrivé en poste.

— L'impertinent! murmura madame Firmin; ce sont des airs que monsieur se donne, parce qu'il porte le nom d'un millionnaire. Aller en poste!

— Dame! voisine, si la calèche vous a donné dans les yeux, à qui la faute? Vous avez eu l'imagination un peu prompte; car pour lui, je réponds qu'il ne s'en est pas fait accroire; il n'a dit ni ceci ni cela. C'est dur, madame Firmin, j'en conviens; mais après tout ce jeune homme n'est peut-être pas un si mauvais parti. On dit qu'à présent les hommes de lettres font fortune.

— Eh bien! qu'il fasse fortune tout seul, répliqua sèchement madame Firmin, ce n'est pas lui qui aura ma fille.

— Oh! maman, ma chère maman, sois bonne pour moi, dit Juliette d'un ton suppliant; si tu savais combien je l'aime!

— Cela vous passera. J'ai un maître de forges dont on m'a parlé hier pour vous.

—Maman, reprit la jeune fille d'une voix ferme, si c'est ta volonté, je n'épouserai pas M. Raymond; mais retiens bien ce que je te dis, je ne serai jamais la femme d'un autre.

— Insolente! « dit madame Firmin en s'élançant sur sa fille, et lui donnant un soufflet. Le coup, mal dirigé, porta sur le milieu du visage, et au même instant la pauvre Juliette eut sa collerette et sa robe tachées de sang. A cette vue, madame Firmin pâlit et resta interdite; mais la jeune fille, souriant à travers ses larmes, lui prit

la main et s'écria avec douceur : « Console-toi, maman, tu ne m'as pas fait de mal. » Le ressentiment maternel s'évanouit aussitôt et fit place aux caresses les plus tendres. La bonne madame Deschamps, émue jusqu'aux larmes, oubliait ses propres griefs, et ne songeait plus qu'au moyen d'arrêter le saignement de nez de Juliette; ce qui, grace à l'eau fraîche, fut bientôt fait. Alors la conversation recommença.

« Parlons un peu raison, dit la propriétaire. Je conviens que le fils d'un millionnaire vaut mieux pour mari qu'un auteur; mais il ne s'agit pas de mettre ces deux partis en balance, il s'agit de prendre celui qui se présente. Si le bonheur voulait qu'un homme riche se mît aujourd'hui sur les rangs, je vous dirais : Prenez le riche et laissez l'homme de lettres. Mais l'important est de marier votre fille. Qui refuse muse, entendez-vous? Sur cela, voisine,

je vous conseille de donner Juliette à ce jeune homme, et de chanter *alleluia*, parce que, de la manière dont vous aviez emmanché l'affaire, il aurait bien pu arriver que notre homme de lettres fît quelque chose de moins honnête qu'une proposition de mariage.

» De sa vie, madame Deschamps n'avait fait un si long discours : elle s'arrêta triomphante et presque essoufflée.

« Ah! répondit madame Firmin d'un ton dolent, ces raisons seraient peut-être bonnes pour une autre; mais moi qui fondais tant d'espérances sur la jolie figure de cette enfant, la voir devenir la femme d'un... Ah! madame Deschamps! Encore s'il avait un titre; s'il était baron ou seulement chevalier. Mais que voulez-vous que je réponde quand on me dira : Madame Firmin, vous avez donc marié Juliette? et qui a-t-elle épousé? Jamais

ces mots, *un homme de lettres*, ne pourront me sortir du gosier.

— Mais, ma chère voisine, reprit madame Deschamps, en appuyant sur ses paroles comme une personne qui croit ouvrir un avis important, ce jeune homme ne pourrait-il pas, avec un peu de protection, se faire placer dans quelque ministère? il a une belle main, et je gagerais même qu'il n'est pas maladroit pour dicter une lettre, car il en reçoit beaucoup. Il pourrait devenir chef de bureau, chef de division : eh! eh! voilà des titres qui ne sonnent pas mal.

— Chimères, madame Deschamps! Je vois trop clair dans les choses de ce monde pour aventurer le bonheur de ma fille sur de pareilles espérances.

— Comme vous voudrez, répliqua madame Deschamps un peu piquée, comme vous voudrez; mais en attendant, jetez un

coup d'œil sur la petite : s'embellit-elle à pleurer comme elle fait depuis que vous êtes là? A-t-elle les yeux assez bouffis et la figure assez tirée ! Encore un mois de larmes, ma chère amie, et adieu la beauté ! ce qui, pour une fille sans dot, veut dire adieu les maris. Allons, donnez-lui son Émile. Le pire de tout cela, c'est qu'il n'y aura pas de cadeau pour moi.

— Oh, maman ! dis oui, s'écria Juliette en couvrant de baisers la main de sa mère, dis oui, ce sera mon bonheur. Si ce mariage n'est pas brillant pour le monde, mes sœurs te dédommageront.

— C'est juste, reprit madame Deschamps ; voilà déjà que Naïda est en bon chemin.

— Ah ! ne m'en parlez pas, ma chère voisine; c'était encore un attrapeur que ce colonel ; le lendemain j'ai appris qu'il était marié.

— Mais Thérésia, dit la vieille dame, remplissant de son mieux et en conscience le rôle de conciliatrice, Thérésia !...

— Ah, ne m'en parlez pas non plus ; la cousine se porte comme vous et moi, elle vivra autant que Mathusalem. C'est comme une persécution du sort. Et cela après de si belles espérances!... Ah mon Dieu, mon Dieu ! j'en perdrai la tête. »

Madame Deschamps, à bout de consolations, soupirait par sympathie, lorsque ses yeux tombèrent sur la lettre d'Émile, à laquelle personne ne songeait plus depuis le commencement de cette terrible scène. « A propos, dit-elle, voilà un papier que ce pauvre jeune homme, qui a de bonnes manières en vérité, quoiqu'il ne soit pas ce que nous pensions, m'a remis un instant avant votre arrivée ; voyez ce qu'il dit, car je n'ai pas mes lunettes. Ma-

dame Firmin ouvrit le papier d'un air dédaigneux ; mais presque aussitôt sa figure s'éclaircit, et elle proféra les exclamations suivantes : « 30,000 francs d'économies ! 5,000 francs d'appointemens ! inspecteur-général des études ! Il est intéressant, ce jeune homme ; il est beaucoup mieux que je ne l'aurais cru. »

Juliette, dans un ravissement de joie, se levait pour embrasser sa mère ; mais celle-ci, étendant la main, l'obligea de se rasseoir. « Un instant, mademoiselle, un instant ; je ne partage pas encore votre enthousiasme : la chose est grave, laissez-moi réfléchir. » Et elle reprit son soliloque. « Inspecteur-général ! voilà qui est assez bien ; mais je suis fâchée qu'il y ait des études ; cela sent l'homme de collége. Inspecteur-général tout court vaudrait mieux pour nous ; cela donnerait à entendre un inspecteur de contributions, un inspecteur

des haras, un inspecteur des postes, un inspecteur des eaux et forêts. C'est dommage!

— Vraiment c'est dommage, dit madame Deschamps; mais calculons un peu: 30,000 francs bien placés donnent 1,500 francs de revenu; la place en rapporte 5,000; total 6,500. Entre nous, voisine, vous savez qu'on peut vivre à moins.

— Ce n'est pas la question, répondit madame Firmin; il ne s'agit pas... » Mais elle ne put achever la phrase; sa fille avait ses deux bras autour d'elle, et l'accablait de caresses. « Maman, s'écriait-elle, n'écoute plus que ton cœur; dis oui, tu vas le dire, je le vois dans tes yeux. » Madame Firmin, vaincue par le sentiment maternel, fit un grand effort pour prononcer ce oui si désiré; mais le mot s'arrêta sur ses lèvres, et l'on n'entendit qu'un soupir.

Un mois après, le mariage de M. Émile

Raymond, écrivain connu dans le monde savant par des travaux d'archéologie, fut célébré à Bourbon; et le lendemain, la calèche de voyage qui avait donné lieu à tant d'illusions retourna vers Paris, emmenant cette fois deux personnes. En s'installant avec bonheur dans une maison bâtie au quinzième siècle, le jeune antiquaire était loin de se douter qu'il y trouverait des charmes plus puissans sur son imagination que ceux de l'architecture du moyen âge. Cet événement faisait le sujet de toutes les conversations de la petite ville, lorsqu'un paquet à l'adresse de madame Deschamps arriva par la diligence. « Ah! s'écria la vieille dame, c'estmon cadeau! Un châle, un cachemire français! M. Raymond fait les choses à merveille! Vraiment, pour un homme de lettres!...—Ma chère, dit madame Firmin en l'interrompant, ne prononcez plus ces

mots, lorsque vous parlerez de mon gendre. *Inspecteur-général*, voilà son titre; et je dois vous dire qu'il est en passe de devenir ministre... Oui, ministre, et, qui plus est, grand-maître de l'instruction publique. On me l'écrit de tous côtés. »

Le Salon de Madame Necker [1].

(1776.)

A la mort de Louis XV, la cour, abandonnant Versailles, était allée s'établir au château de La Muette, près de Passy. Elle y demeura près d'un mois. Durant tout ce temps, et malgré la distance, les Parisiens vinrent à l'envi saluer le nouveau roi de leurs acclamations et de leurs vœux.

[1] Fragment de *Philippe de Morvelle*, roman inédit.

Dès le matin, une longue file de promeneurs arrivait par la grande rue de Passy et par les avenues du bois de Boulogne : les gens du peuple étaient en habits de fête; les femmes portaient sur leur coiffure des épis de blé en signe d'abondance. Cette foule, où toutes les classes étaient confondues, se pressait devant les grilles du château, et ne s'écoulait qu'à la nuit.

Tels furent les commencemens du règne de Louis XVI. Il y avait une espérance universelle de bonheur public, l'attente d'une sorte de régénération pour le royaume, et une confiance sans bornes dans les intentions du jeune roi. Sensible à tant d'affection, le monarque avait à cœur de réaliser l'espoir que la nation plaçait en lui. L'énormité des abus et le besoin d'une grande réforme le frappaient ; mais, se défiant de son inexpérience, et indécis par caractère, il hésitait. Il deman-

dait conseil aux hommes d'état en crédit ou disgraciés sous le dernier règne, et n'obtenait d'eux que cette réponse : « Sire, il y a plus de treize cents ans que le royaume de France existe ; il a fait ses preuves pour la durée. Qu'il y ait çà et là quelques petites dégradations, cela ne doit ni surprendre ni effrayer : l'édifice est vieux, mais solide. » Le roi n'en était que plus irrésolu : enfin il se décida, et, au grand scandale de la cour, il choisit deux de ses ministres, MM. Turgot et de Malesherbes, dans le parti des philosophes.

Turgot, l'un des chefs les plus distingués de ce parti, joignait à de vastes connaissances la raideur d'esprit d'un sectaire. Ses projets de réforme immédiate allaient au-delà de ce que la révolution et ses suites ont produit de bien jusqu'à ce jour ; il voulait tout faire d'un coup, et disait avec un calme imperturbable : « Le temps me

presse ; je suis d'une famille où l'on ne passe pas cinquante ans. » Turgot échoua non-seulement contre l'égoïsme des courtisans, mais aussi contre les habitudes et les préjugés du peuple. En abolissant les jurandes et les maîtrises, il encourut la haine des corporations d'arts et de métiers; en décrétant la liberté absolue du commerce des grains, il excita une inquiétude générale, suivie presque aussitôt d'une disette réelle ou factice. Il y eut, dans plusieurs provinces, des émeutes pour le pain, et à Paris les magasins de blé et les boutiques de boulangers furent pillés. Le ministre impassible ne retira point ses édits, et déploya un luxe de précautions militaires, qui fit donner à cette révolte le nom de *guerre des farines*. Des chansons et des quolibets populaires, se joignant aux intrigues de la cour, ruinèrent auprès du roi le crédit d'un homme de bien, dont le seul

tort était d'avoir une foi trop vive dans la puissance de la raison. Le renvoi de Turgot fit passer les finances, qu'il administrait, entre les mains d'un homme versé dans toutes les pratiques de la fiscalité, habile à inventer de nouveaux expédiens, mais brouillon et dissipateur. En quelques mois, le déficit du trésor s'accrut d'une manière si effrayante, que le roi prit le parti de rentrer dans la voie des innovations, et de s'en rapporter à l'opinion publique pour le choix d'un ministre des finances.

M. Necker, envoyé de la république de Genève, jouissait alors de la double réputation de politique à haute vue et de financier consommé; il la devait à ses écrits sur le commerce et à son immense fortune, acquise dans des spéculations de banque. Sous le ministère de Turgot, il avait publié, contre la libre exportation des blés une

brochure qui eut beaucoup de succès, et qui contribua, du moins on peut le croire, à la chute du ministre. Entre les philosophes, dont l'habileté en affaires était devenue suspecte, et les praticiens, dont la routine venait d'être convaincue d'impuissance, M. Necker s'offrait comme un moyen terme : il était l'homme de la circonstance; il fut choisi. Son adjonction au ministère, avec le titre de directeur-général du trésor, fut accueillie comme une bonne nouvelle dans toutes les places de commerce du continent; car les capitalistes prévoyaient que le nouveau ministre ferait des emprunts, et tâcherait de relever les finances par le crédit public. Genève, la ville des capitaux et la patrie de M. Necker, vit dans son élévation un juste motif d'orgueil pour elle, et une nouvelle source de prospérité. Les citoyens de cette république, si riche sans territoire, se sa-

luaient dans les rues par ces mots : « Savez-vous la nouvelle? » et se serraient la main d'une manière toute cordiale.

La possibilité de s'assurer d'avance une part avantageuse dans les opérations financières du nouveau ministre était un grand point pour les capitalistes génevois. Ils résolurent de faire une tentative à cet égard, et invitèrent l'un d'entre eux, homme d'une haute réputation commerciale, et de plus ami d'enfance de M. Necker, à se rendre auprès de lui, pour le féliciter, lui faire des offres de coopération, et lui demander la préférence en faveur de sa ville natale. Le négociant chargé de cette importante mission partit accompagné de sa nièce, orpheline de vingt-deux ans, à laquelle il tenait lieu de père. L'oncle et la nièce reçurent de M. et de madame Necker l'accueil le plus amical, et promi-

rent une seconde visite pour la soirée du lendemain.

Le 9 décembre 1776, sur les sept heures du soir, une voiture d'assez belle apparence, mais dans laquelle un observateur attentif pouvait reconnaître un carrosse de louage, traversa la cour de l'hôtel des finances, et s'arrêta devant le vestibule qui menait au grand escalier. Aussitôt un laquais de bonne mine, mais sans livrée, sauta lestement de derrière la voiture et ouvrit la portière, sur les panneaux de laquelle étaient peintes des armoiries de fantaisie. Un homme d'environ cinquante ans, d'une mise fort soignée, descendit le premier; il portait un habit de velours brun, une veste de satin blanc semée de paillettes d'or, et un nœud de ruban à son épée. Dès qu'il eut mis pied à terre, il tendit la main à une jeune personne, dont la toilette un peu étrangère

paraissait plus simple et en même temps plus modeste que celle des dames de Paris à cette époque. Tous les deux se dirigèrent vers le salon de compagnie ; et, en ouvrant pour eux la porte à deux battans, un valet de chambre annonça d'une voix sonore M. Auberti et mademoiselle de Risthal.

Tous les hommes se levèrent ; et M. Necker, dont la politesse était d'ordinaire assez froide, fit quelques pas vers la porte avec un empressement marqué : « Adieu, Joseph, dit le ministre ; *comment va-t-il ?* » Et sur-le-champ, comme pour retirer cette locution génevoise, qui venait de lui échapper à la vue d'un compatriote, il ajouta : « Bonjour, mon vieil ami, je suis charmé de vous voir ! » En prononçant ces mots, il présenta la main à mademoiselle de Risthal, et la conduisit près de la cheminée, où madame Necker était assise dans un large fauteuil, à la tête d'un demi-cercle de dames

parées avec tout le luxe et l'attirail du temps.

Leurs robes, gonflées par d'énormes paniers, s'étalaient devant elles en éventail, et offraient à l'œil plusieurs rangs de garnitures, où brillaient l'or, l'argent, les perles, au milieu de bouffettes de gaze et de guirlandes de fleurs artificielles. Leurs cheveux, relevés sur le sommet de la tête, à une hauteur démesurée, étaient surmontés d'une aigrette de diamans, d'un nuage de plumes, ou d'une corbeille de fleurs : ce dernier nom fut quelque temps classique dans le vocabulaire des modes. Madame Necker, femme de trente-six à trente-huit ans, assez belle, mais sans graces, ne le cédait en magnificence à aucune des dames de son cercle. Trois étages de falbalas garnissaient sa robe; mais sa coiffure favorite, celle qu'elle portait ce soir-là, était moins haute et moins compliquée : c'était une espèce de turban, au-

quel, soit à cause de sa forme, soit par une sorte de flatterie, les marchandes de modes venaient de donner le nom de casque à la Minerve.

Madame Necker fit asseoir auprès d'elle sa jeune compatriote, et lui adressa quelques paroles avec une bienveillance un peu apprêtée. Celle-ci répondit sans embarras, quoique d'une voix timide; puis elle tendit la main à une petite fille de dix à onze ans, qui occupait un tabouret aux pieds de madame Necker. Cette enfant, destinée à devenir un jour une femme célèbre, n'était alors remarquable que par la vivacité de ses grands yeux noirs, qui observaient tout, et par un babil quelquefois spirituel, mais où perçait l'intention de produire de l'effet. Plusieurs hommes, d'un âge mûr et d'un maintien grave, vinrent, l'un après l'autre, engager avec mademoiselle Necker une conversation à laquelle sa mère

ne prenait aucune part, mais qu'elle interrompait souvent par ces mots : « Ma fille, tenez-vous droite. » Cet ordre était toujours accompagné d'un mouvement de tête et d'un effacement d'épaules que la petite personne s'empressait d'imiter. M. Necker vint, à son tour, complimenter sa fille de l'amitié que lui témoignait une personne telle que mademoiselle de Risthal : « Louise, dit-il en souriant, je vais vous donner un fauteuil ; car ce soir vous avez vingt ans. » La jeune Louise, se retournant avec vivacité sur son tabouret, répondit par une saillie d'enfant, qui ne fut pas du goût de sa mère : un regard froid de celle-ci réprima aussitôt cet enjouement ; et le ministre s'éloigna d'un air qui prouvait plus d'indulgence.

Pendant ce temps, les dames du salon examinaient avec curiosité mademoiselle de Risthal, et se demandaient, en chucho-

tant, qui elle était. Une femme de vingt-cinq ans, peu jolie et ayant beaucoup de rouge, dit à une autre dame très-belle et excessivement parée, dont le fauteuil se trouvait près du sien, à une assez grande distance de la personne qui faisait l'objet de leurs observations : « Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'elle a un faux air de madame Necker ?

— Faux, dites-vous ; malheureusement pour l'une et pour l'autre, elles se ressemblent tout-à-fait.

— Oh ! vous êtes trop sévère ; il est facile de voir que madame Necker a pu être belle ; et quant à mademoiselle de Risthal, — c'est son nom, si j'ai bien entendu, — elle n'est pas mal, grande et assez bien faite, et d'une fraîcheur un peu bourgeoise, mais éclatante, on doit en convenir.

— Oui : c'est dommage pourtant que cette grande figure fraîche reste collée sur

son fauteuil comme un automate dont les ressorts ne vont plus.

— Pour cela, je l'avoue, reprit la dame qui avait parlé la première ; si je n'avais pas vu la révérence gauche qu'elle a faite en entrant, en vérité je la prendrais, avec sa toilette de l'autre monde, pour un portrait de collection qui n'attend qu'un vieux cadre.

L'autre dame se mit à rire derrière son éventail; mais cette précaution ne l'empêcha pas d'être remarquée par l'une de ses voisines, qui avait entendu toute la conversation. C'était une personne âgée, en deuil, et portant, suivant l'ancienne mode, un bonnet noir à grands papillons. « Je suis moins difficile que vous, mesdames, dit-elle d'un ton sérieux, et je trouve cette jeune personne fort bien. Son maintien a de la décence et de la réserve ; il y a dans ses grands yeux bleus une expression de

candeur charmante ; et ses manières, simples et tout-à-fait modestes, me paraissent du meilleur ton. De mon temps on faisait cas de ces avantages. »

Le trait alla juste à son adresse ; les deux jeunes dames n'y répondirent que par un sourire contraint et tant soit peu dédaigneux. La caricature qu'elles avaient faite de l'étrangère, et le portrait flatteur qui était venu ensuite, avaient également de la ressemblance avec mademoiselle de Risthal. C'était, pour ainsi dire, le bon et le mauvais côté de sa personne ; l'un ou l'autre pouvait frapper davantage, suivant l'esprit ou les dispositions de ceux qui la voyaient ; mais, pour tout observateur impartial, sa physionomie, calme et inoffensive, et une certaine fixité dans les traits de son visage, étaient l'indice d'une ame pure et d'un carctère décidé. Quelques détails antérieurs serviront à la faire

mieux connaître, et à donner une idée du caractère de son oncle, M. Auberti.

Pierre et Joseph Aubert, tous deux fils d'un Génevois riche et considéré, avaient été, durant leur premier âge, camarades et amis du jeune Necker; ils firent avec lui leurs études à l'académie de Genève, et reçurent du même pasteur l'instruction religieuse pour la première communion, circonstance qui ne s'oublie guère dans la vie d'un protestant. L'aîné des deux Aubert quitta Genève après la mort de son père, et alla s'établir à Berne, où il se maria, et fonda une maison de commerce, qui en peu de temps devint florissante; sa fortune lui permit d'acquérir, dans le canton, des propriétés dont la plus considérable était la terre de Risthal, située à quelques lieues de Berne, sur les bords de l'Aar. Quant à Joseph, il ne jugea pas à propos d'émigrer ni de se marier; ses re-

lations avec M. Necker ne cessèrent point, même après le départ de celui-ci pour Paris, où l'appelait la maison *Thélusson*, à la tête de laquelle il fut placé. Convaincu de la haute capacité de son ami pour les affaires, Joseph Aubert engagea ses capitaux dans les opérations de cette maison, et eut part aux immenses profits qu'elle retirait de ses entreprises.

Rien ne paraissait manquer au bonheur du capitaliste génevois. Sa fortune s'accroissait rapidement; sa vie était tranquille et son caractère honoré. Des manières agréables et la sûreté de son commerce le faisaient rechercher avec empressement; il était admis, sans la moindre contestation, dans les sociétés de la haute ville, espèce de monde supérieur vers lequel un riche bourgeois de Genève aspirait toujours, mais où il n'y avait place que pour un petit nombre d'élus. Cependant, Joseph Au-

bert ne se trouvait pas entièrement heureux; un reste d'ambition le tourmentait. Quoiqu'au niveau de la plus ancienne bourgeoisie, il voyait encore de la distance entre lui et ceux de ses concitoyens dont les noms à physionomie italienne indiquaient, d'une façon plus ou moins problématique, leur descendance de nobles familles émigrées de par-delà les monts; c'était un souci de toutes les heures. Il le couva longtemps sans en rien laisser paraître ; mais un jour, au milieu d'une conversation où un savant professeur d'histoire détaillait tous les anciens priviléges de la ville impériale de Genève, d'après une charte qu'on venait de retrouver, Aubert prit la parole d'un air indifférent : « A propos de découvertes historiques, dit-il, vous saurez que j'en ai fait une la semaine passée ; j'ai trouvé, dans un vieux livre tout vermoulu, qu'un certain *Auberti*, noble de Florence,

fut exilé le même jour et par les mêmes juges que Dante, le fameux poète. C'était un fier gibelin que cet Auberti, plus gibelin que Dante lui-même ; car, ne pouvant supporter l'Italie où l'empire avait des ennemis, il vint à Genève, ville tout impériale, comme le dit si judicieusement M. le professeur; bref, il s'établit ici, et c'est de lui que nous descendons.

— Vraiment ! murmurèrent à la fois quelques personnes, les unes par ironie, les autres par la seule impression de cette nouvelle inattendue.

— Mais, oui, répliqua Joseph; et puisque la prononciation génevoise a retranché une lettre à mon nom, je crois que je ferais bien de la reprendre, par respect pour mes ancêtres. »

Tout le monde garda le silence, et il y eut quelques mouvemens de tête en signe d'assentiment. Dès le lendemain, le nom

d'*Auberti* fut mis en circulation par tous ceux dont l'intérêt était de plaire à l'auteur de la découverte; peu à peu le nombre des croyans ou des complaisans s'accrut dans la ville, et une sorte de balancement s'établit entre le nom connu et le nom rectifié. De deux personnes qui arrivaient en même temps, l'une disait : « Je vous salue, M. Aubert; » et l'autre : « M. Auberti, je vous présente mes respects. » Enfin, au bout de quelques années, *Auberti* sembla prévaloir et passer en habitude.

Dans cet état des choses, Joseph perdit son frère aîné, Pierre Aubert, qui n'avait fait aucun cas pour lui-même de la découverte historique : veuf depuis long-temps, il laissait une fille unique, appelée Sophie, et à peine âgée de seize ans. Les dernières volontés de son père étaient qu'elle fût conduite à Genève, et mise sous la tutelle

de son oncle. Ce voyage eut lieu ; et après avoir reçu les embrassemens d'un parent qu'elle n'avait jamais vu, Sophie prit possession d'une jolie chambre, dont la vue s'étendait sur le lac de Genève et sur les campagnes qui le bordent. Restée seule, elle parcourut des yeux tout ce qui l'entourait, avec une expression de contentement ; mais aussitôt sa physionomie changea : « Tout est agréable dans cette maison, dit-elle tristement ; mais pas un souvenir de mon pauvre père, pas même son nom, car on en donne un autre à mon oncle ! » L'heure du dîner sonna ; M. Auberti, en revoyant sa nièce, lui trouva les yeux un peu rouges : « Ma chère enfant, lui dit-il avec bonté, remettez-vous, et soyez sûre que vous avez en moi un second père. » Sophie fut touchée de cette marque de tendresse, et n'eut pas le courage de faire une seule question sur le

changement de nom qui l'avait frappée d'une manière si pénible.

Deux jours après, elle fut invitée à une éunion, où, pour sa bien-venue, la maîtresse de la maison avait rassemblé une partie des jeunes personnes les plus aimables de la ville. A son entrée dans le salon, on annonça M. Auberti et mademoiselle sa nièce; quelques voix chuchotèrent qu'elle se nommait Sophie. Durant cette soirée, les personnes qui lui adressaient la parole dirent tantôt mademoiselle Sophie, et tantôt mademoiselle; elle répondait fort gaiement, et paraissait tout heureuse de l'accueil qu'on lui faisait. Mais, vers dix heures, une des jeunes filles se mit à dire : « Mesdemoiselles, est-ce que nous nous retirerons sans avoir fait un peu de musique? Le clavecin est ouvert avec un joli morceau de Piccini. Prions mademoiselle Auberti de vouloir bien nous donner l'exemple.

— Très-volontiers, mademoiselle, répliqua Sophie avec plus de vivacité que l'usage ne le comportait; mais, je vous en prie, appelez-moi Aubert : c'est le nom que portait mon père, et je n'y ai pas renoncé. »

Après ces mots, remarquablement positifs, il y eut un moment de silence; puis on se remit, on fit de la musique, et ce petit incident parut oublié. Une seule personne demeura fort troublée, sans cependant laisser apercevoir l'émotion désagréable qu'elle éprouvait; c'était le tuteur de Sophie. Ce trait imprévu de caractère menaçait de ruiner toutes ses prétentions au rang des *Calendrini*, des *Turquini*, et des autres familles en *i*, qui formaient, pour ainsi dire, le sommet de la société génevoise. En effet, quel moyen y avait-il de rester *Auberti*, avec une nièce obstinément résolue à porter le nom d'*Aubert* ?

La chose semblait impossible. Il y pensa toute la nuit, et le lendemain au déjeuner, tête à tête avec Sophie : « Ma chère nièce, dit-il, votre père a donc oublié de vous faire part de la découverte que nous avons faite du véritable nom, de l'ancien nom de notre famille? nous sommes très-certainement originaires d'Italie, comme le prouve du reste un livre fort curieux dont j'ai su autrefois le titre.

— Jamais mon père ne m'a rien dit de cela, répondit la jeune fille d'un air calme; jamais je ne l'ai vu retrancher ni ajouter aucune lettre à son nom. »

Cette réplique était décisive. Le tuteur eut un moment de dépit, suivi de découragement. Il ne songeait plus qu'à faire contre fortune bon cœur, et à s'abandonner à toutes les chances de l'avenir, lorsque tout d'un coup se ravisant par une sorte d'inspiration : « Sophie, dit-il, est-ce

qu'il n'y avait pas à Berne quelque autre personne du nom d'Aubert?

— Si vraiment, il y avait un Français que nous connaissions beaucoup : pour ne pas confondre les deux familles, on avait coutume d'appeler mon père M. Aubert de Risthal, à cause de notre château sur les bords de l'Aar, qui est bien situé, je vous assure ; d'un côté, la rivière large et rapide, de l'autre.....

— Eh bien! ma chère nièce, reprit l'oncle en l'interrompant, tu me disais que mon pauvre frère prenait le nom d'Aubert de Risthal?

— Oui, sans doute, tout le monde le lui donnait; et, qui plus est, dans ma pension, mes compagnes m'appelaient *Risthal* tout court. Elles trouvaient ce nom plus commode à prononcer, car toutes parlaient allemand; et j'y suis si habituée que si on me le donnait encore, j'y répondrais com-

me en pension. Ah ! j'ai passé là de beaux jours ! quel plaisir, quand mon père venait me voir le jeudi, après l'heure de la bourse, et quand il m'envoyait chercher le dimanche pour me conduire à la campagne! Dieu m'a bien éprouvée, par une perte aussi cruelle !

— Allons, Sophie, ma chère nièce, calme-toi, embrasse celui qui est maintenant ton père ; et puisque ce nom de pensionnaire te rappelle de si bons souvenirs, garde-le, mon enfant : je ne t'en donne plus d'autre. Dorénavant je t'appelle, et je veux qu'on t'appelle *Sophie de Risthal.* »

Six ans s'étaient écoulés depuis que cette petite scène de sentiment avait eu lieu, lorsque les noms d'Auberti et de Risthal furent annoncés ensemble dans le salon du directeur-général du trésor. Outre les dames dont la toilette a été décrite plus haut,

ce salon réunissait un grand nombre d'hommes distingués par leur rang et par leur esprit : des gens de cour et des académiciens, des financiers et des philosophes. Différens groupes s'étaient formés, et la conversation variait de l'un à l'autre ; mais le sujet dominant était la politique. Après avoir causé quelque temps auprès du ministre, M. Auberti se dirigea vers l'extrémité opposée du salon, où quelques personnes paraissaient avoir ensemble une discussion animée. La divergence entre les vues de M. Necker et celles de M. Turgot, relativement à l'administration du royaume, était le sujet de cette controverse d'autant plus vive, que des noms propres s'y trouvaient mêlés. L'avocat de M. Turgot s'élevait contre la prétention de soumettre au moindre réglement la liberté du commerce et de l'industrie ; il répétait avec emphase l'axiome des écono-

mistes : « *Laissez faire, laissez passer.* Le peuple souffre, disait-il ; on le reconnaît, et l'on ne veut pas en voir la cause : ce sont les maîtrises et les corporations, ce sont les droits d'entrée et les douanes, et toutes vos lois prohibitives, qui doublent et triplent le prix des choses les plus nécessaires à la vie. Voilà ce qui fait que le pauvre meurt, faute de pain et de travail, s'écria-t-il en terminant ; et si la hache des réformes doit être portée quelque part, c'est là.

—Mais la chose est délicate et demande certains ménagemens, répondit son antagoniste.

—Comment, des ménagemens ! capituler avec le mal ! se tenir entre le vrai et le faux ! voilà une plaisante manière d'être honnête homme et de raisonner !

—S'il ne s'agissait que de raisonnemens abstraits, comme en géométrie, peut-être

serais-je de votre avis, monsieur, dit alors Auberti d'un ton calme, qui indiquait un homme versé dans les matières dont il parlait. Mais, je vous demande pardon, la destruction immédiate de ce système d'entraves, que je suis loin d'approuver, ne pourrait avoir lieu sans bouleverser une foule d'intérêts, sans compromettre l'existence de la plupart des maisons de commerce, enfin sans ruiner l'espérance que nous avons d'établir un vrai système de crédit public. Le crédit, monsieur, voilà la source de toute prospérité pour l'état, comme pour les particuliers.

— Bravo! dit un homme de trente ans, que ses épaulettes à torsades d'or sur un frac uniforme faisaient reconnaître pour un officier supérieur; bravo! cela est de toute vérité.

— Oui, sans doute, reprit le Génevois, animé par cette approbation inattendue,

et avec l'intention de dire quelque chose d'agréable pour un militaire, le crédit est le nerf de la guerre et le mobile des grandes entreprises; il donne la puissance et la sécurité. Mais il ne s'obtient qu'à une condition, celle de respecter tous les droits acquis, de ne toucher qu'avec ménagement aux existences même abusives, de remplir exactement ses engagemens de toute nature, de payer les créanciers intégralement, et sans aucun retard.

— Cela n'est pas toujours possible, dit l'officier à demi-voix, comme s'il eût répondu à quelque idée qui lui passait par la tête, plutôt qu'à l'assertion de l'orateur.

— Pardon, monsieur, reprit Auberti, cela se peut et se doit toujours; et c'est ce que prouvera M. le directeur-général, tant que, pour le bien du royaume, il gardera l'administration des finances. »

L'officier entreprit de faire une distinction entre les créanciers de l'état, d'exclure du droit absolu à la bonne foi du gouvernement ceux qui avaient prêté à un taux trop élevé, à un taux usuraire ; mais, malgré une certaine facilité d'élocution, il perdit deux ou trois fois le fil de ses idées, et ne put conduire à bien cette tirade, qui prouvait de sa part, sinon de grandes études en économie politique, du moins une grande haine contre les usuriers.

La conversation tomba pendant une minute ou deux ; puis, l'un des assistans la reprit en ces termes : « Savez-vous la nouvelle du jour? M. de Clermont-Tonnerre épouse demain mademoiselle de Rosambaud ; le roi a signé le contrat.

— Clermont-Tonnerre, Rosambaud, s'écria le Génevois avec une expression de

complaisance, voilà des noms qui sonnent bien!

— Quoi! monsieur, dit le militaire, vous en êtes encore là? Pour moi, il y a long-temps que j'en suis revenu. Qu'est-ce que de beaux noms ? ce que sont les tambours de mon régiment, quand ils battent: au-dehors, du bruit; et au-dedans, du vide. Le mot de noblesse avait un sens du temps de nos grand-pères; aujourd'hui il n'en a plus : les titres courent les rues; et quant aux priviléges, ce qui nous en reste augmente la misère du peuple, sans nous être d'aucun profit. Si nous ne payons pas l'impôt au roi, nous le payons aux exigences d'une position factice, à la mode, à l'usage, à notre oisiveté qui nous oblige souvent de nous ruiner pour échapper à l'ennui. Moi, qui vous parle, j'ai perdu ce matin quatre heures à arpenter dans tous les sens la grande terrasse de Versail-

les, et à compter les cinq cents fenêtres du château, en attendant le moment d'être introduit. Après de pareilles matinées, croyez-vous, monsieur, qu'on puisse éviter le soir une petite tentation de désordre soit au jeu, soit ailleurs? Je le dis en conscience, il nous faudrait de l'occupation! Un peu de guerre, par exemple, avec les Anglais, à propos de leurs colonies insurgées.

— Monsieur, dit le Génevois, cela serait fâcheux, très-fâcheux pour le nouveau système de crédit, et M. le directeur-général...

— Comme vous voudrez, je n'y tiens pas; mais il nous faut des événemens, des événemens graves qui nous retrempent, nous rajeunissent, nous enlèvent cette vieille défroque du temps passé, qui nous pèse sur les épaules. Pour la naissance, je ne me crois pas moins qu'un autre : eh

bien ! je donne à qui voudra le prendre, tout ce qui me revient de ma noblesse, hors mon épée toutefois, et le nom de mes pères.

— C'est un héritage sacré pour tout homme qui se respecte, un héritage inaliénable, reprit le Génevois avec chaleur; et dans notre petit état républicain, nous regardons comme un devoir pieux de conserver, de rechercher même toutes les traditions de famille.

— Ah ! monsieur, vous venez de prononcer un mot qui me charme; république ! ce mot dit bien des choses. Je n'ai pas vu votre ville de Genève; mais j'ai traversé quelques-uns des cantons suisses, et tout s'y passe, je crois, à peu près comme chez vous : là, point de noblesse, mais un patriciat, qui, sans être onéreux à personne, maintient le lustre des bonnes familles. Vous êtes patricien, monsieur? »

Auberti fit un signe de tête qu'on pouvait interpréter comme un signe d'affirmation.

« Je vous en félicite. Comparez, je vous prie, cette situation avec celle d'un gentilhomme en France. Vous n'écrasez, vous n'humiliez personne; vous êtes les premiers entre des citoyens libres et égaux; vous avez le droit d'employer votre intelligence à l'augmentation de votre patrimoine, le droit d'être économes, industrieux, de placer des capitaux, enfin la possibilité de faire fortune sans déroger. »

Le Génevois écoutait ces paroles avec une satisfaction visible, lorsqu'un mouvement qui eut lieu à l'autre bout du salon, attirant l'attention de chacun, et de l'orateur lui-même, termina la conversation. Plusieurs dames se levaient à la fois. Auberti jeta un regard sur la pendule, et alla retrouver sa pupille; en abordant madame

Necker, il s'empressa de lui demander le nom du jeune militaire dont la conversation l'avait si fort intéressé. Enfin, au moment du départ, M. Auberti retrouva son spirituel interlocuteur debout près de la porte, regardant les dames qui se retiraient à la file. Lorsque l'oncle et la nièce passèrent devant lui, il fit un profond salut, auquel Auberti se hâta de répondre par ces mots : « Monsieur le comte, à l'honneur de vous revoir. »

Le Souper de l'escalade.[1]

Le comte Charles de Morvelle, qui, dans une seule conversation, venait d'inspirer un commencement d'amitié à l'ami d'enfance de M. Necker, était colonel en second au régiment de Royal-Comtois. Sa famille, originaire de Franche-Comté, et, dès le quatorzième siècle, en faveur auprès des Ducs de Bourgogne, avait échangé son ancien nom *Gaudriot*, contre celui

[1] Second fragment de *Philippe de Morvelle*.

d'un des nombreux fiefs qu'elle avait reçus ou acquis. Une partie de cette grande fortune fut dépensée à la cour de France par l'aïeul et le bisaïeul du comte Charles; son père en dissipa le reste, et ne lui laissa que des terres grevées d'obligations et d'hypothèques : il tint cependant à honneur d'accepter sans réserve la succession paternelle, et de satisfaire à tout, en réduisant sa dépense au strict nécessaire. La guerre de 1768, contre la Corse, venait de commencer. Le comte partit comme volontaire, espérant que cette vie, toute d'activité, s'accommoderait parfaitement avec ses projets d'économie. Il se trompait : le besoin de distraction, au milieu de la guerre la plus fatigante contre des montagnards aussi rusés qu'intrépides, inspira aux volontaires et aux officiers une passion effrénée pour le jeu; et le comte, à la fin de cette campagne, revint

plus endetté qu'à son départ. Le brevet de lieutenant qu'il obtint ne pouvait le consoler du mauvais état de ses affaires; il devint morose et soucieux.

Ce fut dans un de ces accès d'humeur sombre, qu'il assista, avec la petite armée dont il avait fait partie, à une revue passée par Louis XV. Le roi marchait chapeau bas à côté d'un phaéton où brillait, sous une profusion de diamans, la nouvelle favorite, mademoiselle Lange, devenue comtesse du Barry. Ce spectacle, qui ne choquait personne, le frappa désagréablement; et dès ce jour il prit le ton frondeur, et fréquenta les philosophes. Deux années d'oisiveté ne contribuèrent pas mieux que ses campagnes à combler l'abîme de dettes dont la vue le tourmentait sans cesse. Mais, en 1771, une nouvelle occasion de faire la guerre s'offrit, et il en profita comme d'un moyen de distrac-

tion : il fut adjoint aux officiers qui, sous M. de Vioménil, allèrent au secours des Polonais confédérés contre la Russie. Cette campagne, toute chevaleresque, lui plut : il s'y distingua, et à son retour il obtint le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. Quant à ses embarras de fortune, ils ne faisaient que s'aggraver, et l'ennui de cette position le jetait dans une alternative continuelle de misanthropie et de désordre.

La prussomanie, ou l'engouement pour les manœuvres prussiennes, qui tourna tant de têtes vers 1775, s'empara vivement de la sienne, et y produisit une heureuse diversion. Son zèle pour cette nouveauté, dont la cour voulait faire l'épreuve, lui valut le titre de colonel : mais le goût de la tactique allemande passa vite ; et le comte de Morvelle se retrouva bientôt livré à ses préoccupations domestiques. La politique était son

refuge ; il en parlait beaucoup, et s'entretenait dans l'espérance, ou d'une guerre prochaine avec les Anglais, ou d'une grande révolution dans le gouvernement : deux chances, qui, selon lui, ne pouvaient manquer d'être favorables à un homme de cœur et d'esprit. Hors de cette perspective, il n'entrevoyait qu'un seul moyen de salut, le mariage avec une femme riche, et surtout riche en argent comptant. Cette dernière idée était probablement pour quelque chose dans son assiduité aux soirées du nouveau directeur-général ; car M. Necker ne cachait ni son antipathie pour les réformes radicales, ni son désir d'éviter la guerre.

Quoique le comte de Morvelle fût bien connu pour être du parti des impatiens, c'est-à-dire de ceux qui ne trouvaient dans les principes du nouveau ministre qu'une demi-philosophie, et dans sa conduite

qu'une demi-hardiesse, il était bien accueilli. Madame Necker surtout paraissait voir ses visites avec plaisir. Cette femme, dévouée avec calcul à la fortune politique de son mari, tenait à connaître l'opinion des moindres coteries. La société que fréquentait habituellement M. de Morvelle, composée d'esprits éclairés, et de jeunes gens à la parole fougueuse, lui causait parfois de l'inquiétude; d'une manière plus ou moins directe, elle cherchait à saisir, dans les conversations du comte, sa pensée et celle de ses amis : cela n'était pas fort difficile; car il était de la plus grande franchise, et mettait même une sorte de bravade à afficher son opinion.

Un motif plus spécial agissait encore sur l'esprit de madame Necker. Malgré sa raison ferme et droite, le directeur-général avait un faible qui se rencontre chez beaucoup d'hommes de mérite. Il aimait

la louange et même la flatterie; elle le charmait sous quelque forme et de quelque part qu'elle lui vînt. Un homme léger et d'un caractère équivoque, le marquis de Pezay, jouissait à ce titre de toute son amitié; il l'avait gagnée durant la querelle de M. Necker avec Turgot, en lançant, contre ce dernier et ses amis, un déluge de plaisanteries, de petits vers, de médisances et de calomnies. Madame Necker accueillait, sans l'estimer, ce singulier protecteur, qui, chaque soir, venait lui garantir le plus long et le plus heureux ministère, et annoncer une nouvelle conquête parmi les indifférens, ou une nouvelle défection dans les rangs opposés. Elle caressait, en lui témoignant de la confiance, un des faibles de son mari; elle l'écoutait; mais craignant d'être dupe de quelque illusion, elle avait soin de prendre des renseignemens à une source plus

authentique. La conversation franche et vive du comte de Morvelle était pour madame Necker comme une espèce d'antidote contre les nouvelles flatteuses du marquis: ce motif d'utilité personnelle lui faisait apprécier davantage un caractère d'honneur et de probité, qui, sans cela même, aurait pu lui plaire.

Pendant que M. Auberti s'informait curieusement du nom et du rang de M. de Morvelle, celui-ci avait eu le temps de prendre à son égard des informations semblables; la réponse fut de tout point favorable au Génevois. On exagéra même, comme il arrive souvent dans le monde, ses avantages de fortune et de position; on le présentait comme chef d'une compagnie qui réunissait un capital de cent millions pour le moins. Quant à mademoiselle de Risthal, on la qualifiait sans hésitation du titre de riche héritière. Soit que

ces renseignemens eussent produit quelque impression sur l'esprit du comte, soit qu'il cédât tout simplement à son goût d'habitude pour le salon de madame Necker, il y retourna le lendemain soir; mais l'oncle et la nièce ne s'y trouvaient pas, et il en fut de même le jour d'après.

Durant ces deux jours, Auberti conta plus d'une fois à sa nièce l'heureuse rencontre qu'il avait faite, chez le directeur général du trésor, d'un jeune colonel, homme de qualité, ayant les manières les plus aimables et l'esprit le plus original. « C'est vraiment, disait-il à Sophie, l'esprit français avec toute sa grace et toute sa légéreté. » Sophie ne savait que répondre, car elle n'avait pas seulement remarqué la personne dont il était question; mais son oncle n'en continuait pas moins à lui parler du comte de Morvelle. Pendant qu'il répétait les mêmes éloges, et toujours à

peu près dans les mêmes termes, on lui remit un billet de la part de madame Necker. Dès qu'il l'eut ouvert : « Eh! vraiment oui, dit-il, nous n'y songions pas ; c'est demain, justement demain, le jour de *l'escalade*. » Et il se mit à lire tout haut :

« M. Auberti et son aimable nièce ont » peut-être oublié, cette année, au milieu » du fracas de Paris, l'anniversaire du » 12 décembre, si heureux pour tous les » cœurs génevois. Je prends la liberté de » leur rappeler que c'est demain, et de » les inviter à venir célébrer avec nous, » dans un souper de famille, la délivrance » miraculeuse de notre commune et chère » patrie. Tout se passera exactement » comme si nous étions à Genève, et les » trois plats de fondation seront de la » partie. »

« Voilà qui est on ne peut plus aimable,

dit Auberti en posant le billet sur la cheminée.

— Et comme c'est bien écrit ! mon oncle, dit Sophie; quel style soigné et élégant !

— Oh ! pour cela, répliqua le tuteur, je m'y connais peu; et tout ce qui me plaît du style, c'est sa clarté. »

Quoique le billet de madame Necker fût parfaitement clair pour des Génevois, il est douteux que, sans explication, le lecteur puisse en comprendre le sujet, et deviner les allusions qui s'y trouvent. Pour cela, il faut savoir, ou se rappeler qu'en l'année 1602, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, fit, en pleine paix, une tentative, dès long-temps préparée, pour s'emparer de Genève par un coup de main. Ses troupes escaladèrent la ville dans la nuit du 11 au 12 décembre; mais cette entreprise, hardiment conçue, fut très-

mal exécutée, et n'eut d'autre résultat que la mort de la plupart de ceux qui s'y aventurèrent. Depuis cet événement, le 12 décembre fut à Genève un jour de fête nationale : on le célèbre dans chaque famille par un repas, plus ou moins somptueux suivant les fortunes, mais où figurent toujours, pour peu qu'on en ait le moyen, un dindon, une truite et un gâteau de pommes.

Le domestique de l'hôtel venait d'apporter, avec le billet d'invitation, une liste de personnes qui, dans la matinée, s'étaient fait inscrire à la porte. Sophie, durant la lecture, y jeta les yeux négligemment. Le nom du comte de Morvelle, colonel en second au régiment de Royal-Comtois, frappa sa vue : « Tenez, mon oncle, dit-elle en souriant, voilà une visite que vous regretterez certainement d'avoir manquée.

— Tu as raison, vraiment tu as raison, répondit le Génevois après avoir considéré la liste avec un air de plaisir. L'on est à Paris d'une prévenance charmante, et demain, sans faute, je rendrai au comte cette politesse. »

Après ces mots, Auberti tomba dans une espèce de rêverie; il ne dit plus rien à Sophie : mais celle-ci présuma qu'il s'occupait toujours du comte et de sa visite, car il ne cessa pas de regarder la liste qu'il tenait à la main. Le soir, en revenant de la Comédie-Française, où, malgré l'intérêt du spectacle, il avait eu de fréquentes distractions, sa nièce observa qu'il semblait préoccupé de quelque affaire importante. Durant le trajet qu'ils firent, tête à tête en voiture, il ne lui adressa pas un mot, et se parla plusieurs fois à lui-même, par exclamation et sans suite. « Voilà qui serait singulier, disait-il.... Eh mais! l'on a vu

des événemens plus extraordinaires... Si la chose avait lieu pourtant!... Ma foi, cela se peut bien, et pourquoi pas... pourquoi pas?.. » Ces dernières paroles étaient accompagnées d'un sourire de satisfaction. De retour à son hôtel, et à l'instant où Sophie allait se retirer dans sa chambre, M. Auberti lui souhaita le bonsoir d'une voix plus tendre que de coutume.

Le lendemain, dès que onze heures sonnèrent, le Génevois monta en voiture, et se fit conduire chez le comte de Morvelle. Il trouva, dans la loge du concierge, un grand laquais qui jouait aux cartes, et qui le toisa d'un air assez impertinent, prenant peut-être cette visite pour celle d'un créancier, dont il n'avait pas encore vu la figure. « M. le comte n'est pas chez lui, » dit le valet de chambre.

— Et pouvez-vous me dire quand il sera visible?

— Je ne le sais jamais d'avance; et dans tous les cas, ce ne sera pas aujourd'hui; mon maître ne rentrera que pour s'habiller et aller souper chez un ministre.

— C'est bon, c'est bon, dit Auberti, en jetant sa carte de visite; » et il remonta en voiture, tout joyeux de penser que ce ministre pouvait bien être M. Necker, et que peut-être, le soir même, il rencontrerait le colonel.

En rentrant après plusieurs courses, il trouva sa nièce occupée à tout disposer pour sa toilette. « Ah çà! dit-il, ma chère Sophie, vous serez belle, n'est-ce pas? Entendez-vous? il faut que vous soyez belle ce soir, et que vous plaisiez encore plus que de coutume! » Sophie sourit, ne comprenant pas à quelle idée se rattachait cette recommandation. Elle répondit par un signe de tête, appela sa femme de chambre, et passa dans son cabinet. Deux

heures après, elle en sortit parée de sa plus belle robe, et avec quelques fleurs dans les cheveux. A cette vue, pour la première fois de sa vie, le tuteur prit un air mécontent, et dit avec brusquerie : « Ma nièce, quelle toilette avez-vous là ! de bonne foi, croyez-vous être habillée !

— Mais, mon oncle, cette robe est celle que vous aimiez tant.

— Non, cela n'est pas possible ; elle est hors de mode, et vous sied mal.

— Peut-être ! mais il n'y a pas quinze jours qu'à Genève vous m'avez dit tout le contraire.

— Bah !... bah !... à Genève ! nous sommes à Paris ; le goût est tout autre ici, et vous auriez dû vous en apercevoir avant moi.

— Mon oncle, vous êtes bien injuste, dit la jeune fille d'une voix émue ! Sans vos ordres, pouvais-je penser à changer ce

que vous trouviez bien, et d'ailleurs en ai-je eu le temps ? »

Il y eut un moment de silence, durant lequel Auberti s'aperçut que Sophie avait les larmes aux yeux ; sa mauvaise humeur se calma aussitôt, et il reprit d'un ton plus doux : « C'est bien, mon enfant ; mais si tu m'en crois, tu jetteras tes vieilles nippes par la fenêtre, tu feras venir des étoffes, et tu prendras les modes qu'on suit ici.

— Volontiers, mon oncle, je ferai ce que vous me dites; mais n'ayez pas trop d'ambition pour moi, si vous voulez que je vous paraisse bien ! »

Ces dernières paroles frappèrent M. Auberti ; en examinant avec plus d'attention la toilette de sa nièce, il se convainquit de son injustice. Sophie était réellement aussi bien qu'elle pouvait l'être, et la simplicité de sa mise ne lui ôtait rien de ses avan-

tages naturels; son tuteur l'aurait trouvée charmante, si, en ce moment, par une disposition d'esprit dont lui-même ne se rendait pas bien compte, il n'eût pas désiré en elle des perfections trop au-dessus de la réalité.

Lorsque Auberti et sa nièce entrèrent dans le salon de madame Necker, plusieurs hommes s'y trouvaient déjà. La première personne qui frappa les yeux du Génevois fut le comte de Morvelle. Il eut peine à contenir un vif mouvement de satisfaction, en voyant que la présence du comte réalisait au moins une partie de ses espérances de la journée. Tous les deux se saluèrent avec un égal empressement, et Sophie reçut du jeune colonel une inclination respectueuse. Pour la première fois elle jeta sur lui un regard à la dérobée; et, malgré le peu de prix qu'elle attachait aux avantages extérieurs, elle se plut

à remarquer l'air noble, la tournure martiale et l'expression de franchise spirituelle qui distinguaient le comte; mais, a l'instant même, elle rougit de s'être aperçue de tout cela, et se hâta de donner un autre cours à ses observations.

Madame Necker s'avançait vers elle; ces deux dames se serrèrent la main de la manière la plus affectueuse, et commencèrent à causer ensemble. Avec la sagacité naturelle à leur sexe, elles s'étaient comprises dès le premier abord : outre cette espèce d'attrait mutuel que ressentent des compatriotes en pays étranger, d'autres motifs de rapprochement et d'intimité existaient entre madame Necker et mademoiselle de Risthal : elles étaient, l'une pour l'autre, l'idéal d'une certaine perfection de manières tant soit peu froides et composées, qu'elles appelaient décence et dignité. Ce point de sympathie n'empêchait

pas cependant qu'on aperçût entre elles des différences assez remarquables. Mademoiselle de Risthal avait un langage beaucoup plus simple que madame Necker et des idées moins systématiques : elle n'était pas, comme cette dernière, ambitieuse d'esprit et de célébrité; elle parlait peu et savait écouter, surtout lorsqu'elle croyait pouvoir retirer quelque fruit d'une conversation : il y avait alors dans son regard une expression de candeur et d'intérêt qui la faisait paraître à la fois modeste, aimable et sensée.

Pendant que Sophie était assise auprès de madame Necker, son tuteur causait debout avec le comte de Morvelle, dans l'embrasure d'une croisée. Quatre hommes d'un certain âge et d'un maintien grave formaient une espèce d'*à parte*, et la petite mademoiselle Necker, assise devant une table à ouvrage, occupait le

milieu du salon. En voyant entrer mademoiselle de Risthal, elle s'était levée avec sa vivacité ordinaire, pour courir au-devant d'elle et l'embrasser; mais, sur un geste de sa mère, elle avait aussitôt repris sa place. La table près de laquelle elle était assise, comme pour travailler, se trouvait couverte, non de broderies, ou d'autres ouvrages, mais de grands morceaux de papier blanc qu'elle découpait avec des ciseaux pour en faire des figures: elle paraissait mettre à ce jeu beaucoup de sérieux et d'attention; mais de temps en temps, à la dérobée, elle jetait un regard en-dessous vers madame Necker, et un beaucoup plus vif du côté des quatre messieurs qui s'entretenaient ensemble. Quelquefois elle leur faisait des signes, et leur montrait, avec un air de satisfaction, les figures qu'elle découpait. Puis, après avoir soufflé sur ses doigts, qui s'engour-

dissaient loin du feu, elle se remettait à l'ouvrage avec une expression de physionomie si animée et si pleine d'intelligence, qu'il semblait que cette occupation enfantine se rattachât, dans son esprit, à quelque idée d'un ordre plus élevé.

Après un demi-quart d'heure de conversation, Auberti et le comte de Morvelle s'approchèrent ensemble de la maîtresse de la maison: « Eh bien! monsieur le comte, dit madame Necker, quelles nouvelles de la cour? » Peu curieuse d'entendre la réponse qui pouvait suivre cette question, Sophie quitta aussitôt son fauteuil, et alla s'asseoir auprès de mademoiselle Necker, qui parut toute joyeuse de pouvoir enfin parler à quelqu'un.

« Puis-je vous demander, dit mademoiselle de Risthal, ce que vous voulez faire de ces figures que vous découpez avec tant d'adresse?

— Devinez.

— C'est pour mettre dans un livre?

— Non.

— Ce sont des ombres chinoises?

— Non, non; c'est un roi et une reine à qui je veux faire jouer la tragédie.

— Et quelle tragédie?

— Ah! il faut que je la compose, et je suis en train d'y rêver.

— Quel nom aura-t-elle?

— Je ne le sais pas encore bien... Mais je crois que je vous amuserai mieux ce soir, si je vous dis le nom des personnes qui soupent avec vous. Cela vous fera-t-il plaisir? le voulez-vous?

— Ah! très-volontiers.

— Eh bien! vous voyez ces quatre messieurs qui causent ensemble? ce sont des hommes de beaucoup d'esprit.

— Vraiment?

— Oui : tenez, celui qui gesticule en

parlant, et dont la voix est un peu criarde, c'est M. d'Alembert, le secrétaire perpétuel de l'Académie française. A côté de lui, vous voyez l'abbé Raynal; on peut le reconnaître à sa perruque et à son accent gascon : et puis en face de nous, ce grand monsieur en habit violet, c'est M. Marmontel; quoiqu'il ait cinquante-quatre ans, on dit qu'il va se marier à une demoiselle qui n'en a que dix-huit. Enfin, le quatrième, celui qui a des besicles, et l'air un peu malade, c'est notre ami M. Thomas, l'auteur des *Éloges*. Il ne dit jamais rien, lui, et c'est bien dommage, car il parle tout comme maman.

— Mais, reprit Sophie, quel est ce vieux monsieur en habit noir, dont les cheveux blancs, sans poudre, tombent sur ses épaules?

— Ah! j'ai cru que vous le connaissiez : c'est notre pasteur, M. d'Albiac.

— Comment, dit Sophie avec vivacité, est-ce qu'il y a ici une église protestante?

— Une église, non; mais le roi nous en donnera une : papa doit lui en parler. En attendant, on se réunit dans une belle grande chambre, au bout du faubourg Saint-Honoré; on entre par le jardin, derrière la maison, et l'on ne sort que deux à deux pour ne pas se faire remarquer.

— C'est toujours cela, répondit Sophie; mais est-ce que M. d'Albiac a été militaire? il a une cicatrice au front.

— Oh! il a gagné cela dans son pays, près de Nîmes, en donnant la communion au milieu d'une forêt. Tout le monde était à genoux, en prières; voilà la maréchaussée qui arrive et fond sur l'assemblée; le pasteur reçoit une blessure, et deux femmes sont tuées à côté de lui : il y a au moins quarante ans de cela, et c'est une

histoire qui me rend toujours si triste... Ah! quel bonheur, voilà papa qui entre avec M. de Pezay!»

En disant ces mots, la petite Necker se leva et courut se jeter dans les bras de son père, avec un empressement qui avait quelque chose de passionné. Mais le ministre, probablement fatigué par le travail du jour, semblait triste et préoccupé. Sa femme s'en aperçut aussitôt, et, redoublant d'attentions pour animer la compagnie, elle adressa la parole à chacun, souriant d'aussi bonne grâce qu'elle pouvait, mais trop visiblement affairée pour inspirer la moindre gaieté. Un laquais fit une heureuse diversion, en venant annoncer que le souper était servi.

Lorsqu'on eut pris place autour d'une table richement décorée, madame Necker parcourut d'un regard le cercle des convives; arrêtant ses yeux sur les deux

académiciens Marmontel et Thomas, qui étaient depuis long-temps dans l'intimité de la maison : « Messieurs, dit-elle, soyons aimables! » Thomas fit un signe de tête, et Marmontel répondit : « Vous savez, madame, que l'esprit est capricieux; il vient de lui-même, et dès qu'on le brusque, il s'échappe.

— Oh! je ne crains rien, répliqua madame Necker, il ne s'échappera pas d'ici; car il a fait un pacte avec l'auteur des *Contes moraux*. » Puis, s'adressant au marquis de Pezay, qui avait, plus que personne, le privilége de distraire le ministre dans ses instans de mauvaise humeur : « Monsieur de Pezay, dit-elle, avez-vous quelques nouvelles chansons ?

— Ma foi! madame, répondit le marquis, je n'ai plus le loisir d'en faire. Il y a par le monde certains charlatans, soi-disant économistes, qui me donnent trop

d'occupation. Ce n'est pas que je me rompe la tête à scruter les profondeurs de leur science occulte ; je m'en tiens au titre qu'ils lui donnent : *Économie ;* et je déclare, sans hésiter, qu'il y a là économie de sens commun. Je pourrais n'en pas dire davantage ; mais comme ces messieurs ont fait quelques dupes, qu'ils se donnent pour hommes d'état, et qu'une fois déjà on les a crus sur parole, je veux rendre service au public en lui parlant d'eux.

—Monsieur le marquis, dit d'Alembert, dont la voix, encore plus aigre que de coutume, trahissait une colère contenue, monsieur le marquis, il serait généreux de laisser en repos ceux qui ne sont plus en faveur : qu'ils se soient trompés, cela se peut, et permis à chacun d'avoir là-dessus son avis ; mais leurs bonnes intentions étaient incontestables.

— Pour vous, monsieur, reprit le mar-

quis de Pezay, dites pour vous ; car moi je leur conteste deux choses : le bons sens et la bonne foi. Cette science du produit net dont le produit net est la famine, cette liberté du commerce qui devient, sous leur direction, la liberté du pillage, si ce ne sont pas là de pures jongleries, je ne m'y connais plus. »

D'Alembert donna un signe d'impatience ; mais l'homme de cour, qui avait une égale dose d'étourderie et de présomption, n'en continua pas moins. « Nous avons vu le chef de la secte, devenu ministre, tailler à tort et à travers, et pour tout résultat produire une émeute. Il est vrai qu'après avoir tout brouillé, il a eu le talent de ramener l'ordre par des voies toutes philosophiques : le canon et le gibet, des batteries sur les quais, une potence de quarante pieds en place de Grève, voilà ce que chacun a pu voir dans

la mémorable guerre des farines. Du reste, je laisserais mourir en paix leurs systèmes et leurs théories, si je n'étais moi-même attaqué personnellement par ces adeptes: un libelle de Condorcet m'a désigné d'une manière évidente, et je me prépare à lui répondre par ma première épître aux *Turgotins*. »

Ce mot pouvait soulever un orage, car plusieurs des convives étaient d'anciens amis de Turgot. Madame Necker éprouva une assez vive inquiétude, et regarda Marmontel d'un air qui voulait dire: Tirez-moi d'embarras. L'académicien, esprit conciliant, se disposait à répondre à cette invitation muette, lorsqu'au grand plaisir de sa femme, M. Necker prit la parole.

« Mon cher Pezay, dit-il, restons calmes dans la discussion, et surtout prenons garde qu'il ne s'y mêle de la personnalité;

car rien n'obscurcit davantage une question de principes : celle que vous soulevez est délicate; c'est celle de la théorie et de la pratique; les hommes prennent parti pour l'une ou pour l'autre, selon la nature de leur esprit, et souvent sans pouvoir dire au juste où est le point de séparation. Moi, par exemple, je suis homme de pratique, et je m'en fais honneur; tous mes plans sont basés sur l'expérience; je ne m'aventure point sur la foi des idées; je marche pas à pas sur le terrain des faits; je suis élève de Colbert. Eh bien! savez-vous, messieurs, ce qu'on pense de moi dans mes bureaux ? Le voici : Ce matin, deux de mes commis se chauffaient et causaient en tisonnant; comme ils tournaient le dos à la porte, j'entrai sans être aperçu, et j'entendis la fin de leur conversation. Le plus jeune se plaignait d'être accablé de travail depuis mon entrée

au ministère ; l'autre, un vieux confident de l'abbé Terray, grand aligneur de chiffres, mais ne voyant rien au-delà, répondait : « Que voulez-vous ? ce sont les théories de M. le directeur-général ; autrefois on savait ce qu'on faisait, mais à présent je m'y perds ; au diable les théoriciens !... »

Ces paroles excitèrent un rire général, auquel le marquis de Pezay contribua, pour sa part, d'une manière assez bruyante. Le ministre continua :

« J'ai ri, comme vous, de m'entendre qualifier de la sorte ; mais je trouve dans la boutade de mon vieux commis une leçon de tolérance. Si cette observation n'était pas trop subtile pour devenir populaire, je la formulerais en proverbe, et je dirais : Il n'y a personne qui ne soit le théoricien d'un autre. »

Cette plaisanterie de bon goût remit

madame Necker à son aise; mais, pour éloigner sans retour la conversation de l'écueil où elle l'avait vue sur le point d'échouer, elle dit à son mari d'un ton gracieux : « Mon ami, je pense que les affaires ne vous ont pas fait oublier qu'aujourd'hui nous fêtons l'escalade?

— L'escalade! ah! vraiment, oui, nous sommes au 12 décembre. C'est un grand jour pour nous autres Génevois; ce jour-là, nous ne faisons rien autre chose que chanter de vieilles chansons sur des airs baroques, et nous conter les uns aux autres, en grand détail, une histoire que nous savons tous.

— En grand détail? dit l'abbé Raynal avec empressement; est-ce qu'il y a des traditions authentiques sur ce guet-apens de la tyrannie contre un peuple libre? Cela vaudrait la peine d'être placé quelque

part, et je le publierais avec un certain plaisir pour l'instruction des despotes.

— Sans doute, reprit M. Necker, il y en a d'assez curieuses; mais les enfans les savent beaucoup mieux que les grandes personnes. Je suis sûr que Louise pourrait nous faire un excellent récit, d'après l'autorité de sa bonne. »

La petite Necker se hâta de répondre à cette espèce d'invitation. Elle rougit, mais ce fut de plaisir de se voir l'objet de l'attention générale; et regardant sans embarras son auditoire, elle commença :

« Le duc de Savoie avait fait de grands péchés; son confesseur lui dit: Mon prince, je vous donne pour pénitence d'entendre la messe de Noël à Saint-Pierre de Genève. — A Saint-Pierre? dit le duc, cela ne se peut, puisque la ville est hérétique.—Eh bien, mon prince, vous prendrez la ville. — Mais si je vais pour la prendre, le roi

de France, qui m'a fait jurer la paix, m'en empêchera ! — Mon prince, vous ferez tout dans une nuit, et le roi de France viendra trop tard.

» Voilà qu'un samedi soir, toute l'armée, infanterie et cavalerie, approche de Genève, et s'arrête à Plain-Palais. Il y avait trois cents hommes d'élite équipés pour l'escalade, couverts de fer de la tête aux pieds, le coutelas au poing et les pistolets à la ceinture. Leurs armures étaient peintes en noir; ils portaient des échelles noires et des lanternes sourdes, des haches pour couper les chaînes des ponts, et des pétards pour faire sauter les portes.

» Minuit sonne, et puis une heure : ils marchent vers la porte Neuve, entrent dans le fossé, le traversent, et vont planter trois échelles contre le mur du boulevart. Il en monte cent, et, après, cent autres, sans que personne les aperçoive ;

ils se glissent derrière les arbres, et se serrent le long des maisons ; pendant ce temps-là, d'autres, en bas près de la porte, arrangent tout pour la faire sauter.

» Ils montaient toujours, et dans la ville rien ne bougeait ; enfin un soldat, de garde à la porte Neuve, entend du bruit, et crie : *Qui va là ?* Point de réponse. Il tire un coup ; le poste sort avec des flambeaux, voit l'ennemi et appelle aux armes. Aussitôt les Savoyards, forcés de se montrer, attaquent le corps-de-garde, y entrent, et se répandent dans les rues en criant : *Vive Savoie ! ville gagnée ! tue, tue, tue ! à mort, à mort !*

» Mais voilà que la scène va changer : un des soldats de la porte Neuve, pour se sauver, gagne une galerie d'où l'on faisait tomber la herse, et, à tout hasard, il lâche la coulisse ; la herse en tombant tue le pétardier qui allait faire sauter la porte

pour donner passage à l'armée; presque en même temps un canonnier, dont la pièce battait le long du fossé, tire, et d'un premier coup renverse et brise toutes les échelles.

» Le tocsin sonnait aux églises; les bourgeois sortaient armés, et se battaient bravement contre les Savoyards; un homme en chemise, malgré le froid, s'escrimait avec sa hallebarde; un tailleur faisait des merveilles avec une épée à deux mains; de toutes les fenêtres une grêle de balles pleuvait sur les escaladeurs. Ceux de Plain-Palais, au premier coup de canon, crurent que c'était le bruit de leurs pétards, et qu'ils trouveraient porte ouverte; ils crièrent: *Ville gagnée! au butin! au pillage!* et, tambour battant, se mirent en marche, mesurant déjà le drap et le velours des marchands à la longueur de leurs piques. Leur surprise fut grande, en arri-

vant, d'être reçus à coups de mitraille, et ils repartirent plus vite qu'ils n'étaient venus.

» Et nos hommes de l'escalade, qu'est-ce qui arriva d'eux? Chassés de rue en rue, poursuivis l'épée dans les reins, ils accouraient à leurs échelles, et, ne les trouvant plus, ils sautaient du haut de la muraille, se tuaient ou s'estropiaient en tombant; près de deux cents restèrent morts, et il y en eut treize de pris; on les jugea comme voleurs de nuit, et non comme prisonniers de guerre : ils furent pendus sur le boulevart qu'ils avaient escaladé. »

— Bien! ma fille, dit M. Necker, très-bien, et la république vous doit un brevet d'historiographe. Pourtant, à votre place, j'aurais un peu moins parlé des péchés du duc de Savoie, et un peu plus de ses intelligences présumées avec le syndic de la garde, chef de toutes les forces de la ville;

j'aurais dit aussi que le peuple était fort monté contre ses magistrats, et qu'il allait se soulever, lorsque l'exécution des treize fit diversion à sa colère; chacun y courut et revint satisfait. Mais c'est là de l'histoire politique, et je comprends que vous n'en fassiez pas.

— Mon cher confrère, dit d'Alembert en s'adressant à Marmontel, est-ce qu'il n'y aurait pas là de quoi faire une bonne tragédie? »

Avant que l'académicien eût eu le temps de répondre, la petite Necker, animée par le succès, s'écria : « Une tragédie ? Ah! oui, j'en ferai une là-dessus, et pas plus tard que demain; au lieu de mon papier blanc pour découper les figures, j'en prendrai du noir à cause de la nuit, et je n'aurai plus que les paroles à trouver : c'est la moindre des choses. »

La compagnie ne put s'empêcher de

rire. « Eh bien! Marmontel, reprit d'Alembert, êtes-vous de l'avis de mademoiselle Louise? croyez-vous que la chose irait d'elle-même?

— Non, ma foi! et je tiendrais les figures, c'est-à-dire le plan et les caractères, que je serais encore fort inquiet des paroles. Dans un sujet si près de nous par l'époque et par les mœurs, avec des personnages qui parlaient notre langue, je voudrais descendre un peu des hauteurs de la diction tragique, me faire un style souple, aisé, nuancé, et pour tout dire, plein de ces expressions qui se trouvent dans toutes les bouches.

— Expliquez-vous, dit madame Necker avec une certaine vivacité. Voulez-vous donc bannir du style tragique la majesté et la noblesse? il faut dire oui ou non, car à pareille règle il n'y a pas d'exception possible.

— Quoi! madame, vous n'admettriez pas dans le style élevé certaines locutions familières?

—Vraiment non.

— Vous ne souffririez pas dans une tragédie, *faire l'amour*, *aller voir ses amours?*

—Non, certainement.

— Et les hémistiches suivans : *Prenez votre parti; pour bien faire, il faudrait; non, vois-tu, faisons mieux?*

—Je n'en voudrais pas même dans une lettre.

— Mais, madame, songez que Racine a été moins difficile.

— Racine était libre; il créait son art, répliqua madame Necker d'un ton sentencieux, qui exprimait son opinion inébranlable.

— Oh! pour Racine, dit d'Alembert, mon cher ami, ne le citez pas, cela pour-

rait lui porter malheur ; déjà, à très-bonne intention, vous lui avez rendu un mauvais service.

— Moi ! dit Marmontel avec surprise, et comment cela ?

— Comment cela ? en persuadant à la Clairon de changer de costume dans tous ses rôles, de jouer Roxane sans panier, et Andromaque sans mantelet noir.

— Ah ! mon ami, dit Marmontel, voilà une de vos boutades !

— Vraiment, monsieur ! dit madame Necker ; c'est une plaisanterie ?

— Non, madame, je parle sérieusement.

— Quoi, monsieur ! dit le comte de Morvelle, vous regrettez de ne plus voir au théâtre le vieux costume de tradition : le chapeau à plume pour Auguste, les gants à franges pour Agamemnon, et les talons rouges pour Achille ?

—Oui, monsieur, je regrette tout cela. Et pourquoi? vous venez de le dire : parce que cela était de tradition, parce que Racine et Corneille avaient vu les héros de leurs pièces vêtus, coiffés, chaussés de la sorte; parce qu'en écrivant ils se les figuraient sous cet aspect, et non sous le costume grec ou romain. Dans le travail du poète, tout va d'ensemble; chaque personnage est créé d'un seul jet, avec son caractère, son langage et son costume qui est aussi un langage; si l'on dérange cet accord, la pensée de l'auteur cesse d'être intelligible; telle tirade, telle expression, vraie à la lecture, devient fausse et froide à la scène; le style jure avec l'habit... »

Le mouvement causé par le second service interrompit cette conversation. Mademoiselle Necker, qui passait en revue les nouveaux plats dont on garnissait la table, en voyant servir une dinde aux truffes de

la plus belle dimension, dit tout haut : « Enfin voilà l'ennemi!

— Comment, petite folle, dit M. Necker, qu'est-ce que c'est? pourquoi traitez-vous d'ennemi cet oiseau d'un si bon naturel?

— C'est qu'à l'escalade, répondit la petite fille, l'ennemi, au lieu de nous prendre, a été le dindon de l'affaire. »

Le ministre témoigna en riant une satisfaction toute paternelle; puis il ajouta d'un ton plus grave: « Oui, les Savoyards sont tombés dans le piége qu'ils nous avaient dressé; mais plusieurs citoyens de Genève moururent cette nuit-là en combattant pour leurs foyers : nous devons nous en souvenir, ma fille, et lire avec respect l'inscription qui porte leurs noms à Saint-Gervais : il ne s'y trouve personne de notre famille ; nous n'étions pas encore Génevois.

— A propos, dit M. Auberti, savez-vous ce qui arriva, durant cette terrible nuit, dans la maison d'un de mes ancêtres, Simon Aubert?... » A peine ce nom lui eut-il échappé, que, saisi d'une espèce de serrement à la gorge, il s'arrêta court, et, détournant la tête, toussa deux ou trois fois, la serviette devant la bouche.

« Vous êtes enrhumé, mon oncle, dit mademoiselle de Risthal, qui, avec la finesse de son sexe, devina de quoi il s'agissait; vous avez un commencement de rhume, laissez-moi continuer pour vous.

« Notre aïeul Simon, poursuivit-elle en évitant le nom de famille, était membre du grand-conseil, et demeurait tout à côté de la porte de la Monnaie, en face des ponts. Sa femme Jacqueline, qui n'avait guère que vingt ans, venait de se lever d'auprès de lui pour voir si son enfant dormait, lorsque l'alarme fut donnée. Simon,

entendant le tocsin, s'habilla vite, prit sa hallebarde, et descendit sans être retenu par sa femme, qui tremblait, mais qui ne disait mot. Dès qu'il eut quitté la chambre, Jacqueline monta au second étage pour voir son mari le plus long-temps possible ; elle regarda, mais sa vue était trouble et la tête lui tournait ; elle s'assit : « Mets-toi là, dit-elle à sa servante, dis-moi où il est maintenant.—Madame, je le vois qui court de toutes ses forces vers le pont du Rhône.—Et à présent?—Madame, je ne vois plus qu'un reflet de lumière qui brille sur sa pertuisane.—Et à présent?—Madame, je ne vois plus rien. »

» La servante ramena lentement sa vue jusqu'au bas de la maison, et, le moment d'après, elle s'écria : « Madame, madame! —Qu'y a-t-il? dit Jacqueline hors d'elle-même. — Ah, madame! quand monsieur le conseiller reviendra, il ne pourra plus

rentrer; une grande figure noire va et vient de notre porte à la porte de la cité....; c'est le diable, ou c'est un ennemi.—Je veux voir, dit la maîtresse en se levant avec vivacité, je veux voir! » Et aussitôt : « N'as-tu pas là ta grande marmite de fer fondu?—Oui, madame, elle est pleine de viande toute prête pour demain.—Pose-la sur la fenêtre. » La servante prit la marmite, et, l'enlevant avec effort, la plaça sur l'appui de la croisée, entre les mains de sa maîtresse. Une minute s'écoula dans un profond silence; puis on entendit un bruit de fer heurtant contre du fer, et les éclats de la fonte sur le pavé. La servante tendit le cou hors de la fenêtre; elle vit la figure noire gisant dans la rue : mais, en se retournant, elle trouva sa maîtresse étendue sur le plancher.

—Elle était morte? dit le comte de Morvelle avec un intérêt qu'il n'aurait proba-

blement pas ressenti, si la même histoire eût été racontée par une autre personne.

— Non, monsieur, répondit Sophie ; mais elle mourut le lendemain.

— Le lendemain même, dit Auberti d'une voix tout-à-fait remise ; et une foule immense suivit son convoi : on la pleurait, et l'on disait que son action avait contribué au salut de la ville, en rétablissant la communication entre les ponts et la cité.

— Peut-être, reprit le comte, qui, en ce moment, se souciait peu de parler stratégie, et dont l'imagination était montée à un ton beaucoup plus poétique; peut-être. Mais ce qui dut frapper surtout, c'est le caractère et la destinée de cette jeune femme, sa puissance sur elle-même à l'instant de la séparation. Ce vertige qui la saisit ensuite, et puis, à l'idée du péril de son mari, cette résolution subite qui épuise en

un moment toutes les forces de la vie, ce meurtre qui cause la mort de celle qui l'exécute, comme si une main de femme ne pouvait tuer qu'à ce prix : tout cela est plein de poésie ; mais il faut avouer que, si cette histoire est touchante, les grâces et la voix de l'historien viennent lui prêter un charme de plus. »

Mademoiselle de Risthal rougit un peu; mais personne n'y fit attention.

« Je trouve, dit le marquis de Pezay, que ce coup de main, qui mit Genève à deux doigts de sa perte, pourrait fournir un bon chapitre au livre des grands événemens produits par de petites causes.

— Par de petites causes, monsieur le marquis ! dit l'abbé Raynal ; oui, on peut trouver cela, si l'on regarde avec légèreté, si l'on s'arrête à la superficie, à des circonstances fortuites, comme la chute

d'une herse, une marmite lancée à la tête d'un soldat, un coup de canon qui brise des échelles; mais, derrière ces causes apparentes, il y en a une plus réelle, et dont la grandeur est sans mesure. Ce qui sauva Genève, ce fut l'esprit républicain, l'amour des lois avec la liberté. La liberté s'est levée au cri de ses enfans en danger; elle a combattu et triomphé pour eux!

— Monsieur l'abbé, dit madame Necker, cette figure est belle en poésie; mais sérieusement, je ne saurais voir, dans le secours donné à nos ancêtres, d'autre main que celle de Dieu. »

A ces mots, le pasteur d'Albiac, jusque-là silencieux, quel qu'eût été le sujet de la conversation, parut s'animer tout à coup, et redressant sa tête blanche avec un geste semi-oratoire, il prit la parole :

« Vous dites bien, madame, c'est Dieu qui a tout fait, et parmi les délivrances de l'*Ancien Testament*, je n'en trouve pas de plus éclatante que celle-ci. Il a renversé les chariots de Pharaon, ses capitaines et ses hommes d'élite ; il a soufflé, et l'ennemi de son peuple a disparu comme la paille jetée au vent : humilions-nous devant celui qui abaisse et qui relève, qui afflige et qui console, qui veille sur les cités quand leurs gardes sont endormis. »

Pendant ce discours, la physionomie sérieuse de madame Necker prit une expression de recueillement : « Messieurs, dit-elle, pour nous autres enfans de Genève, ce jour est un jour d'actions de grâces, et ce repas est la commémoration d'un grand bienfait. Vous permettrez que, suivant notre vieil usage, il se termine par quelques paroles de gratitude envers le bienfaiteur. »

Elle se leva, mais sans quitter sa place; toute la compagnie fit de même, et le pasteur, debout, dit d'une voix ferme et accentuée : « Au roi des siècles, immortel, invisible; à Dieu, seul sage, qui nous a créés et rachetés, et qui nous nourrit de ses biens, soient honneur, louange et gloire, et maintenant et à jamais! » Les deux femmes répondirent *amen* et tout le monde se dirigea vers le salon.

Durant cette prière, qui, chez les protestans rigides, suit ordinairement chaque repas, madame Necker et mademoiselle de Risthal avaient la tête légèrement inclinée; le comte de Morvelle, placé près de Sophie, tournait les yeux vers sa jeune voisine; le marquis de Pezay modelait sa contenance sur celle de M. Necker, qui se tenait droit, mais avec un air de profonde attention. Marmontel et Thomas parais-

saient éprouver une sympathie mêlée de respect; enfin, l'abbé Raynal était distrait, et d'Alembert avait sur les lèvres un demi-sourire.

Une Élection

AU BAILLIAGE DE QUINGEY. [1]

Le 5 mars 1789, la petite ville de Quingey, chef-lieu du bailliage de ce nom, dans la province de Franche-Comté, ville ordinairement paisible et qu'on aurait pu croire à peu près déserte, offrait un spectacle très-animé. Des groupes d'oisifs et de curieux encombraient la principale rue, où l'on voyait, de quart d'heure en quart d'heure, passer et se croiser des voitures

[1] Troisième fragment de *Philippe de Morvelle*.

et des gens à cheval. Ces groupes étaient surtout nombreux aux extrémités de la rue, qui, de part et d'autre, aboutissait à la grande route, et devant la porte des deux principales auberges : *le Soleil d'Or*, et *les Quatre-Vents*. Chaque étranger qui arrivait et mettait pied à terre, excitait dans la foule un redoublement de curiosité; on examinait avec attention son équipage et sa figure, et on s'entretenait avec chaleur du grand événement qui allait avoir lieu. Des marchands ambulans, profitant, dans l'intérêt de leur commerce, de cette affluence extraordinaire et de la disposition des esprits, étalaient leurs pacotilles sur des tables, et criaient pour attirer les chalands. Des chanteurs de complaintes allaient et venaient comme dans une foire; mais au lieu du fameux cantique de Geneviève de Brabant, ils chantaient sur le même air une chanson non moins bien

versifiée, et qui commençait par ces mots :

« Messieurs du tiers-état, réunissons-nous... »

En effet, l'on aurait pu se croire à l'ouverture de la grande foire de Quingey, célèbre à dix lieues à la ronde, si tous les nouveaux arrivans, qui traversaient la ville et descendaient aux auberges, n'eussent pas offert dans leurs costumes les signes distinctifs du gentilhomme : l'épée et le chapeau galonné. C'était toute la noblesse du bailliage qui se réunissait pour procéder le lendemain à l'élection d'un député aux états-généraux. Les électeurs de la montagne venaient à cheval, suivis d'un seul valet, ou dans de petites voitures basses et tout ouvertes par le côté, suivant la mode du pays; ceux de la plaine, et surtout les gens de familles parlementaires, avaient des équipages plus élégans et des laquais en grande livrée. Le comte de Morvelle, selon l'usage de la haute société

parisienne, où la simplicité était de bon ton, arriva dans sa chaise de voyage, et se rendit d'abord chez le bailli de Quingey, personnage à qui ses fonctions donnaient en ce jour une grande inportance, et avec qui le comte, dans l'intérêt de sa candidature, entretenait, depuis deux mois, une correspondance assez active. Il se trouvait alors dans son cabinet d'audience, où M. de Morvelle, après s'être nommé, fut sur-le-champ introduit.

C'était une pièce plus longue que large, dont le fond était occupé par une estrade fermée d'une petite grille en bois, et surmontée d'un grand bureau. Le magistrat était assis dans cette espèce de sanctuaire, sur les murs duquel s'élevaient en étages des rayons chargés de livres, de registres et de liasses de papiers. Le reste de la chambre n'avait pour ameublement qu'un poêle de fonte, deux grands fauteuils, et

des bancs recouverts de cuir tout luisant par suite du long usage qu'ils avaient fait.

Au nom de M. le comte de Morvelle, le magistrat, quittant son estrade, s'avança d'un air empressé vers la porte du cabinet, et le comte vit pour la première fois un homme qui ne lui était connu que par ses lettres et par sa réputation d'habileté en affaires. Il était d'une taille ramassée et d'une complexion épaisse; sa figure, très-large et très-rouge, lui donnait, au premier aspect, un air de bonhomie; mais un regard fin qu'il dirigeait en-dessous vers son interlocuteur, et un demi-sourire qui se dessinait aux deux coins de sa bouche, ne tardaient pas à dévoiler un esprit plus rusé que ne semblaient le comporter sa tournure matérielle et la vulgarité de son langage. « Oh! vraiment, monsieur le comte, dit-il avec un accent comtois très-prononcé, allongeant toutes les voyelles

brèves et traînant la voix sur l'avant-dernière syllabe de chaque membre de phrase, vraiment oui, je m'occupais de vous, c'est-à-dire de mon dernier supplément à la liste de messieurs les électeurs. La voilà close enfin, grâce à Dieu: voyez; mon bureau est couvert de titres, d'actes d'inféodation, de brevets, de charges portant noblesse; il faut regarder de près à tout cela; si tous les noms étaient aussi anciens que le vôtre, nous n'aurions pas tant de peines à prendre.

— Je suis sûr, monsieur, répondit le comte sans paraître sensible à cette flatterie, qu'aucun titre faux ou insuffisant n'échapperait à votre sagacité. J'arrive un peu tard pour un candidat, faute d'avoir fait entrer en ligne de compte les accidens de voyage. J'aurais dû être ici avant tous les autres; mais n'y pensons plus. Savez-vous

quelque chose de définitif sur les dispositions de ces messieurs?

— Oh! mais, reprit le bailli, il y a là, comme en tout, du pour et du contre. On dit que vous avez un beau nom, et que pour l'honneur vous êtes sans reproche; mais on dit aussi que vous pourriez bien adhérer au doublement du tiers.

— Oui, certes, dit le comte, j'y adhère.

— Et c'est là le mal, répliqua le bailli, c'est là le mal; ou plutôt il n'y en aurait aucun, si, tout en adhérant, puisque c'est votre idée, vous laissiez croire à ces messieurs que...

— Non, repartit M. de Morvelle avec vivacité, un homme d'honneur doit avoir le courage d'avouer son opinion, et je l'aurai.

— C'est à merveille, dit le bailli d'un ton ironique; mais voyez-vous, monsieur le comte, qui veut la fin veut les moyens: vous y réfléchirez; le plus pressé est de

vous mettre en rapport avec certaines personnes qui, selon moi, feront la pluie et le beau temps dans l'assemblée d'élection. C'est d'abord M. de la Planchotte, ancien grand-bailli d'Amont, puis M. le président à mortier, Laurencin de la Grange-aux-Poules, MM. les conseillers de Grand-Claude et de Petit-Claude, enfin MM. Zozo et Fanfan de Bretigney, M. Fifi de Saint-Gigoux, et M. Toto de Belcombe, tous gens de grand mérite, et qui, de près ou de loin, tiennent à messieurs du parlement. »

Le comte ne put s'empêcher de dire en souriant : « Voilà de singuliers prénoms !

—Monsieur, reprit le bailli sans s'émouvoir, c'est la coutume de Franche-Comté de conserver les petits noms d'enfance; cela entretient d'agréables souvenirs, et pour ma part je l'approuve fort. Mais pendant que nous causons, le temps presse : midi ! pardieu ! c'est l'heure du dîner ! Vou-

driez-vous me faire l'honneur de partager le mien? »

Le comte, sentant qu'un refus de sa part mettait fin à l'entrevue, accepta sans balancer, et continua : « Monsieur le bailli, vous ne me citez, comme importans, que des noms qui appartiennent à la robe; et la noblesse d'épée, qu'en pensez-vous?

— J'en pense, monsieur le comte, ce qu'a écrit le prince des orateurs : *Cedant arma togæ;* c'est-à-dire que l'assemblée fera ce que nos messieurs de robe auront jugé convenable : et la chose est toute naturelle, l'œil dirige, et le bras exécute. Il n'y aura de récalcitrans que nos chasseurs de loups de la montagne, qui font bande à part, et prennent le singulier titre de *Société des vieux Comtois*

— Vieux Comtois! reprit M. de Morvelle, c'est la première fois que j'entends ce nom.

— Oh ! ce sont de très-bons gentilshommes, tous nobles de nom et d'armes, mais qui ont des idées de l'autre monde, et y tiennent comme des enragés. Il faut les voir, monsieur le comte ; vous les trouverez au *Soleil d'Or*, et je vous souhaite bonne chance pour ma part. »

En ce moment, la porte s'ouvrit, et une femme de grande taille, très-blonde et très-colorée, véritable beauté franc-comtoise, entra dans l'appartement. M. de Morvelle se leva aussitôt : « Non, monsieur le comte, dit le bailli, ce n'est pas la peine, ne vous dérangez pas, c'est ma femme ; » et, s'adressant à la dame, il ajouta : « Femme, monsieur le comte de Morvelle nous fait l'honneur de dîner ici, entends-tu ? » Elle sortit en faisant une révérence un peu raide, et la conversation continua. Au bout de quelques minutes, une servante vint annoncer le dîner, et

après plusieurs cérémonies au passage de la porte, le bailli, pour montrer le chemin à son hôte, marcha devant et le conduisit dans la salle à manger.

Sans faire aucune attention à sa femme, qui se tenait debout près de la table, une serviette au bras, le magistrat prit une chaise, montra de la main au comte celle qui était en face, et s'assit. Le comte de Morvelle parut embarrassé : « C'est la place de madame, dit-il en hésitant.

— Monsieur le comte, répondit le bailli avec le plus grand sérieux, cette place est la vôtre : c'est la coutume de Franche-Comté, que le mari soit servi par sa femme ; c'est un usage patriarcal, et, pour ma part, je l'approuve fort. Mais je puis y déroger pour aujourd'hui, afin de ne point choquer un hôte qui honore ma maison. »

Alors se tournant du côté de la dame, toujours droite et silencieuse : « Femme,

dit-il avec son ton habituel d'autorité, et sans oublier le refrain qui accompagnait toujours ses allocutions conjugales, femme, puisque M. le comte le permet, tu peux t'asseoir et dîner; entends-tu? » Le repas, commencé d'une si étrange manière, s'acheva sans aucun incident remarquable. M. de Morvelle prit congé de son hôte, et se dirigea vers l'hôtel du *Soleil d'Or*, dont la vieille enseigne venait d'être remplacée par un écusson aux armes de la province, avec ces mots : *Au rendez-vous de la noblesse !*

En entrant à l'auberge, où son valet de chambre avait déjà répandu le bruit de son arrivée, le comte fut agréablement surpris de trouver deux billets à son adresse qui devaient faciliter beaucoup ses démarches préliminaires auprès de ceux dont il briguait les suffrages. L'un de ces billets lui annonçait que la Société des vieux

Comtois se réunirait à trois heures précises au Soleil d'Or, et l'invitait, comme membre d'une très-ancienne maison du pays, à faire partie de la réunion. L'autre, signé Laurencin de la Grange-aux-Poules, lui faisait part du désir qu'avaient plusieurs électeurs de conférer avec lui sur le fait de sa candidature; le rendez-vous était pour six heures, dans une maison située sur le chemin de Dôle, à peu de distance de la ville.

A l'heure fixée pour le premier de ces rendez-vous, le comte fut introduit dans la grande salle de l'auberge par un valet de chambre botté et éperonné, qui servait d'huissier à la porte. Un vieillard d'une physionomie calme et douce, remplissant, à ce qu'on pouvait croire, les fonctions de président d'âge, vint à la rencontre du candidat, et lui dit : « Monsieur, soyez le bienvenu.

— Monsieur, répondit le comte, je me trouve honoré d'être reçu en si bonne compagnie, et je suis prêt à m'expliquer franchement sur mes intentions et sur mes principes. »

Il prit place dans le cercle irrégulier que formait l'assemblée, et jeta un coup d'œil sur les personnes qui l'entouraient. Une figure l'étonna par sa singularité : c'était celle d'un homme de moyen âge, qui avait les cheveux courts et sans poudre, une paire de moustaches relevées en barbe de chat, et une épée dont la longueur était peu ordinaire en France. Il ne lui manquait que la cape noire et le pourpoint serré pour être le véritable portrait d'un *hidalgo*. Le contraste que présentait son costume moitié castillan, moitié français, avait quelque chose de risible ; ce qui n'empêchait pas le personnage d'affecter, dans ses moindres gestes, une gravité imposante.

Pendant les deux ou trois minutes de chuchotemens qui servirent de préliminaires à l'examen solennel que devait subir le candidat : « Est-il de Saint-Georges? demanda l'un des assistans à son plus proche voisin.

— Sans doute, répliqua celui-ci ; et je puis en répondre, car mon trisaïeul a été le parrain du sien en mil cinq cent nonante-neuf. »

Pour l'intelligence de ce propos, il faut savoir qu'en Franche-Comté une pareille question peut tenir lieu d'enquête sur l'ancienneté d'une famille ; car l'ordre ou confrérie des chevaliers de Saint-Georges exigeait la preuve de seize quartiers. Enfin le doyen de l'assemblée, M. le vidame de Fauquemont, réclama le silence, et tout le monde se tut.

« Monsieur, dit le vieillard en s'adressant au comte de Morvelle, vous pensez

comme nous, je suppose, que le roi a une belle occasion pour se légitimer?

— Monsieur, répondit le comte, qui, d'après ces derniers mots, crut qu'il avait en face de lui un philosophe à outrance, l'expression est peut-être un peu forte, quoique d'ailleurs je la trouve conforme aux principes rigoureux du *Contrat social*.

— Monsieur, reprit le vidame, je n'ai pas l'avantage de bien saisir votre réponse. Vous semblez croire qu'il existe un contrat social, c'est-à-dire un traité d'union, consenti d'une part et de l'autre, entre le royaume de France et l'ancien comté de Bourgogne, tandis que nous tous, ici présens, nous réclamons contre l'absence d'un pareil acte. Vous commandez, monsieur, un régiment qui porte le nom de la province : pourrait-elle compter sur vous pour la défense de ses droits?

— Sans doute, monsieur, répondit le

comte, mais en tant que ses droits sont ceux de la France entière, et sauf mon devoir de fidélité comme militaire et comme sujet.

—Monsieur, reprit le vidame, qui est pour la France n'est pas pour nous; car nous sommes en litige avec elle, nous, membres de la nation comtoise ; et quant au devoir de fidélité..... »

Le comte, surpris au dernier point, préparait en lui-même sa réponse, lorsqu'un jeune homme, se levant et interrompant l'orateur, dit avec feu : « Je suis d'une famille où l'on se fait enterrer les pieds tournés du côté de la France, afin de protester, même après la mort, contre la conquête de notre pays par Louis XIV, et contre l'anéantissement de nos libertés nationales. »

L'homme aux moustaches et à la rapière fit un geste d'approbation. « Pour moi, dit-il, d'un ton posé mais ferme, je suis

d'une maison qui tient à honneur d'avoir toujours un de ses membres dans les gardes wallones de sa majesté catholique, et cela pour que l'hommage des Champagnoles envers le roi leur seigneur ne soit jamais interrompu. J'ai achevé mon temps de service; aujourd'hui c'est le tour de mon frère, et cela durera.....

— Permettez, monsieur de Champagnoles, dit le vidame de Fauquemont, nous sommes ici pour nous entendre sur le fait de la députation aux états-généraux, et non pour raconter notre histoire. »

Mais l'ex-garde du corps du roi d'Espagne, loin de se rendre à cette observation, reprit son discours au point précis où il avait été interrompu.

« Et cela durera jusqu'à ce que sa majesté très-chrétienne ait acquis, en nous faisant justice, le droit de m'appeler son sujet. Don Carlos-Pedro-Fernando Jaqui-

net, y Bobigny y Champagnoles, y Tourtonvelle ; voilà le nom que je portais dans les gardes wallonnes, et *por Dios!* j'irai le reprendre.

— Monsieur, dit le comte de Morvelle en se levant pour sortir, ces propos n'ont absolument rien de commun avec l'objet qui m'a fait venir ici.

— Mille pardons, répliqua le marquis de Champagnoles; cela veut dire, monsieur le comte, que je couperais ma main droite, si je croyais qu'à l'élection de demain elle pût voter pour un *Franciot.* »

Ce sobriquet de mépris, qui ne se trouve plus guère aujourd'hui que dans la bouche des paysans comtois, fit monter le rouge au visage du comte de Morvelle. « Messieurs, dit-il en s'adressant à l'assemblée, il se traite ici des questions et il se dit des choses qui touchent à l'honneur; je me retire : mais, si monsieur y con-

sent, nous pourrons nous revoir ailleurs. »

Le semi-Castillan passa la main sur sa moustache ; mais, avant qu'il ouvrît la bouche, le doyen de la réunion lui dit avec dignité : « Monsieur de Champagnoles, je vous interdis de répondre; il ne convient pas qu'un dissentiment politique dégénère en querelle personnelle. M. le comte de Morvelle, tout homme d'honneur qu'il est, et c'est une justice que nous lui rendons tous, ne peut être le candidat des *vieux Comtois;* lui-même reconnaît que nos opinions ne s'accordent pas avec les siennes : ainsi la séance est levée. »

Cette première épreuve des tribulations de la candidature avait mis le comte de Morvelle dans un véritable état d'irritation; il sortit de l'auberge pour prendre l'air. En se promenant à grands pas, il disait entre ses dents : « Ce fat impertinent méritait une leçon ; qui diable m'aurait

dit que je trouverais ici de loyaux sujets du roi catholique, et que je serais au moment de croiser mon épée avec une rapière espagnole? En vérité, ils sont fous à lier, avec leur nation comtoise; mais, grâce à Dieu, il y a d'autres têtes que celles-là dans l'assemblée d'élection. » Cette pensée et la fraîcheur du soir lui rendirent le calme dont il avait besoin pour son second rendez-vous. Il tira sa montre, et s'achemina aussitôt vers la maison qu'on lui avait désignée.

L'assemblée qui s'y trouvait réunie était beaucoup plus nombreuse que la précédente, et le local lui-même présentait dans ses dispositions matérielles un ordre tout-à-fait imposant. Les siéges étaient rangés avec la plus grande symétrie : à l'un des bouts se trouvaient une table à écrire et le grand fauteuil destiné au président; la place du candidat était marquée à l'autre

bout, et directement en face; une écritoire et des feuilles de papier, placées sur le bureau, annonçaient l'intention, soit de prendre des notes, soit de rédiger le procès-verbal de la séance. On voyait que l'esprit judiciaire, avec sa régularité magistrale, dominait dans cette réunion.

Après les salutations, où brilla dans toute son emphase la civilité provinciale, le fauteuil de la présidence fut occupé par celui des assistans que son titre semblait y appeler, M. le président à mortier, Laurencin de la Grange-aux-Poules. C'était un homme d'environ cinquante ans, remarquable par sa taille longue et mince et par une raideur singulière, qui pourtant ne manquait pas de noblesse; sa physionomie était grave jusqu'à l'impassibilité, sa parole facile, mais monotone et d'une lenteur qui avait quelque chose de mesuré; ses moindres discours étaient accom-

pagnés d'un geste oratoire de la main droite, qu'on aurait pu croire destiné à en marquer la cadence. En un mot il présentait, dans sa forme la plus pure, le type original du magistrat franc-comtois.

Lorsque tout le monde fut assis, il y eut un moment de silence, pendant lequel la gravité du président parut se communiquer à l'assemblée. Puis, M. de la Grange-aux-Poules, levant le bras en même temps qu'il ouvrait la bouche, s'adressa ainsi au candidat placé en face de lui :

« Monsieur, la portion de l'assemblée électorale qui vient de m'appeler à l'honneur de porter la parole en son nom désire savoir quel est votre sentiment sur l'ordonnance du 23 septembre, qui double la représentation du tiers-état.

— Monsieur, répondit le comte de Morvelle, je la crois fondée en droit et en raison.

— En raison, monsieur? admettez-vous le principe de l'égalité entre les trois ordres?

— Très-certainement, monsieur; et je pense qu'aucun des ordres ne doit être considéré comme inférieur aux autres.

— Eh bien ! monsieur, de cette égalité de droits que vous établissez entre les trois ordres, résulte logiquement l'égale représentation de chacun d'eux : la conséquence est rigoureuse. »

Grâce à l'argumentation toute scolastique de son interlocuteur, le comte venait de s'enferrer lui-même. Il s'en aperçut un peu tard, et crut prendre sa revanche en s'élevant à des considérations philosophiques, en établissant qu'il y avait un point de vue supérieur à celui de la distinction des ordres, le point de vue de l'unité nationale; mais il fut arrêté

presque aussitôt par le président, qui lui dit: « Monsieur, le mandat que vous sollicitez n'est pas celui d'un Lycurgue ou d'un Solon, c'est celui d'un loyal représentant de la noblesse de France aux états-généraux du royaume. Ou cette sollicitation implique de votre part la reconnaissance en droit comme en fait de l'antique séparation des trois ordres, ou nous n'avons rien à nous dire. »

Avant que le comte pût répondre à cette interpellation, l'un des plus notables assistans, M. le conseiller de Grand-Claude, ajouta d'une voix criarde : « Monsieur, il s'agit de réformes dans l'état, et nullement de révolutions; il s'agit d'améliorer, et non d'innover en quoi que ce soit : c'est la teneur expresse de nos cahiers.

—D'accord, messieurs, répondit le comte du ton satisfait d'un homme qui croit avoir trouvé un argument sans réplique ;

d'accord : mais au moment d'entreprendre la réparation d'un vieil édifice, n'est-il pas sage de prévenir le cas où les murailles crouleraient sous le marteau, et de songer au plan d'après lequel il conviendrait alors de rebâtir à neuf? »

Ces paroles étaient à peine prononcées, que le président reprit avec son imperturbable gravité : « Monsieur le comte, pour parvenir à nous entendre, nous devons être clairs; si j'osais vous adresser une requête, ce serait celle de parler sans figures. »

Il fallut à M. de Morvelle toute la longanimité d'un candidat pour ne rien laisser voir de l'humeur que lui causait cette chicane. Reprenant aussitôt son discours, et remontant aux sources mêmes du droit naturel et à l'origine des sociétés, il débita, avec une grande facilité d'élocution, tout ce que dix ans de conversations, à

défaut d'études, lui avaient appris en politique. Mais, malgré le talent de l'orateur, l'assemblée resta impassible. Les théories élevées et absolues de la philosophie parisienne venaient échouer contre le bon sens fortement carré de l'esprit comtois et les habitudes formalistes de l'esprit parlementaire. Il n'y eut plus ni objection ni réplique; et le comte, s'apercevant qu'il prêchait dans le désert, s'arrêta lui-même et cessa de parler.

« Monsieur, dit alors le président qu'une forte distraction venait de saisir et qui se croyait à l'audience, la cour vous donne acte, et se reprenant aussitôt, l'assemblée vous remercie des explications que vous avez bien voulu lui donner. »

Tout le monde se leva, et le comte sortit de cette seconde épreuve aussi mécontent que de la première. « Quelles gens ! disait-il, bon Dieu ! quelles gens ! avec les

uns il faut finir par se battre ; les autres ergotent comme des pédans, chicanent comme des procureurs, et puis s'endorment. Je crois que leurs têtes ont été taillées dans les carrières du Jura ; c'est de la roche... c'est du granit... »

Au milieu de ces réflexions peu agréables, le comte de Morvelle se vit accoster dans la rue par un homme qui le salua avec un ton de parfaite politesse : « Ah ! monsieur, lui dit cet homme, ils ne vous comprennent pas ; que vous avez dû souffrir au milieu de ces esprits épais ! Moi-même j'ai bien souffert pour vous. » En effet, à la faveur du clair de lune, le comte reconnut l'un des assistans, dont la mise et les manières élégantes, au milieu d'une foule de tournures empesées et de costumes de mauvais goût, avaient attiré son attention.

Malgré une taille avantageuse, l'inconnu

avait dans toute sa personne quelque chose d'efféminé ; ses traits fins, mais pâles et un peu ridés, prenaient, dès qu'il ouvrait la bouche, une expression caressante ; il portait un jabot et des manchettes du plus beau point d'Angleterre, des bagues à plusieurs de ses doigts, et de petites boucles d'or à ses oreilles. Quoique ce genre de figure ne fût pas celui qui, au premier aspect, plaisait le mieux au comte de Morvelle, il répondit en homme du monde aux avances de l'étranger, et une conversation suivie s'établit entre eux.

« Monsieur, dit l'inconnu, ne croyez pas que les deux coteries que vous avez vues règnent sur l'assemblée d'élection. Il y a des hommes sans préjugés, de véritables indépendans, et ceux-là, monsieur, vous sont acquis, je m'en porte garant ; vous en jugerez vous-même, si vous nous faites l'honneur de souper avec nous. »

Le comte hésitait à répondre à cette brusque proposition ; mais sa nouvelle connaissance lui assura qu'une invitation en forme devait se trouver à son hôtel, et l'intérêt de sa candidature acheva de dissiper ses scrupules. Il suivit donc l'inconnu, qui prit le chmin de l'auberge des *Quatre-Vents*, où les indépendans avaient établi leur quartier. « Monsieur, dit l'homme aux boucles d'oreilles, pendant qu'ils cheminaient ensemble, voici l'aurore d'un beau jour ; l'ère de la faveur est à sa fin, et celle du mérite commence. Quelle carrière pour un homme comme vous ! »

Le comte s'excusa très-franchement d'avoir la moindre pensée d'ambition personnelle.

« Je vous crois, monsieur, reprit son guide, mais je ne vous approuve pas, pardonnez-le-moi ; la fortune doit être le prix du talent, et du talent seul ; c'est à l'hom-

me qui sent ce qu'il vaut de le proclamer, et, pour ma part, s'il y a lieu, j'en aurai le courage. Il me faut 30,000 livres de rente, je ne crois pas valoir moins que cela. »

Cette naïveté de dépravation causa au comte de Morvelle un sentiment de dégoût qu'il aurait eu peine à contenir, sans la crainte de ruiner par un mot le dernier appui de sa frêle candidature. Il oubliait qu'à une autre époque des pensées fort analogues à celle de pêcher en eau trouble, avaient occupé et amusé son imagination; mais grâce à un heureux changement de fortune, ses désirs avaient pris un meilleur cours, si bien qu'il pouvait maintenant se vanter, en toute franchise, d'être un vrai philosophe, un homme à principes, sans autre but que le triomphe des trois ou quatre idées dont il avait meublé sa tête.

Arrivés à l'auberge, qui de temps immémorial était en rivalité avec celle du Soleil-d'Or, le comte et son introducteur montèrent jusqu'au premier étage, où se trouvait une porte à deux battans : l'inconnu ouvrit sans se faire annoncer, et ils entrèrent dans une salle bien éclairée et remplie d'hommes qui causaient par groupes, les uns assis, les autres debout. Le milieu de la pièce était occupé par une table de vingt à trente couverts, déjà garnie d'un premier service. « C'est Bois-la-Ville, s'écrièrent ensemble plusieurs des convives. Te voilà donc, enfin ! Parbleu ! nous ne t'attendions plus, et nous allions nous mettre à table. » Pour toute réponse, M. de Bois-la-Ville dit très-haut : « Messieurs, monsieur le comte de Morvelle ! »

A ces mots, les groupes se séparèrent, et tous les convives, se pressant l'un l'autre, formèrent un cercle vers la porte :

ceux qui étaient aux premiers rangs s'empressèrent de serrer la main au candidat, et les paroles suivantes sortirent presque à la fois d'une douzaine de bouches : « Mon- » sieur, votre nom, — votre réputation, » monsieur, — monsieur, vos principes » bien connus — nous faisaient une loi, » — un devoir de vous inviter, monsieur, » non pour vous faire passer un examen, » — pour vous mettre sur la sellette ; — » non, monsieur, mais pour vous faire » voir que vous avez ici des amis. » Toutes ces démonstrations terminées, le comte fut installé à table à la place d'honneur ; chacun s'assit, et le souper commença.

Ce fut alors que M. de Morvelle put observer à loisir ses nouveaux amis politiques. La plupart étaient encore jeunes, et les plus âgés paraissaient affecter la mise et les manières de la jeunesse. Il y avait trois ou quatre uniformes, une croix de Saint-

Louis, et plusieurs croix de Malte. Quant aux discours, ils étaient d'assez bon ton, sans éclats de voix, sans accent provincial, quelquefois un peu lestes, souvent hardis et ironiques. Quoique le souper fût, à propement parler, un banquet politique, la politique ne fut pas tout d'abord le sujet de la conversation. On parla de femmes, de chevaux, de spectacles, de voyages, de pertes au jeu; on compta des anecdotes plaisantes ou scandaleuses; on s'étendit sur les ridicules de la province, sur les grâces du parler comtois, sur la morgue campagnarde et la lourdeur parlementaire. « Ah! quel ennui! quelle dose d'ennui! s'écria l'un des plus jeunes convives : ma chère province, province chérie, je ne serai jamais assez loin de toi!

— Et où t'en iras-tu, mon pauve Charencey, pour esquiver l'ennui? dit un of-

ficier qui portait l'uniforme du régiment de Bourgogne : ce vieux monde est partout le même, c'est-à-dire assommant. Et puisqu'on parle de faire du neuf, je demande qu'on le mette sens dessus dessous; au diable tout ce qui est, et vive tout ce qui n'est pas !

— Mais ce que tu dis là, chevalier, n'a pas le sens commun, répliqua le marquis de Charencey; on ne peut retourner le monde comme on retourne un gant; en fait d'abus, il faut savoir ce que l'on veut réformer.

— Des abus, dit un autre convive, il n'y en a pas de plus criant que la vénalité des charges. Je traite pour une place au parlement; je me crois sûr de l'avoir; mais j'ai le malheur de perdre au jeu 50,000 francs. Adieu la place et ma carrière de juge! Il faut que chacun, sans argent, puisse

parvenir aux charges, s'il est de naissance à les remplir.

— Et qu'il n'y ait plus de faveurs de cour, dit une autre voix; vive la noblesse! au diable la cour!

— La cour! s'écria un chevalier de Malte; mais tant qu'il y aura un roi, il y aura une cour, c'est-à-dire des flatteurs, des parasites, des fats qui se croiront seuls nobles, et dépouilleront la noblesse. Qu'est-ce que le roi? un gentilhomme, et tous les gentilshommes sont égaux. Qu'on le reconnaisse enfin! sinon, au diable!...

— Au diable la noblesse, reprit l'officier au régiment de Bourgogne, en coupant fort à propos, quoique probablement sans intention, la parole à son ami; au diable la noblesse! Elle est trop vieille comme le reste. Il nous faut du nouveau, du nouveau, messieurs, et des députés qui ne reculent pas devant cette grande besogne.

— Oui, sans doute, dit à demi-voix l'un des convives, et qui, en y travaillant, n'oublient pas leurs amis. »

Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à M. de Morvelle, dont elles auraient vivement blessé la délicatesse; mais son introducteur les entendit, et jugea prudent alors de changer le cours de la conversation. Jusque-là son rôle avait été de beaucoup sourire et de parler peu, habitudes qui lui assuraient un bon accueil de la part des gens les plus opposés de caractère et d'opinions. « Messieurs, dit-il, votre esprit s'évapore en boutades qui ne mènent à rien; il serait temps, selon moi, de prendre les choses par le côté sérieux, et d'en parler sérieusement. Prions M. de Morvelle de nous dire quelle serait, à son avis, la meilleure constitution.

— Bois-la-Ville a raison! — il a, ma foi, raison. — Bravo! — Silence! La parole est

à M. de Morvelle, » s'écrièrent plusieurs convives.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et les gens de service placèrent sur la table vingt-cinq bouteilles du vin mousseux célèbre en Franche-Comté sous le nom de casse-tête d'Arbois. La coïncidence d'une pareille entrée en scène avec celle qu'on réclamait de lui, jointe au jugement qu'il ne pouvait s'empêcher de porter sur le caractère peu respectable de la plupart des assistans, causa au comte une impression de gêne qu'il n'avait jamais ressentie devant le plus imposant auditoire. La parole qu'il allait prendre lui semblait comme une profanation de ce qu'il y avait de pur et d'intime dans ses croyances politiques. Mais il était candidat et en face de ses commettans, c'est-à-dire, de ses juges; il devait faire bonne contenance. D'un ton grave qui contrastait avec l'humeur joyeuse

de l'assemblée : « Messieurs, dit-il, une vraie constitution libre est celle où la nation est souveraine, où toutes les fonctions publiques sont électives, où tous les pouvoirs sont responsables. Voilà le principe. Quant à l'application... »

Un bruit d'applaudissemens et de bravos couvrit la voix de l'orateur, et ne lui permit pas d'achever sa phrase. « C'est la république, — mais c'est la république ! dirent à la fois plusieurs voix.

— Qu'on lui donne le nom qu'on voudra, reprit le comte toujours sérieux; c'est le véritable, le pur gouvernement de droit.

— Et pourquoi, dit l'officier au régiment de Bourgogne, ne pas l'appeler par son nom? Vive la république! il n'y a pas de traîtres ici. Messieurs, je m'installe président et je pose la question (il vida tout d'un trait le verre qui était devant

lui), je pose la question, et je dis : Vous voulez le meilleur des gouvernemens, donc vous voulez la république, cela va de soi-même ; mais quelle république? Ici commence la difficulté. Est-ce la république de Sparte où l'on tuait les enfans mal bâtis? Est-ce la république d'Athènes, où l'on faisait boire la ciguë aux professeurs d'astronomie? Est-ce la république romaine, où, de par la loi, tout plébeien était bâtard? Est-ce la république des cantons suisses, ou celle de Hollande, ou celle des États-Unis, ou celle de Genève, ou celle de Saint-Marin? Voyons, je vais les mettre aux voix.

— Messieurs, dit vivement le comte de Morvelle, qui souffrait de voir ainsi travestir les graves discussions qui le passionnaient depuis plus de dix ans, grace pour l'antiquité, c'est un monde de géans ; pour comprendre de pareils hommes, il fau-

drait approcher de leur taille, et nous en sommes trop loin.

— Eh bien! soit, dit le président, laissons dormir les anciens, et ne discutons que les modernes. Je propose la république suisse (et il vida une seconde fois son verre, qu'on venait de remplir). Qui veut la république suisse? Il faut la majorité des suffrages, comme pour l'élection de demain.

— Appuyé! — Appuyé! crièrent plusieurs voix confusément. Guillaume Tell! — Vive Guillaume Tell! — Quels hommes que ces Suisses! — Comme ils se battaient! — Comme ils maniaient la hallebarde! Ils ont tué à Granson le trisaïeul de mon grand-père! — Le pauvre homme! à sa santé! — Vive la république suisse!

— Un instant, messieurs, dit une voix forte qui domina toutes les autres, je m'oppose... » Et le silence se rétablit.

« Quoi ! messieurs, prendre pour modèle une république de paysans ! voulez-vous mener paître les vaches, devenir fabricans de fromages, et avoir pour musique militaire le son du cornet à bouquin? » Il se fit de grands éclats de rire, et l'on cria : « Une autre ! — Une autre !

— Messieurs, reprit le président, je mets aux voix la république hollandaise? » Et il but un troisième verre de vin.

On criait déjà : « Bravo ! — Ruyter ! — de Witt ! » quand un opposant se leva, et dit : « Non. La Hollande, c'est trop bourgeois, bourgeois à faire mal au cœur. C'est un pays où l'on peint les arbres en vert, où on les taille en boules, en clochers, en singes, en poissons, en éléphans; un pays où une femme se croit bien mise, quand elle porte sur sa personne tout l'étalage d'un bijoutier. Et à ce propos permettez-moi de vous parler d'un bal où j'ai

figuré à Rotterdam avec la belle des belles, la femme de mon digne ami *myn heer Van-Knipelstop*. Elle avait au sommet de la tête un petit moulin à vent tout en diamans, dont les ailes se mettaient à tourner dès qu'elle entrait en danse... »

Les rires et les bravos interrompirent l'orateur, et l'on cria : « Une autre! — Une autre!

— Messieurs, dit le président, voici le tour de mon ancienne connaissance, la république des États-Unis... »

Le comte de Morvelle éprouva un mouvement de contrariété. « Messieurs, dit-il, je demande pour ce pays la même grâce que pour l'antiquité; nous avons contribué à l'affranchir de nos épées, et toutes les grandes idées du siècle y ont germé comme sur un sol vierge. Tout ce qu'on peut dire de cette patrie de l'indépendance humaine, c'est de répéter le vœu d'un phi-

losophe, l'abbé Raynal : cette terre franche et sacrée ne couvrira pas mes os, mais je l'aurai désiré... »

La phrase sentimentale de l'abbé philosophe avait besoin, pour produire tout son effet, de rencontrer dans l'auditoire une certaine disposition rêveuse ; mais, grâce au vin d'Arbois, toutes les têtes, qu'on nous passe l'expression, étaient lancées au grand galop dans une route diamétralement opposée. L'officier au régiment de Bourgogne but son quatrième verre, et dit : « Messieurs, je laisse le fauteuil de président à qui voudra le prendre, et je demande la parole à mon successeur. Pour la république suisse, vous avez dit paysan ; pour la république de Hollande, vous avez dit bourgeois ; moi, messieurs, pour la république américaine, je dis bourgeois-gentilhomme.

— Prouvez-le ! — prouvez-le ! dirent

en même temps plusieurs voix ; ce n'est pas tout d'affirmer, il nous faut des preuves.

— Des preuves? reprit l'officier, en voici : J'ai fait la campagne d'Amérique sous M. de Bouillé. A la première étape, je logeai chez un procureur qui, pour n'être pas confondu avec son frère, le meilleur sellier de la ville, prenait le titre d'écuyer, *esquire*. Les deux frères ne se voyaient jamais, à cause de la distance des rangs. A la seconde étape, j'eus pour hôte un riche fermier, nommé George Oakam; je lui parlai des sacrifices qu'il faisait pour la révolution. « Monsieur, répondit-il, ce n'est rien, si le pays devient libre ; d'ailleurs je ne perdrai jamais ce que mes pères ont sacrifié en quittant l'Angleterre, car nous possédions de toute antiquité la ville d'Oakam, dans le Ruthlandshire : notre nom de famille en fait foi. » A la troi-

sième étape, je trouvai un brasseur qui se piquait de parler français.—*Monsieur le capitaine*, me dit-il, *êtes-vous de Normandie? C'était le contrée de mes ancestors, avant le conqueste de Angleterre*. Enfin j'arrive en Virginie, et la première chose dont j'entends se plaindre un respectable fabricant de draps, c'est de ne pouvoir, à cause de la guerre, faire chercher et dessiner à Londres les armes de sa famille. J'offris de le tirer de peine à l'aide de ma science du blason, et je lui fis, vous pouvez m'en croire, des armoiries impayables. Il y avait une tête de nègre tirant la langue, deux brochettes de goujons, trois canards, et un cochon de Siam; le tout en champ d'azur avec timbre et cimier.

« Excellent! — Bravo! — Excellent! crièrent les convives avec un bruit et des trépignemens qui prouvaient que le vin mousseux d'Arbois méritait son vieux

surnom; au diable les brasseurs qui ont des ancêtres et les procureurs-écuyers! Au diable leur république! Une autre! — Une autre!

— Voulez-vous Genève? dit l'officier.

— Non, non, c'est trop petit.

— Voulez-vous Saint-Marin?

— Fi donc! imperceptible.

— Eh bien! mes chers amis, la liste est épuisée.

— Non pas, non pas, cria-t-on de tous côtés; il y a encore Venise. — Venise la reine des mers! — Le lion de Saint-Marc! — Le Bucentaure! — Le doge! — Quel homme qu'un doge!... » Tous ces mots partaient à la fois; c'était un bruit à ne pas s'entendre.

« Silence! messieurs, dit l'officier, je reprends le fauteuil de président (et il vida son verre encore une fois), je répare mon

oubli, et je propose la république de Venise à cause de son carnaval. »

Cette saillie excita un tonnerre de bravos et d'applaudissemens ; il n'y eut plus que des propos sans suite et des acclamations désordonnées : le vin d'Arbois avait décidément le dessus. M. de Morvelle, qui en avait usé avec beaucoup de discrétion, jugeant qu'il était temps de mettre à couvert la dignité de sa candidature, se leva pour prendre congé ; tous les convives se levèrent aussi, quelques-uns en trébuchant, et se pressèrent pour lui serrer la main : « Au revoir, monsieur. — A demain, monsieur. — Monsieur, vous pouvez compter sur nous. — Monsieur, nous sommes tous des vôtres. — Nous pensons tous comme vous, monsieur. — Monsieur, c'est à la vie et à la mort ! »

Le comte, entouré et presque étouffé par ses nouveaux amis, réussit enfin à se

dégager ; il sortit de la salle, accompagné de son introducteur, M. de Bois-la-Ville, qui paraissait décidé à ne pas le quitter plus que son ombre.

« Eh bien! monsieur, lui dit cet homme qui avait gardé son sang-froid et son aplomb, au milieu des folies de la soirée, vous avez vu nos indépendans; qu'en pensez-vous? Ce ne sont pas de fortes têtes, mais ce sont les seules têtes du pays qui comprennent ce qu'il faudrait faire. Ils ne peuvent rien par eux-mêmes; mais, bien disciplinés, bien dirigés par quelqu'un de prudent qui ne leur dirait pas son dernier mot, je vous assure qu'ils feraient merveille. Je vais les surveiller de près, pour que demain aucun d'eux ne vous manque; et si, comme je l'espère, vous réussissez, monsieur le comte, nous nous reverrons à Paris.

— Monsieur, je serai très-flatté... très-heureux... de vous recevoir chez moi, quoi qu'il arrive, » répondit le comte avec une certaine hésitation; et là-dessus ils se séparèrent.

Le lendemain, l'élection eut lieu, et M. de Morvelle obtint à peine le quart des voix des électeurs présens à Quingey. Le candidat préféré était un des cliens de la société parlementaire, et l'un des plus chauds *protestans*; c'est ainsi qu'on appelait alors en Franche-Comté les adversaires de l'ordonnance qui doublait la représentation du tiers. La cause des souvenirs comtois et celle des idées parisiennes furent toutes les deux vaincues : après le dépouillement du scrutin, la plupart des indépendans vinrent faire leurs complimens de condoléance au candidat qu'ils avaient soutenu. Mais M. de Bois-la-Ville ne se présenta pas cette fois, occupé sans doute qu'il

était à refaire sur une autre base ses plans d'intrigues et de fortune.

M. de Morvelle partit de Quingey un peu confus, mais nullement ébranlé dans ses convictions politiques. Il pestait fort contre l'esprit provincial, et imputait même à cet esprit arriéré le désagrément qu'il avait eu de se voir protégé par un intrigant, et de compter pour amis tous les hommes de conduite ou légère ou décriée. « Paris ! disait-il en lui même, pendant que sa chaise de poste roulait sur la grande route, il n'y a que Paris ! J'aurais dû m'en douter plus tôt, et vendre mes maudits fiefs de province. J'aurais, comme le comte de Mirabeau, jeté bas ma gentilhommerie pour un mois ou deux, et pris boutique dans la rue Tire-Chape ! Mais il est trop tard pour y songer ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
AVANT-PROPOS.	1
Les trois Sœurs	5
Le Fils du Millionnaire. (Histoire de province). .	219
Le Salon de Madame Necker. (1776.)	333
Le Souper de l'escalade	369
Une Élection au Bailliage de Quingey.	403

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 636 407 5